

VINGT JOURS

EN SICILE.

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE E.-J. BAILLY,
PLACE SORBONNE, 2.

VINGT JOURS

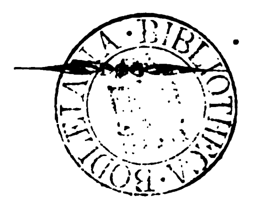
EN SICILE,

PAR

LE VICOMTE DE MARCELLUS,

ANCIEN MINISTRE PLÉNIPOTENTIAIRE.

Auteur des Souvenirs de l'Orient.



PARIS.

DEBÉCOURT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 69.

—

1841.

AVERTISSEMENT.

Ω φίλος, ἀργαλέον μὲν, ὅσ' ὀφθαλμοῖσιν ἴδοιτο
Πάντα λέγειν : πολλοὶ γὰρ ὁδὸν πρήσσουσιν ὁδῖται.

HOMÈRE, *Hymne à Mercure*, v. 202.

O mon ami, il est mal-aisé de redire tout ce que mes yeux ont vu; et bien des voyageurs ont fait la même route.

Je n'ai pas le projet de me mettre en frais d'érudition pour résumer, sous la forme d'un avant-propos, l'histoire ancienne et moderne de la Sicile; en-

core moins pensé-je à rendre compte des raisons qui m'ont déterminé à traverser cette dernière partie de l'Italie. Ce second point ne serait intéressant pour personne, et resterait peut-être pour moi-même assez obscur. Je me trouverais tout aussi embarrassé, si je voulais dire pourquoi j'ai commencé à écrire ces pages frivoles et rapides. L'ennui de l'attente, les loisirs des longues journées de l'été, quand on ne les passe pas à dormir, comme font les Italiens et les Siciliens mieux encore; l'absence de mes livres favoris et de mes occupations préférées qu'il m'a fallu abandonner pour un temps sur la rive continentale; ce seraient là, à peu près, mes motifs, si

je jugeais à propos d'en donner, ou mes excuses. J'ai profité tout simplement de trois jours d'inaction, passés bien malgré nous à Messine, en raison du retard des bateaux à vapeur, pour introduire quelque ordre dans les notes éparses, nombreuses ou même insignifiantes que j'avais relevées sur les marges de nos manuels indicateurs, sur les mémoires des auberges et sur mon carnet de voyage.

Que si, plus tard, je me suis laissé aller à retracer mes aventures et mes impressions renouvelées de bien d'autres voyageurs, pendant les vingt jours si remplis, si fatigans, que je viens de passer en Sicile; jours accrus de tant d'heures, prises sur les

nuits, consacrées à voir encore, rarement à écrire, et jamais au repos: enfin, si, cédant à d'indulgentes instances, je cherche à débrouiller et à compléter ce journal de mes derniers pas sur le sol qui fut la Grèce; qu'on me pardonne cette entreprise tentée un peu à l'étourdie; elle m'a mené plus loin que je ne voulais. Je rougis, quand je viens à penser que, pour avoir conservé dans mon récit certaines réflexions s'offrant à tout le monde, et certains détails pittoresques qui n'échappent à personne, voilà mon essai devenu plus qu'une brochure,..... presque un livre.

Je le reconnais cependant dès le début: quelques esquisses des mœurs surprises en courant; des peintures de

ruines, de temples tombés et de grands paysages ; des observations clairsemées sur les antiques colonies, sur les modernes et pauvres laboureurs, sur leur richesse passée et leur détresse actuelle, ne sauraient m'autoriser suffisamment à porter un jugement pour mon propre usage, et surtout à faire apprécier à autrui la plus belle île de la Méditerranée. Ce serait encourir, à mes yeux d'abord, le blâme que méritent tous ces voyageurs, Anglais pour la plupart, que leur langue a stigmatisés du nom de Touristes; intrépides voltigeurs, lesquels expliquent et impriment à la hâte ce qu'ils ont entrevu, en effleurant du bout de l'aile ces pays dont ils n'entendent pas le langage, et n'ont pu sai-

sir que l'apparence, sans pénétrer dans les coutumes, les institutions ou le caractère des peuples. Je sais que l'Orient (et j'y comprends la Sicile, première contrée orientale) est de tous ces pays celui qui se refuse le plus opiniâtrément à une inspection précipitée. Il ne livre ses trésors qu'après une longue intimité : c'est une plante merveilleuse dont la feuille se resserre et se ferme à l'approche de la main qui la touche en passant, mais dont la fleur accueille dans son calice les hôtes assidus que son parfum et sa couleur attirent....

Je m'arrête. N'y a-t-il pas, en effet, quelque maladresse à débuter par la critique de mes prédécesseurs, dans un récit où moi-même, trop rapide voya-

geur, je vais m'exposer à une plus sévère critique? Ne vaudrait-il pas mieux demander grâce pour ces phrases et ces comparaisons de rhéteur qui m'échappent prématurément, et vont se reproduire dans le cours de mes narrations; pour tous ces petits détails de la vie de voyage, qui sont quelque chose pour les amis et les compagnons assidus de l'itinéraire, mais ne font rien au reste; pour ce mélange d'impressions gaies et tristes, sérieuses et familières qui s'accumulent l'une sur l'autre peut-être un peu confusément; enfin, pour cette vieille habitude de citer, dont je n'ai pu me guérir, parce que je l'ai eue

En don bon ou mauvais, infuse avec la vie,

parce qu'elle fait partie de mes cou-

tumes invétérées, et que ma mémoire s'entrelace sans cesse, malgré moi, à mon intelligence et à mon jugement? Ne puis-je pas dire aussi que cet incorrigible défaut, réprouvé par certaines autorités romantiques, a été converti en vertu par tant de classiques autorités, que, tout compté, il m'en est revenu plus de suffrages que de blâme, et assez d'encouragemens partis de haut, pour que je n'aie pas craint de tenter la récidive (1)?

(1) « Les citations que, malgré l'exemple de Cicéron et « le précepte de Quintilien, proscrivent quelques rigides « critiques, peuvent ici être admises et même *prodiguées* « sans mériter la censure. Elles naissent d'elles-mêmes du « sol que nous foulons, et constituent une de ses plus ca« ractéristiques beautés. »

EUSTACE, *Voyage classique en Italie, Préface*.

Or, ce que le savant Eustace disait si justement de l'Ita-

Au reste, je n'ai voulu autre chose que raconter, dans toute leur simplicité, trois semaines de voyage, telles qu'elles se sont écoulées pour moi, sans allonger plus tard ce que j'avais vu trop vite; sans rectifier, après coup, ce que j'avais vu de travers; sans même sup-

---

lie, n'est-il pas encore plus vrai pour la Grèce et la Sicile?

« Une bonne pensée, de quelque endroit qu'elle parte, « vaudra toujours mieux qu'une sottise de son crû, n'en « déplaise à ceux qui se vantent de trouver tout chez eux, « et de ne tenir rien de personne. »

LAMOTHE LEVAYER, t. IX, p. 341.

Et cette sentence si absolue d'un écrivain renommé pour son scepticisme, le sceptique Bayle la confirme ainsi:

« J'ajoute qu'il n'y a pas moins d'invention à bien ap-« pliquer une pensée que l'on trouve dans un livre, qu'à « être le premier auteur de cette pensée. On a ouï dire au « cardinal Duperron que l'application heureuse d'un vers « de Virgile était digne d'un talent. »

BAYLE, *Épicure*.

pléer par des descriptions d'emprunt à ce que je n'avais pas vu du tout. Et, après cet avertissement, préambule ou préface, comme on voudra l'appeler, j'entre en matière, ou, pour mieux dire, je laisse courir ma plume et ma mémoire à tout hasard.

DÉPART DE NAPLES.

NAVIGATION.

I

Je ne sais pourquoi je résistais à ce projet de visite à la Sicile. Je craignais sa brièveté, l'époque déjà trop avancée vers la saison brûlante, la direction incomplète qu'il fallait suivre, mes

maux de rhumatisme que le printemps venait de renouveler, mon pied droit affaibli, inhabile à me porter dans des courses presque alpestres. Je me flattais intérieurement néanmoins d'être un voyageur trop aguerri pour ne pas me tirer heureusement de l'épreuve; et je disais avec autant de confiance qu'Ulysse avant de tendre l'arc : « Je vais de nouveau faire essai de « mes forces, et voir si j'ai encore dans mes « membres la souplesse et la vigueur d'autre- « fois, ou si les voyages et la fatigue les ont « déjà détruites [1]. » Je redoutais plus sérieusement le bateau à vapeur, qui pouvait seul nous rendre à Palerme aux jours fixés pour notre entreprise. La réputation très équivoque de ses chaudières, son passé très peu rassurant, sa marche reconnue lente et capricieuse, pouvaient compromettre notre traversée. J'avais

---

[1] Χειρῶν καὶ σθένεος πειρήσομαι, εἴ μοι ἔτ' ἐστὶν
Ἲς, οἵη πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν,
Ἦ ἤδη μοι ὄλεσσεν ἄλη τε, ἀκομιστίη τε.

HOMÈRE, Odyssée, ch. XXI, v. 283.

même, à cet égard, un pressentiment mal défini qui m'inquiétait, sorte d'intuition malheureuse dont j'aurais dû mieux me défendre. L'ardeur des dames que je devais accompagner, plus jeunes heureusement, et même plus fortes que moi dans leurs volontés comme dans leur courage à les accomplir, triompha de tous les obstacles. Et, après un jour de retard (premier fâcheux augure) que l'état de la mer et le vent violent de *Libeccio* exigèrent, nous quittâmes à neuf heures du matin, le 13 mai 1840, le port de Naples, embarqués sur le *Véloce*, le mal nommé.

Cependant ma secrète répugnance ne m'avait pas empêché de me soumettre préliminairement à quelques préparatifs archéologiques. J'avais lu et extrait les Verrines en entier. Les récits de Cicéron en Sicile, c'est comme ceux d'Homère dans l'Archipel. Rien de plus exact et de plus dramatique. J'avais feuilleté Diodore, Strabon; repassé Théocrite, Pindare, et le pastoral et anacréontique Meli. Enfin j'avais consulté les ouvrages de bien des voyageurs récens. Qu'on

me pardonne si j'appliquais à cette excursion dé-colorée ces mêmes habitudes de mon esprit, ces précautions classiques dont j'avais autrefois entouré mon pélerinage aux terres orientales. C'est toujours une joie pour ma mémoire, et une satifaction pour mon amour-propre, que de retrouver chez de plus habiles que moi mes remarques et mes impressions. Je poussais la manie jusqu'à m'applaudir, dans les incertitudes du départ, de voir que cinquante ans plus tôt Goëthe, dans la même saison de l'année, avait eu à subir les mêmes délais et de pareilles anxiétés. J'écrivais, comme lui, à mes amis : « Quant à « mon voyage en Sicile, les dieux en tiennent la « balance dans leurs mains; eux seuls savent si « le poids doit s'élever ou s'abaisser. » Puis j'ajoutais, en copiant mon prédécesseur allemand dont les chefs-d'œuvre ont fait presque oublier le voyage (sorte d'infortune, apanage du génie, supportée deux cents ans plus tôt par Montaigne) : « L'indécision où j'étais entre la Sicile et « Naples rendait mon séjour ici inquiet et trou-

« blé : à présent que le voyage est résolu, tout « va mieux. »

Ce *Véloce,* dont on parlait si mal, originairement construit pour entrer dans le Tibre et pour aller de Rome à Naples, en évitant l'incommode détour de *Civitta Vecchia,* appartient encore au duc-banquier Torlonia, créateur de ce nouvel itinéraire, et promoteur de cet heureux projet, qui n'a pu, comme tant d'autres, s'acclimater dans la ville éternelle. Je remarquais en cela tout naturellement une contradiction manifeste aux éloquentes paroles que je venais d'entendre prononcer, le jour de Pâques, dans l'église de Saint-Louis des Français, à Rome. « Partout où « vont la pensée et l'intelligence humaines, » disait le Père Lacordaire, revêtu depuis huit jours de l'habit de Saint-Dominique, « l'Église « les a devancées. Ce que l'homme invente le « plus ingénieusement pour son industrie, l'É- « glise l'adopte, le perfectionne, et en use pour « le progrès spirituel. La découverte de la va- « peur, par exemple, trouve la religion catholi-

« que établie aux deux bouts du monde, et sert à « multiplier ses conquêtes. » Or, tandis que l'orateur sacré, prophète d'une réforme démocratique, invoquait la vapeur pour aider au développement et à la puissance de la parole chrétienne, le gouvernement romain, en haine des innovations même les plus innocentes et les plus utiles, lui fermait impitoyablement le Tibre.

Enfin, ce prétendu *Véloce*, rétréci et allongé à sa naissance pour pénétrer dans les bouches resserrées d'*Ostia* et de *Fiumicino*, ports de l'antique et de la nouvelle Rome, se trouvait, dans sa forme étranglée, entièrement dépaysé sur les larges mers de la Sicile, déjà témoins de ses revers. Il me rappelait ces vers échappés à ma jeunesse dans le récit familier de je ne sais plus quelle excursion de province, insignifiant prélude à mes grandes pérégrinations :

Je voulais voyager gaîment,
Sans soins, sans ennuis, sans prudence ;
Et, pour aller plus lentement,
Je fis choix de la diligence.

Quarante voyageurs à peine eussent tenu place dans les flancs du *Véloce*. Nous y étions plus de quatre-vingts. C'étaient de jeunes *touristes* célibataires, Piémontais, Français, Suédois. L'écolier universitaire d'Allemagne y dominait : c'est dire que la pipe et le cigarre, malgré toutes les ordonnances prohibitives du bord, ne nous quittaient pas ; puis notre propre caravane, composée de plus d'un ménage au complet, présidé par quelques femmes intrépidement curieuses; enfin, des employés siciliens, militaires et civils, que leurs devoirs et la présence du roi dans leur île y rappelaient.

Comme notre poids matériel et celui de notre bagage donnait au navire un tirant d'eau exorbitant, et en dessus de ses allures accoutumées ; comme, d'autre part, sa machine soi-disant forte de quatre-vingts chevaux se trouvait, par certain vice de conformation, réduite à la valeur de trente-cinq ; nous allions très lentement, et penchant tout-à-fait de côté, toujours par vice de

conformation. C'est cependant dans cette ignoble coquille que nous osâmes raser la proue de l'*Océan*, l'un des plus beaux vaisseaux de la marine française, dont les trois ponts portaient cent vingt-quatre bouches à feu. Nous bravâmes encore deux vaisseaux anglais de 80, qui, en attendant la solution pacifique ou guerrière de la question des soufres, égayaient la rade de leurs fifres, musique et tambours: leurs illuminations, leurs comédies, où les *Midshipmen* remplissaient les rôles de *jeunes premières*, comme font les eunuques habillés en femme dans les drames turcs joués en public; enfin leurs bals maritimes improvisés venaient de succéder immédiatement au blocus de la rade, pendant lequel cette flotte britannique avait assailli et conduit à Malte force bâtimens napolitains.

Vers midi, faisant de quatre à cinq milles à l'heure, nous arrivons sur Caprée; nos lunettes se dirigent toutes sur la grotte bleue dont on

entrevoit l'entrée pendant le calme des flots. Puis, comme nous allons à Palerme, nous portons le cap à la pleine mer, laissant Ischia sur notre droite. L'île de Tibère ne nous montre ainsi que les hauteurs abandonnées du revers méridional d'*Anacapri*, des écueils stériles et des ravins déserts, bien que parés, en ce début du printemps, de quelque verdure. En avançant sur la plaine liquide, le pont naturel, grande arcade qui unit entre eux deux rochers pyramidaux détachés de l'île, se déploie d'abord, puis diminue peu à peu, et se perd dans le lointain. Le vent devenu presque favorable nous permet, par intervalles, de tendre une voile pour venir en aide à notre paresseuse mécanique. Vers le soir, nous sommes hors de vue des terres; rien que la mer et le ciel. C'était bien le cas, si j'avais été de meilleure humeur, de citer les deux vers de Théocrite :

« On ne voyait plus un seul rivage baigné des
« ondes amères, ni le sommet d'aucune mon-

« tagne ; mais seulement le ciel en haut, et en « bas des flots sans fin [1]. »

Je ne sais quel triste pressentiment affligeait ma pensée et éteignait ma mémoire.

---

[1] Φαίνετο δ' οὔτ' ἀκτή τις ἁλίῤῥοος, οὔτ' ὄρος αἰπὺ
Ἀλλ' ἀὴρ μὲν ὕπερθεν, ἔνερθε δὲ πόντος ἀπείρων.

Théocrite, xixe Idylle.

ACCIDENT.

L'ILE D'USTICA.

II

La lune se leva. Le vaisseau roulait un peu, mal soutenu par sa marche imparfaite contre quelques vagues blanchissantes. Il n'y eut ni récits d'aventures, ni chansons, ni *terzine*, guitarre

italienne, compagne ordinaire des navigations nocturnes.

Chacun s'arrangea pour la nuit, les uns sur le pont, les autres dans les cabines, essayant de goûter quelques instans de sommeil au milieu des manœuvres de l'équipage et des exigences des passagers malades ou inquiets. Les plus heureux y avaient enfin réussi ; moi-même, vers le matin, dormant à demi, je rêvais à Palerme et aux douceurs du rivage, quand un bruit, comme de grosses chaînes traînées par un revenant, se fit entendre, suivi d'une secousse après laquelle tout mouvement du navire cessa. Nous accourûmes sur le pont. La machine était brisée ; on nous expliqua plus tard que, sans la prestesse du mécanicien à introduire l'air dans les chaudières et à amortir ainsi la vigueur du levier, le second coup du piston, dégagé de toute entrave, eût nécessairement ouvert notre carène, que le premier avait entamée en la dégarnissant de ses cuivres intérieurs. Nous aurions été alors infailliblement submergés en dix minutes, et nos deux

petites chaloupes eussent à peine prolongé la vie d'une douzaine de matelots.

Nous n'avions pas attendu cet incident pour nous plaindre. Les passagers de la Méditerranée, accoutumés à de vastes et commodes paquebots ainsi qu'à de rapides traversées, avaient déjà murmuré contre la lenteur et les inconvéniens du *Véloce*. Je laisse à penser ce que devinrent les doléances cette fois très fondées, et nullement exagérées dans leur plus violente expression. Les imprécations contre le banquier-duc-propriétaire furent unanimes ; on parlait de lettre collective et comminatoire, de demande en dédommagemens, d'attaque par-devant les tribunaux ; toutes démarches très judicieuses sans doute, mais qui exigeaient préalablement la fin du péril et surtout l'arrivée. Il fallut s'orienter : nous étions à vingt milles par le travers de l'île d'*Ustica*, qu'on apercevait à l'horizon comme un point plus sombre dans la brume. Le capitaine nous promit de nous y conduire sous vingt-quatre heures, si le vent devenait fa-

vorable : il ne dit pas ce qu'il ferait dans le cas contraire ; et cette autre condition de l'alternative était inévitablement d'aborder en Afrique, vers les sables et les déserts de Tunis.

Notre pilote, à qui sa longue expérience des malheurs du *Véloce* laissait assez de flegme pour répondre patiemment à nos mille questions, se fit fort de noliser à Ustica assez de barques pour nous transporter tous immédiatement à Palerme. Et cet expédient qu'on eût maudit et considéré comme une véritable infortune en toute autre occasion, nous parut à tous une faveur de la Providence. Un bienfait plus réel fut moins apprécié. Quelques souffles, favorables à demi, se manifestèrent : on démonta la machine, afin que, ne pouvant servir, elle ne nuisît pas. Nous nous couvrîmes de voiles, autant que faire se peut dans un bâtiment qui compte parmi ses mâts des tuyaux de cheminée. Les toiles des tentes d'avant et d'arrière furent hissées en guise de bonnettes. On proposait de coudre ensemble des nappes qui allaient, disait-on, devenir inu-

tiles; car, à nos maux présens, se joignaient aussi quelques appréhensions répétées à voix basse d'une disette imminente. On recruta quelques couvertures surnuméraires, qu'on liait aux quatre bouts pour les tendre aux vents; chaque passager eût offert volontiers sa chemise dans cette occurrence; enfin nous réalisâmes, tant bien que mal, huit voiles, qui, poussant ensemble notre pauvre navire, nous faisaient avancer péniblement d'un mille par heure, et nous mirent en face d'Ustica un peu avant la nuit.

Depuis que le nom de cette île avait été livré à nos combinaisons et à nos espérances, au lieu de méditer quelque plan ingénieux pour nous tirer d'embarras, je me creusais la tête (le croira-t-on?) à chercher quel rôle avait joué dans l'antiquité cette Ustica presque inconnue, et quel ancien auteur en avait parlé. D'abord tous mes efforts de mémoire furent superflus; tout-à-coup j'amenai en triomphe du fond de mon cerveau ces vers d'Horace :

Utcumque......... fistulâ
Valles et Usticæ cubantis
Lævia personuêre saxa [1].

« Les vallées et les rochers d'Ustique ont retenti par-
« tout du son des chalumeaux. »

Il est vrai que certains souvenirs classiques troublaient ma joie de cette heureuse rencontre. Je croyais savoir que cette même Ustique figurait en qualité de ville à côté de la fontaine Bandusie et des collines de Tibur dans les descriptions champêtres du poète latin ; mais je tâchais de l'oublier ; et voilà qu'au milieu du bruit et des alarmes du vaisseau je m'occupe uniquement d'appliquer à mon île tout ce que le poète raconte de sa cité. Ces rochers *polis par les eaux*, me disais-je, *lævia saxa*, peuvent être aussi bien les écueils de mon Ustica, usés par les vagues de la mer, que des pierres rongées par les torrens de l'*Anio*. *Usticæ cubantis*, cette expression très pittoresque et même, dirais-je, un peu romantique, si je ne craignais d'offenser Horace,

---

[1] Horace, liv. I, od. 17, v. 11.

est toute en faveur de mon système. Quoi donc ! mon île ne dort-elle pas mieux sur les ondes aplanies qu'une ville couchée sur les monts pierreux de la Sabine ? Tout allait bien jusque-là ; mais, en observant le rivage, je n'aperçus ni vallées, ni prairies, ni berger ; partant pas le moindre chalumeau : il me fallut renoncer alors à mon beau passage du Pindare latin. Dans mes regrets, il me vint un moment la pensée de confondre *Ustica* avec *Utique*, qui devait être en face de nous, pas très loin sur la côte Libyenne, quelque part entre Hippone et Carthage. J'ignorais alors que ce rapprochement avait failli être forcé pour nous, et que quelques faibles haleines du vent d'est auraient suffi pour nous faire connaître et apprécier l'emplacement de ces ruines africaines. Ceci m'amenait directement en pleine antiquité. Je retrouvais ainsi Didon, les colonies de Tyr, les guerres puniques, Caton même. Après de mûres réflexions, je ne crus pas pouvoir, de ma propre autorité, faire disparaître une lettre essentielle du beau milieu

de mon île ; et je pensai que si peut-être ce n'était pas lui faire tort à elle, c'était me compromettre très certainement, quant à moi. Je me contentai donc de lire, dans je ne sais plus quel itinéraire tudesque entr'ouvert sur une de nos tables, que *Ustica* signifiait *île des ossemens*, et que son nom lui venait de plusieurs milliers de soldats morts de faim sur ce sol stérile où Carthage les avait abandonnés. Vu les circonstances, je jugeai à propos de ne faire part à personne de cette étymologie.

J'en étais là de mes opérations archéologiques, quand le capitaine, encouragé par je ne sais quelle haleine de vent qui allait nous faire gagner, disait-il, plus d'un demi-quart de lieue par heure, nous expliqua que cette île d'Ustique était dépourvue de tout et séparée de Palerme par quarante milles d'une mer ouverte; que c'était le lieu de bannissement des condamnés et forçats de toute la Sicile, et que nous y trouverions inévitablement plus de malfaiteurs que de matelots. Il ajouta qu'il valait mieux tenter la

fortune avec nos propres ressources, tout insuffisantes qu'elles étaient, et continuer hardiment notre course. Nous nous laissâmes persuader ; la harangue du capitaine fut même très applaudie. Seulement, au plus fort des *bravos,* un puriste, je crois que c'était moi, fit humblement observer que, pour être exact, il ne fallait pas dire, *continuer notre course*, mais bien *notre chemin*, attendu que, loin de courir, le vaisseau remuait à peine.

ARRIVÉE A PALERME.

LA VILLE. LA ZISA.

III

Le 15 mai, dès la pointe du jour, nous étions en calme entre les caps *Gallo* et *Zasafran,* à l'entrée du golfe et à douze milles environ de Palerme. Là, pendant quatre heures, complète

immobilité ; enfin de divers points de la côte on remarqua notre manœuvre, ou, pour mieux dire, notre manque de manœuvre ; il parut étrange de voir une grosse cheminée noire rester sans fumée et sans mouvement au sein d'une mer si paisible. On devina une partie de nos mésaventures ; et dès qu'on vint à réfléchir que le *Véloce* était attendu, comme sa réputation était parfaitement établie en Sicile, tout fut bientôt expliqué. Deux barques s'approchèrent d'abord pour traiter des conditions de la remorque ; puis les canots de la santé et de la douane, une fois charitables, s'attelèrent à notre char brisé ; quelques chaloupes amies, venues au devant de nos passagers Siciliens, prirent aussi un bout de corde. A la faveur de tant de rames auxiliaires, notre navire, boîteux et traînant l'aile, vint enfin occuper sa place dans le port si long-temps désiré. Les difficultés de la police et de l'octroi, plus embrouillées et plus bruyantes à Palerme qu'en aucun port d'Italie, nous retinrent jusqu'à midi ; il nous fut permis alors de

mettre le pied sur le sol sicilien ; mais nous ne quittâmes le *Véloce* qu'après avoir souhaité, dans un intérêt tout humanitaire, pour parler comme les plus académiques orateurs de notre siècle, que cette malencontreuse traversée devînt son dernier voyage.

Les ennuis de notre navigation, loin de nous laisser insensibles aux beautés de la rade de Palerme, n'avaient fait que nous y rendre plus attentifs. Que de plaisirs nous étaient réservés à la sortie de notre prison mal-flottante! La vue du golfe et du port avait été comme une jouissance anticipée ; nous avions admiré, du bord du vaisseau, la grande ville posée circulairement sur les beaux rivages de la mer la plus éclatante. Derrière elle, le champ Palermitain (*Agro Palermitano*), paré de tous les trésors du printemps, montant par des zônes d'une si riche culture jusqu'à la base des vingt-cinq montagnes qui l'entourent. Leurs flancs et leurs cimes les plus escarpées sont revêtus en ce moment de cette première verdure destinée à jaunir sous les pro-

chaines ardeurs de l'été. Seul, le mont Pellegrino, qui dans sa forme élégante semble créé pour le repos des yeux, nous frappe par la couleur fauve de ses rochers, et de son sol à coquillages que n'interrompent aucuns vestiges de végétation. A ses pieds, s'étendent sur la mer les grands filets de la pêche des thons déjà commencée, industrie sicilienne dont les produits sont toujours abondans; sur la rive, on distingue sous sonportique la statue de Sainte-Rosalie, élevée à l'ombre de sa montagne, pour accueillir les prières des matelots au départ, et leurs actions de grâces au retour.

Ce premier coup d'œil, tout confus et rapide qu'il était, nous avait ravis; nous brûlions de passer aux détails. Il fallut attendre que le soleil, presque intolérable, ne tombât plus à plomb sur les larges dalles des rues, et se contenter jusque-là de traverser une de ces grandes portes sans arcade, ou, pour mieux dire, de passer entre deux de ces piliers triomphaux surmontés de balcons, et qu'un pieux architecte a

séparés et ouverts, pour laisser circuler le char de Sainte-Rosalie avec tous ses étages. Nous entrons dans la ville; et, après quelques pas dans *Tolède*, digne rival du Tolède napolitain (ai-je tort ou raison de donner du masculin à ces deux pompeuses rues?), nous allons loger sur la place de la Marine, chez M. Giaccheri. C'est, dit-on, une des moins mauvaises auberges de Palerme, fort inférieure à Naples en ce genre d'hospitalité.

Dans notre empressement de tout voir, nous nous hâtons d'ouvrir toutes nos fenêtres pour considérer par avance les arbres, les fontaines et les bancs de pierre de la place, comme la statue et la gracieuse chapelle, nos voisines, dont nous ne savons pas encore les noms; le palais de la justice avec sa tour à créneaux, ancienne et sombre demeure des chefs musulmans; enfin, cette ville dominée par la bordure de montagnes à formes si variées, qui cisèle l'horizon. Mais bientôt, éblouis par la lumière et pénétrés de la chaleur, nous sommes contraints de quitter

notre observatoire, et de nous barricader contre le soleil et presque contre le jour. Nous arrêtons pour le soir un *cicerone*, une voiture, et l'on se promet mutuellement de goûter, pendant les heures brûlantes, quelques instans d'un repos bien acheté par nos veilles maritimes. Efforts inutiles ! Palerme l'emporte ; et chacun de nous, s'échappant furtivement de l'hôtel, retrouve dans le Cassaro celui qu'il croyait endormi, tout occupé à observer lentement les palais, les balcons, les passans et les boutiques.

Ici je ne puis suffire à désigner autrement que par quelques mots les mille et une merveilles qui se pressent sous nos regards. *Car les heures qui se hâtent me font une loi de ne rien dire que brièvement*[1].

Et d'abord, les vastes palais des grands seigneurs féodaux, anciens émules des rois nor-

---

[1] Τὰ μακρὰ δ' ἐξενέπειν
Ἐρύκει με τεθμὸς,
Ὧραι τ' ἐπειγόμεναι.

PINDARE, Ném., ode IV.

mands. Le plus grand de tous, *La Vicaria,* n'est plus aujourd'hui qu'une prison publique.

La place octogone aux quatre fontaines, où commencent les deux belles rues en croix grecque, le Cassaro et la Via Maqueda, qui vont aboutir aux quatre principales portes de la ville; place trop surchargée d'emblêmes, de statues, de pilastres, mais dont l'ensemble est d'un bel effet.

Puis, la *Martorana* et *Sainte-Catherine*, couvens de filles nobles. La première, église antique, avec sa nef d'origine à la fois orientale et normande, ses voûtes obscures, ses brunes colonnes, ses inscriptions arabes et grecques, ses mosaïques dorées, et le portrait du roi Roger; l'autre, toute jeune dans son élégante et moderne architecture, brillante de lumière, fière de son grand autel émaillé de pierres précieuses, et de son tabernacle aux colonnes d'améthyste, enfin éblouissant les yeux des mille nuances de ses marbres siciliens. Toutes deux d'une propreté merveilleuse, qui contrastait dans nos souvenirs

avec les églises napolitaines. En ceci, du moins, le second royaume a grandement raison de faire tout au rebours du premier.

Nous remarquons, près de certaines plaques de cuivre enchâssées dans les murs et percées à petits trous comme des écumoires, quelques chanoines assis sur de larges fauteuils, parlant haut tout seuls, et gesticulant ainsi que dans une conversation animée. On nous apprend que leur interlocuteur est de l'autre côté de la plaque, qui donne dans le monastère, et que c'est là le seul passe-temps des religieuses. Leurs confidens ne sont pas les prêtres les plus heureux de Palerme. A toute minute, un scrupule, un caprice de leurs pénitentes les ramène à l'écumoire. Chaque nonne noble est servie dans sa cellule par une femme laïque, qui peut sortir du couvent, et qu'on occupe à ces messages perpétuels adressés aux directeurs. Ceux-ci, pleins d'indulgence pour les fantaisies des recluses, leur refusent rarement la distraction d'un entretien, lequel, refroidi par l'interposition d'une large

muraille, ne peut être de tout point que fort innocent.

Le palais sénatorial nous montre ensuite sa belle façade, ses portiques intérieurs à hautes colonnes, son vestibule musée d'inscriptions antiques, les statues, les bas-reliefs de son escalier, et, dans ses salons, la caisse de velours où gisent les priviléges un peu oubliés, je crois, de Palerme.

En face, la célèbre fontaine de marbre d'où les eaux s'échappent par cinquante-six conduits; œuvre bizarre dont toutes les sculptures sont monstrueuses ou du moins difformes. Elles s'élèvent par étages jusqu'à l'enfant, amour, ange ou génie, qui supporte et épanche la conque d'or, signe emblématique de la ville (*Aurea concha*, l'un des surnoms de Palerme). Toutefois, au milieu de tant de dauphins, de sirènes, d'éléphans, de chameaux, de harpies, et de Faunes incomplets, subdivisés ou exorbitans; quelques bustes de Tritons, de déesses, de Naïades pa-

raissent avec honneur, et la belle nature n'a pas été tout-à-fait oubliée.

Nous quittons la ville, et nous nous élevons insensiblement par des routes ombragées sur la colline où règne la Zisa, palais sarrasin, frère de l'Alhambra : *Nouvel Éden, fleur naissante, délices des sens.* La Zisa seule vaut le voyage, et dédommage de la traversée même faite à bord du *Véloce*. De sa haute terrasse, où l'on n'a d'autre balustrade que d'antiques créneaux, quel cercle d'aspects magnifiques et enchanteurs! La mer et ses ondes si bleues, le golfe et ses caps pittoresques, la rade et ses vaisseaux, la ville avec ses majestueux édifices : toutes les montagnes, filles de la chaîne du mont Éryx, et leur structure si variée : le *Monte Cuccio* et sa cime en forme de cratère, élégante copie du mont Vésuve; le mont Pellegrino, avec son invincible aridité, ses rochers en étage, et les replis de sa route en échelle et en aqueducs (*Scala,* c'est son nom). Dans les vallons, de nombreux villages

cachés sous la verdure; parmi eux, les cinq hameaux d'origine grecque, où se parle encore un dorien dégénéré, le délicieux couvent de *Jésus et Marie*, et ses collines plantées de pins et de cyprès. De l'autre côté de la *Vallée d'or* (*Vallis aurea*, c'est encore un des synonymes de Palerme) se découvrent les bocages de *la Favorite*, des champs de cactus, une plaine couverte de moissons et d'ombrage, et les colonnes hydrauliques, vraies sources de fertilité, se dressant au loin comme des obélisques d'Égypte. Derrière nous, les maisons blanches de Monréale, assis sur sa montagne avec sa pompeuse église; charmant tableau tout encadré de verdure. A nos pieds, la Cuba et sa tour moresque, le couvent des capucins et les grands arbres de son bois solitaire, puis ces millions d'orangers de la Zisa, chargés de fleurs et de fruits, qui nous inondent de leurs suaves parfums. Et, à cette heure, où le soleil descend vers la mer, une telle clarté, une si douce transparence..... J'en désespère, on ne peut tout dire.

Nous visitons la fontaine et les grottes de la Zisa, les bassins de ses vestibules, ses vieilles devises en langue espagnole, la longue inscription en caractères cufiques, qu'on a traduite ou qu'on a cru traduire par ces paroles célèbres : « L'Europe est la gloire du monde ; l'Italie, de l'Europe ; la Sicile, de l'Italie ; et Palerme, de la Sicile : » puis les voûtes moresques et les peintures plus récentes d'une nudité que les chaleurs du climat expliquent, justifient même aux yeux de notre *cicerone*.

Nous nous promenons ensuite bien lentement, pour prolonger nos jouissances, dans les allées et les détours du merveilleux jardin de notre ami le prince Butera. Que de fois, sous les neiges de Pétersbourg, il a dû rêver à ses bosquets où s'unissent les arbres de tous les climats, à ses bananes, ses palmiers, ses prairies de violette et de fraises, ses forêts de limoniers, son ciel de Palerme ; et son délicieux *Casino* ouvert à toutes les brises comme à de si beaux aspects! Ici, les oranges sont trop com-

munes pour qu'on ose nous en offrir ; à peine si on se hasarde à nous présenter des nèfles du Japon, dont l'arbuste forme de petits bocages, et se couvre en ce moment de fruits en maturité. Je retrouve le long des eaux et en massifs ce charmant citronnier nain aux feuilles frisées, que le prince Butera vint emprunter, il y a bientôt douze ans, à mon jardin de Lucques, et dont les rejets multipliés, croissant en pleine terre, blanchissent sous les bouquets les plus odorans.

A notre retour, j'aurais à dire le *Corso* peuplé de nombreux équipages, la marine si fraîche le soir après la chaleur, la lune éclairant la plage, et ses reflets sur les murs de l'antique cathédrale ; car *la douce lumière de la pleine lune si belle à voir, illuminait alors le commencement de la nuit*[1]. A un autre jour ces merveilles ;

---

[1] Ἐν δ' ἕσπερον ἔφλεξεν εὐώπιδος
Σελάνας ἐρατὸν φάος.

PINDARE, Olymp., od. 10.

je veux finir celui-ci en songeant à la Zisa, dont j'ai l'esprit et le cœur tout pleins [1].

---

[1] C'est pour ne pas laisser mon enthousiasme s'évaporer dans une froide discussion étymologique, que je rejette loin du texte l'explication du mot *zisa*. Il y a dans ces quatre lettres, suivant les Orientalistes, du phénicien et de l'arabe ; on peut le traduire par *magnifique, fleur naissante,* ou *lieu de délices,* à volonté. Les archéologues grecs y trouvent de leur côté une corruption évidente d'*Azesia,* l'un des surnoms de Cérès qu'ils vont chercher je ne sais où. Enfin, les partisans du moyen âge penchent pour la fille d'un émir, ou d'Amir le Sarrasin, qui transmit à ce palais le nom de Zisa. « Si tous ces savans controversistes, « disait l'abbé Ferrara, célèbre antiquaire sicilien, se « réunissaient dans les larges salles de la Zisa pour y dis- « puter de son origine, ils devraient finir par avouer, « comme nous, qu'ils n'en savent absolument rien. »

LA CATHÉDRALE.

LE PALAIS ROYAL. LA BAGARIA.

LES RELIGIEUSES. LA MARINE.

IV

J'ai peine à calmer mon exaltation. Ce que je vois dépasse toutes les idées que je m'en étais créé de loin. Je ne dirai pas cependant comme Goëthe : « L'Italie sans la Sicile ne laisse aucune

« image dans l'esprit. C'est là qu'est la clef de « tout. » Mais je crois que, pour compléter les impressions que donnent l'Italie et l'Espagne, il faut voir la Sicile; et je crois aussi, enthousiasme à part, que Palerme est une des plus belles villes du monde.

Je me lève avec le soleil; je débute par une visite à ma voisine, l'église de la *Catena;* son portique extérieur et ses découpures à demi moresques en font un gracieux édifice. Ici commence pour nous la longue série des bas-reliefs de Gagini, et des peintures du *Morréalése* (Piétro Novelli), célèbres artistes siciliens, dont les œuvres, vraies ou apocryphes, nous suivront dans toutes nos investigations; or je demande la permission de ne les citer que lorsqu'elles me paraîtront justement dignes de nos éloges.

Avant tout, je dois expliquer que, pour guider notre admiration, et pour mettre à meilleur profit les trop courtes heures destinées à Palerme dans notre itinéraire, nous avions eu l'adresse et le bonheur de faire connaissance avec M. Aris-

tide Boissière, l'un des administrateurs de la compagnie générale des soufres. J'aurais de la peine à redire ce que nous avons trouvé de ressources en tout genre chez notre compatriote, sa complaisance à nous accompagner assidûment, ses soins si judicieux à ne choisir pour nous que ce qui valait la peine d'être vu; ses commentaires pleins de goût, son habile critique, et ses aperçus ingénieux sur les monumens qu'il soumettait à nos regards. Prodigue de son temps, il était avare du nôtre; et sa protection, qui nous adopta sur la plage de Palerme, nous suivit pas à pas dans les détours de nos pérégrinations, et ne nous quitta plus que sur le quai de Messine. Or, si je me borne à ce peu de mots sur un tel sujet, c'est que notre bienveillant directeur va me donner journellement l'occasion d'y revenir.

Nous voyons avec lui d'abord la colonne informe, seul témoignage matériel des Vêpres Siciliennes, monument sépulcral plus que votif, dressé sans doute sur les cendres de quelque che-

valier français égorgé ; de là nous passons au jardin du *Papireto*, et à sa petite vallée arrosée jadis par le ruisseau qui faisait croître le papyrus. On ne voit plus aujourd'hui ni papyrus ni ruisseau ; mais on rencontre à leur place des millions de roses ; il y a plus que compensation.

A côté, la loge si dégradée dans son élégance antique, enchâssée et comme voilée de murs grossiers, où étaient couronnés les rois de Sicile, à l'ombre de la cathédrale. On y lit encore cette inscription :

« Hìc regi corona datur. »

Plus loin, au coin de la place Sainte-Rosalie et du Cassaro, une seconde loge plus élégante encore, ou, pour mieux dire, une des fenêtres les plus remarquables qu'ait créée le génie de l'architecture gothique, restée seule dans sa pureté originelle, au milieu des restaurations modernes ; elle tombe en ruines, et appartient au palais archiépiscopal qu'on menace de remettre tout entier à neuf. Quelques années encore, et on ne

verra plus rien de ces ogives qui étonnaient nos yeux accoutumés à la pierre grise des édifices du Nord. Ici, les festons et les colonnettes d'un beau marbre jauni par l'âge et le climat montraient dans d'éclatantes brisures leur primitive blancheur.

Enfin la cathédrale s'offre à nous par dehors avec ses clochers à jour, ses pyramides aëriennes, son architecture orientale mêlée de normand, la broderie moresque qui termine si bien les lignes de sa haute charpente, ses restaurations quelquefois heureuses, et le dôme moderne qui l'écrase et la défigure. Dans l'intérieur, on nous montre, en face du dais de l'archevêque, le trône royal, où se lisent ces mots, fière devise de Palerme :

« Prima sedes
« Corona regis
« Et regni caput. »

Le portrait de Ferdinand II est au-dessus de

la porte de la grande nef. Il y a là, ce nous semble, un anachronisme. Nous ne pouvons croire que, même aux yeux du Sicilien le plus retiré du monde, un roi quelconque régnant à l'heure qu'il est en Europe, après tant de malheurs et d'exils, passe encore dans sa toute-puissance si contestée, pour l'image, ou pour le pendant de la divinité. On découvre le grand autel pour faire briller à nos yeux ses innombrables pierreries, puis la chapelle latérale, où domine le lapis-lazuli. Parmi les mille sculptures dont notre cicerone fait honneur à Gagini, nous en distinguons deux ou trois qui nous paraissent d'un mérite réel, et nous nous hâtons d'arriver aux tombes de porphyre où dorment, sous des épitaphes d'un latin plus que médiocre, le roi Roger, les empereurs Henri VI et Frédéric I avec leurs femmes, Constance la Normande et Constance l'Aragonaise. Ces vastes sépulcres, imités du sarcophage impérial que j'ai vu jadis dans le jardin de la mosquée d'Omar à Constantinople, et calqués sur les baignoires et tombeaux de la

salle de Constantin au Vatican, ont été déclarés l'œuvre incontestable du moyen âge.

Nous passons ensuite sur la grande place qui précède le château du roi Roger. Là, en face de ce beau palais de Malte, marqué à toutes ses ouvertures de la sainte coquille, emblème du pélerinage, se trouve la maison qu'habitait, pendant son séjour à Palerme, le duc d'Orléans; elle lui appartient encore. Il en loue une portion au fils du général Nunziante, célèbre témoin du dernier soupir de Murat, et le reste à un Sicilien dont j'ai oublié le nom, mais non pas l'histoire. Ce brave homme, dont chacun fait l'éloge, est en ce moment, par je ne sais quelle complication des vicissitudes révolutionnaires, le mari légal et régulier de deux femmes, vivant, l'une avec lui, l'autre tout près. Il se partage entre elles aussi également qu'il le peut, sans jalousie ni querelles, le tout avec la permission du roi et du pape. Je n'ai pas pu tirer au clair s'il était plaint ou envié. Quoi donc! me disais-je, les Palermitains, pour être voisins du territoire

musulman, croiraient-ils pouvoir en emprunter les coutumes?

Nous voici à l'antique demeure du More Adelcamo, vainqueur des Latins et des Grecs; de Robert Guiscard, du roi Roger, fléaux des Sarrasins; et de Frédéric, empereur d'Allemagne. Ce fut aussi le berceau de la langue et de la poésie italienne : c'est encore le séjour des rois et des vice-rois angevins, espagnols, savoyards ou Bourbons, souverains temporaires de Palerme. Cet édifice a des remparts comme une forteresse, des tourelles comme un château, des portiques comme un palais. Nous volons à la chapelle Palatine, chef-d'œuvre de l'architecture arabo-normande. Là, il faut tout admirer; les ciselures des portes de bronze, l'autel et le trône, la profusion du granit d'Égypte et du porphyre; les mosaïques anciennes et modernes au dehors et au dedans, toutes merveilleuses, régnant du faîte au sol; les sombres coupoles d'une mosquée, la nef et les longues colonnes d'une église du Bas-Empire; les portraits des saints en mo-

saïque, ressortant sur un fond d'or, d'une expression et d'une vérité que le pinceau même ne sait plus atteindre ; puis leurs noms écrits à côté de chaque effigie en caractère grec et en lignes perpendiculaires : enfin les archives, les manuscrits arabes et latins, première bibliothèque des rois normands, et la vieille cassette à l'inscription cufique.

Nous ne quittons la chapelle Palatine qu'après avoir juré d'y revenir demain. Nous essayons (parce qu'il le faut sous peine de passer pour d'imparfaits voyageurs) de lire l'inscription grecque, arabe et normande triplement énigmatique ; puis nous allons considérer par dehors la tour de *Santa-Ninfa*, où Piazzi découvrit (l'inscription latine, plus humble, dit retrouva) dans la nuit du 1er janvier 1801 la planète qui porte son nom, et qu'on appelle aussi Cérès. Une immense fresque, représentant la déesse et toute cette scène astronomique, recouvre, à deux cent quarante pieds de haut, le mur extérieur de l'observatoire.

Avant d'entrer à l'hôpital du Saint-Esprit, ancien palais des comtes d'Adernò, on nous montre de loin les deux coupoles jumelles, arrondies en forme de turban, d'une antique mosquée. Ses murs, où l'on ne pénètre jamais par horreur du culte mahométan, et que l'œil du voyageur a scrutés à peine, tombent en poussière, et soutiennent encore néanmoins les dômes sarrasins, témoignage de leur origine. Nous voyons ensuite les sculptures si finement dentelées, comme les élégantes arabesques qui décorent la porte latérale de l'hospice; dans la pharmacie, la fontaine, les vieilles faïences recouvertes de figures pareilles aux vases de terre d'Urbin dans l'apothicairerie de Lorète; et la statue de la mort, dominant tous les prétendus préservatifs de la vie. Dans la cour, encore la mort; mais cette fois colossale, voilée d'un suaire, avec sa faux levée et son gigantesque coursier : terrible peinture de Crescenzio le Palermitain, effrayante autant que la légende de Lénore. En face, comme pour rassurer le cœur par une pensée d'immor-

talité, brille dans un merveilleux groupe la tête de saint François, calme et divine comme s'il habitait déjà le paradis; et ce dernier mot est le titre de cette sublime fresque de Piétro Novelli, que le temps et l'humidité déroberont bientôt toute entière aux hommages des voyageurs. Ces cours intérieures, ces colonnes dressées pour soutenir des fenêtres croûlantes, ces fabriques ruinées, les piliers hydrauliques d'où s'échappent, au milieu de la mousse et des pariétaires si vertes, les eaux limpides des sources lointaines tombant goutte à goutte; tout ici prête à l'effet pittoresque, et invite au dessin sous ces voûtes prolongées que nous regrettions de quitter si vite.

Nous entrons au Musée par une porte et un escalier obscurs et ignobles. Ce ne serait réellement qu'une école digne du nom de *Studi*, en ramenant ce mot à sa signification originelle, si, au bout de tous ces plâtres de statues célèbres, et de ces médiocres copies de tableaux fameux, on ne trouvait les métopes de Sélinonte, curieux

mence, la vigne surtout; et je ne sais comment elle fait pour lancer si haut ses pampres et pour mûrir sur quelques lignes de terre végétale déguisant à peine le plus invincible rocher.

On débute, ainsi le veut la coutume, par le monstrueux palais Palagonia. Nul voyageur n'a encore eu le courage de passer sans le voir; mais nul, après l'avoir vu, ne l'a quitté sans le maudire. C'est un amas confus de créations fiévreuses, rarement burlesques, presque toujours dégoûtantes. Le palais, ses glaces aux plafonds, ses salles de porcelaine et de coquillage, ses portraits en costumes de tous les temps, sa chapelle, ses fauteuils hérissés d'invisibles épingles valent-ils mieux que les polichinelles, les mendians, les nains, les dieux en giberne, les déesses en perruque, qui se mêlent aux éléphans, aux crapeaux, aux hyènes et aux colimaçons, entés sur des corps à peu près humains? Répétons, pour nous consoler de toutes ces modernes horreurs, une épigramme de Méli, dont le tour a quelque chose d'antique :

« Jupiter regarda du haut de son immense « palais la belle villa de la Bagaria, où l'art « pétrifie, multiplie et éternise les conceptions « avortées de l'imagination la plus bizarre. Main- « tenant, dit-il, je comprends mon insuffisance; « et cependant j'ai créé des monstres tant que « j'en ai pu rêver; mais là où ma puissance s'est « arrêtée, celle de Palagonia a commencé[1]. »

Au milieu de tant d'absurdités repoussantes, à peine si j'ai osé rire de ce satyre estropié qui présente un miroir à une femme en paniers et en vertugadins surmontés d'une tête de cheval. Ces millions de monstres font regretter, en

---

[1] Giovi guardau dala sua regia immensa
La bella villa di la Bagaria;
Unni l'arti impetrisci, eterna, e addensa
L'abborti di bizzarra fantasia;
Viju, dissi, la mia insufficiensa
Mostri n'escogitai, quantu putia;
Ma duvi terminau la mia putenza,
Dda stissu incominciau Palagunia.

MÉLI, tom. II, p. 27.

la rappelant, la fontaine sénatoriale de Palerme; nous nous sauvons à la hâte de ces jardins et de ces avenues où les difformités nous poursuivent jusqu'à la porte, et nous nous réfugions sur les terrasses du palais *Mala-Gualtieri*.

Là, toutes les jouissances des yeux nous attendent. Les golfes resplendissans de Termini et de Cefalù se déploient avec les lignes découpées de leurs montagnes, et leurs plaines chargées de verdure, que l'œil suit à une distance de soixante milles. La mer la plus bleue cisèle ce délicieux rivage et s'étend jusqu'à l'horizon; en face de nous, le mont Catalfano se dessine sur l'azur des cieux. Ses flancs stériles ne portent ni arbre, ni prairie, mais quelques vignes, quelques oliviers presque nains, et les ruines de Solanto. Sur la mer immense pas une voile, seulement un écueil à fleur d'eau, où brisent les vagues, et qu'on prendrait pour une armée de dauphins nageant contre les flots.

Le nom de Solanto, prononcé par le cicérone, réveille mes goûts archéologiques. Je monte à

la rotonde pratiquée sur un rocher aigu pour mieux découvrir quelques vestiges de la ville des Phéniciens; rien ne paraît; rien que le cercle le plus complet des plus modernes aspects. Or, comme il me faut à toute force de l'antiquité, je ne nomme plus le Pellegrino que le mont Ercta; j'y replace en idée la forteresse dont s'empara Pyrrhus, le roi d'Épire, venu au secours de la Sicile contre les Carthaginois. Je peuple cette rade de Palerme qui se développe si pompeusement sous mes regards, avec les mille vaisseaux d'Imilcon, les cinq mille vaisseaux d'Amilcar, la flotte de Bélisaire, et j'applique aux accidens des plaines de l'Oreto les manœuvres de la bataille livrée par Métellus, où Asdrubal perdit vingt mille hommes et soixante éléphans.

A ces éléphans, je m'arrête, de peur de retrouver dans de plus récens souvenirs le palais Palagonia et sa ménagerie sculptée, laquelle est encore si près de moi, que je puis apercevoir d'ici les singes colossaux et leurs hideuses grimaces.

Je promène lentement mes yeux tout autour du rocher façonné en observatoire. C'est un des plus magnifiques points de vue de l'île que Goëthe appelle *la reine des îles*. Les fleurs abondent ; les mousses et les ficoïdes cachent partout le rocher. On me montre le frêne d'où découle la manne : les incisions dont le tronc est chargé s'opposent au développement de ce joli arbre ; car ses plaies, à peine cicatrisées, sont ouvertes de nouveau pour en recueillir les trésors.

Nous trouvons chez lui, dans une espèce de pavillon adossé à la montagne, le duc Serra di Falco, le seul seigneur sicilien qu'il nous ait été donné d'entrevoir ; et la faute, je le dis d'avance, en est à nous seuls, pressés que nous étions entre la date de l'arrivée si tardive du *Véloce* et le prochain départ du bateau qui devait nous emmener. Dans sa maison de la Bagaria, le duc Serra di Falco, négligeant les beautés du golfe de Palerme que ses autres palais lui prodiguent, n'a voulu contempler que les rivages de Termini, d'où lui viennent pendant l'été les

plus fraîches haleines des vents. Ce savant antiquaire, habile commentateur des merveilles de Monréale, avait eu la bonté de tracer pour nous un itinéraire de Sicile, et de soumettre ses indications aux exigences de notre temps trop circonscrit. Un des plus rigoureux sacrifices que nous imposait notre rapidité, fut de le voir si peu : à peine eûmes-nous le temps d'échanger entre nous les noms de quelques uns de nos communs amis.

Le soleil baissait ; nous laissons de côté bien des palais et des villas ; car ces collines dépourvues d'ombrages, mais animées des aspects les plus lointains et les plus variés, sont le séjour favori des Siciliens. Nous traversons la ville de la Bagaria, alignée en quartiers égaux, et coupée de belles rues. Nous reprenons la rive de la mer, les tours sarrasines, et nous nous laissons persuader de gravir sur le mont San-Ciro, jusqu'à la fosse où gisent les débris des éléphans témoins de la défaite des Carthaginois. Je ne pus m'empêcher de maudire encore une fois ces

malencontreux quadrupèdes, bien que ceux-ci soient de l'histoire ancienne ; car ils nous coûtent la vue des vertes solitudes du couvent de *Jésus et Marie*, de ses fontaines jaillissantes, et de ses portiques silencieux déjà garnis de pampres épais. Il est trop tard pour nous acheminer vers ces délicieux ombrages ; et j'ai bien plus de regret encore à nos pas si mal employés en recherches ostéologiques, quand le guide imprimé de Palerme m'apprend que nos éléphans pourraient bien n'être que des hippopotames.

Pour dédommagement de ce mécompte, il nous reste les plaisirs d'une longue promenade sous la voûte des arbres les plus touffus, constamment rafraîchie par les flots limpides d'un ruisseau que nous avons remonté jusqu'au rocher où il naît si pur et si abondant ; puis, à notre retour vers la ville, la *douce mer* (*mar dolce*), petit lac que les Arabes ont nommé *Albehira*, et où des ruines confuses présentent quelques vestiges de la magnificence moresque. Viennent ensuite les cinq arches du *pont de l'A-*

miral, et une petite chapelle tumulaire entourée de cyprès, perdue comme une île de verdure dans un champ stérile, oubliée du monde, sans nom, sans avenue, asile de la piété, de la douleur et du silence.

Nous passons une des seize portes de la ville, et nous nous retrouvons à l'ombre des hautes murailles des couvens; là, des Religieuses accoudées et debout dans leurs larges balcons grillés, nous considèrent avec attention; elles ont reconnu en nous des étrangers; elles sourient de nos fatigues, de la poussière qui nous couvre, de nos mines étranges, et semblent plus frappées des inconvéniens de notre activité qu'envieuses de notre indépendance. Or, comme je ne pourrais, sans négliger une partie essentielle des mœurs du pays, me taire sur le compte des Religieuses, je vais dire tout d'une fois ce que j'en sais. Je tiens mes renseignemens de la bouche d'une jeune femme que j'ai rencontrée dans l'intérieur de l'île; elle-même, dans un accès de pieuse exaltation, avait pensé à finir au monas-

tère des jours à peine commencés ; mais, depuis, au sein d'une heureuse famille, elle se consolait parfaitement d'être restée en dehors.

Par leur nombre comme par l'opulence de leurs établissemens, les Religieuses sont une des beautés et un des caractères particuliers de la Sicile ; et d'abord elles y ont régné sans interruption, car leurs couvens n'ont jamais été suspendus ou abolis comme dans le reste de l'Italie. Ici, rien ne gêne leur choix et ne force leur vocation : de tout temps, les archevêques de Palerme ont sévèrement veillé à ce que la captation ou la contrainte ne fussent jamais exercées envers les néophytes. Quand une jeune fille a manifesté l'intention de prendre le voile, ses parens la mènent dans le monde, au bal, aux théâtres, aux promenades publiques ; on lui montre sans exception toutes les pompes auxquelles elle doit renoncer. Bien plus, on permet à de jeunes hommes de son rang de lui adresser leurs hommages : toutes ne résistent pas à de telles épreuves ; quand il arrive que la résolution n'en est

point ébranlée, on prépare la cérémonie du noviciat, et, bien long-temps après, celle de la profession; grandes solennités à la fois saintes et mondaines, où s'étalent d'abord en profusion les grandes toilettes, les réjouissances du parloir, les fleurs, les bonbons, les glaces et tous les *bienfaits des nonnettes sucrées;* puis les illuminations, les ornemens, les chants sacrés, magnificence de l'Église. En face de l'autel, la novice peut encore dire *non* au prêtre qui l'interroge; dès lors tout l'appareil est congédié sans scandale, sans murmures, et il n'y a plus d'initiation. Si, au contraire, la cérémonie s'accomplit, la nonne peut, après quelques années de monastère, se retirer dans un second couvent, d'où elle fait un procès au premier. Il est rare que les tribunaux ne trouvent pas dans ces litiges quelque défaut de formalité qui rend la recluse à la vie séculière, mais non sans quelque dommage à sa réputation. Elle profite presque toujours de l'indulgente sentence pour se marier immédiatement. On remarque que ces mariages

ont fréquemment lieu entre la Religieuse défroquée et les professeurs de musique attachés aux couvens (peut-être vaut-il mieux dire les *maîtres de chapelle*), dont la conversation et la société ont fait naître des sentimens suivis de regrets et d'un complet retour à la vie du monde.

Je continue.

Nous allons chaque soir, en vrais Palermitains, chercher sur la plage de la mer une fraîche compensation aux chaleurs de la journée. Là, dominent de vastes et élégans palais, et l'essai d'architecture gothique tenté par le marquis Forcelli. Les calèches qui passent près de nous si rapides et si nombreuses, les salons ouverts à la brise, dont les illuminations nous frappent, renferment cette société sicilienne si hospitalière, à laquelle nos amis de Naples nous ont annoncés. De tristes calculs nous forçent à rester inconnus. Nous craignons d'abréger les heures déjà si courtes destinées à notre curiosité; ce serait refroidir notre zèle pour les ruines, et nous attacher à ce qu'il faudrait toujours

quitter bien vite; il vaut mieux emporter des regrets.

Dans cet isolement volontaire et cependant obligé, nous nous livrons sans distraction ni réserve aux charmes incomparables d'une belle nuit à Palerme. C'est la lune que nous voyons monter insensiblement au-dessus du Pellegrino, dont elle déguise les formes, et ne fait plus qu'un large piédestal; ses reflets argentent les vagues, et éclairent doucement les hauts édifices de la marine. Ce sont quelques barques lointaines se balançant sur les flots au souffle des vents du soir; l'onde à peine agitée vient mourir sans écume sur la grève, et une vapeur légère revêt au loin le cap Zasafran, sans le dérober entièrement à la vue. C'est la chanson d'amour du matelot sicilien qui retentit dans les airs imparfaite et sauvage; on se prend à l'écouter, à contempler cette majestueuse scène, et à rêver sans fin..... Puis le songe s'envole à la voix du cicérone qui réclame notre attention pour les formes moresques de la cathédrale, revêtue

de la douteuse lumière du flambeau nocturne.

Nous suivons le Cassaro dans sa longueur, au milieu de la foule la plus bruyante ; et, cachés à l'ombre des statues de la place Sainte-Rosalie et de ses maisons, nous contemplons à loisir la merveilleuse basilique, ses flèches aiguës, ses gothiques arceaux, ses dentelures orientales, ses légères ogives, ses colonnes, et le portique latéral, agrandis et parés des formes magiques que prennent les grands monumens sous la pâle lueur de la lune. Nous pénétrons même dans l'enceinte sacrée qu'ouvre en notre faveur l'un des gardiens, et nous parcourons lentement les nefs intérieures dans leur religieuse obscurité. Une sorte de clarté voilée tombe des hautes fenêtres, et quelques rayons échappés de l'astre des nuits arrivent jusqu'à nous. . . . . .

Après la solitude et le silence, nous nous mêlons au tumulte de la grande rue. Singulier spectacle que le Cassaro à onze heures du soir ! Ces cris, cette multitude, ces illuminations ; ces cafés toujours ouverts, toujours pleins, espèce de

salons politiques : la police exige qu'ils soient établis au rez-de-chaussée, et que les portes ou fenêtres n'en soient jamais fermées, afin qu'elle puisse entendre de la rue tout ce qu'on y dit; et, malgré tant de précautions, il est rare qu'on y cause tout bas et qu'on y déguise sa pensée. La dissimulation et la méfiance n'entrent-elles donc plus dans le caractère sicilien? A la fin de la brûlante journée, nous allons, comme le peuple de Palerme, demander à ces cafés étincelans les glaces abondantes et exquises que parfument la nèfle du Japon et la fraise. La Sicile excelle dans l'art de la *sorbetterie*, mot où il y a encore quelque souvenir arabe, comme dans tout ce que l'on voit ici.

LES INSCRIPTIONS HISTORIQUES DE LA CATHÉDRALE. LA FLORE. LES CATACOMBES. LA FAVORITE. UNE PROCESSION DANS LE CASSARO.

V

Mes tentatives en commémorations antiques ayant été jusqu'ici fort infructueuses, comme je ne trouve rien de grec à Palerme que son nom, et des lettres helléniques cachant des mots

latins, telles que ce titre bizarrement écrit à côté du portrait en mosaïque du roi Roger :

ΡΟΓΗΡΙΟΣ ΡΗΧ.

Je me détermine à sauter une douzaine de siècles, et à m'occuper des temps barbares ainsi que de l'époque intermédiaire.

Me voilà donc tout seul dès le point du jour, déchiffrant, faute de mieux, les inscriptions du magnifique péristyle de la cathédrale. J'allais pousser la résignation jusqu'à les copier, quand je m'aperçois que je n'ai pas sur moi mon crayon; or, comme l'auberge est éloignée de près d'une demi-lieue, et que, en raison du dimanche, les boutiques sont fermées, je n'aurais pu tracer une seule des lignes qu'on va lire (aurait-ce été grand dommage?), si, en face de l'église, je n'eusse rencontré un sergent-major d'un régiment suisse depuis peu en garnison à Palerme. Je vais à lui, et je lui parle français; ce qui établit entre nous une soudaine familiarité. Il a servi dans la garde de nos rois, et il se

demande encore, après dix ans écoulés, comment ces soldats fidèles et braves que Louis XIV et Napoléon avaient admis dans leurs armées et associés à leurs conquêtes, ont été une seconde fois égorgés à Paris, et bannis de France par une révolution qui se dit glorieuse. Après quelques confidences de nos communs regrets, comme le sous-officier helvétien est muni d'un crayon qu'il n'oublie jamais, lui, il me le prête obligeamment, et je m'en sers à la hâte.

Je ne prends que la date (1185) du quatrain qui constate, au-dessus de la porte latérale, l'origine de la basilique. Ce chiffre se trouve répété dans sept mauvais vers, qui donnent aussi en dactyles et spondées l'année de sa consécration. Je les rapporte en note[1]. Des vers plus bi-

[1] Si ter quinque minùs numeres de mille ducentis,
Invenies annos quibus hanc Gualterius ædem
Condidit, atque Deo Pastor Mariæque dicavit.
Lustris tercentum, ac trieteride jam duodenâ,
Vincula cùm Petri confert indictio nostra,
Albatam, Arnaldus Christo Albertinus, et ipsum
Matri Pactensis præsul sacravit et aram.

zarres encore forment un tableau chronologique qui présente à la fois et très succinctement l'histoire de la cathédrale et du royaume. Ce n'est pas une traduction fidèle que j'en donne ici, mais bien une imitation libre suivie de commentaires[1].

« ROIS DE SICILE

« QUE LA BASILIQUE DE PALERME,

« MÉTROPOLE DU ROYAUME,

« A SACRÉS, COMME C'EST SON DROIT. »

1109. « Aux Ides de mai, cette cathédrale donna à « Roger l'épée, l'huile sainte, le sceptre, l'auto« rité et le diadème. »

(C'est le comte Roger devenu roi, fondateur de sa dynastie, et l'un des plus grands monarques de l'Europe.)

---

[1] REGUM SICILIÆ

QUOS PANORMITANA BASILICA, PRIMAQUE REGNI SEDES SUOPTÈ JURE CONSECRAVIT, SERIES RECENSETUR.

1109. Maxima Rogerio Maiis hæc Idibus ædes
Ensem, oleum, sceptrum, jus, diadema dedit.

1154. « A Pâques, elle arma Guillaume Ier du glaive
« sacré. »
(Guillaume-le-Mauvais.)
1166. « Et vers la fin du printemps, un autre Guil-
« laume. »
(Dit le Bon.)
1177. « En février, elle sacra la reine Jeanne. »
(Fille de Henri II, roi d'Angleterre.)
1190. « Et le jour de la fête des Rois-Mages, Tancrède. »
1193. « On ne sait à quelle date elle donna le sceptre à
« Roger. »
(Mort en bas âge.)
1194. « Et maria Guillaume. »
(Dernier roi normand.)
1195. « En novembre, Henri et Constance régnèrent
« ensemble. »
(C'est l'empereur Henri VI, surnommé *le Cyclope*.)

1154. Muniit ense sacro Willelmum Paschate *proprium**.
1166. Et Willelmum alium, vere ruente, bonum.
1177. Hæc unxit nuptam februantis more Joannam.
1190. Unxit Tancredum, quùm colit ara Magos.
1193. Rogerio tulit, incerto sub tempore, sceptrum.
1194. Rursùs Willelmo, dùm timet omen, hymen.
1195. Hic mense Henricus simul et Constantia nono

* Erreur de ciseau; c'est *primum* que le lapidaire a voulu mettre.

1198. « Et en mars, Frédéric devint aussi le roi des Si-
« ciliens. »

(Frédéric II, empereur d'Allemagne, roi de Sicile. Grand prince, bienfaiteur de l'Italie, restaurateur des lettres et des saines études.)

1258. « Au déclin du signe du Lion, elle couronna
« Manfred. »

(Mainfroy, bâtard, traître à son neveu le malheureux Conradin, usurpateur de la couronne de Sicile. Ce fut le dernier roi de race allemande.)

1282. « Et dans le mois d'août, Pierre. »

(Pierre d'Aragon, premier roi espagnol.)

1286. « L'année, en finissant, porte Jacques au trône. »

(Second fils de Pierre d'Aragon.)

1296. « L'année, en commençant, couronne Frédéric. »

(Frédéric II d'Aragon ; il fut proclamé roi de Trinacrie, nom antique rendu pour peu de temps à la Sicile.)

1198. * *Tertio*que apud Siculos jus Fredericus habent.
1258. Ornat in occidui Manfredum sede Leonis.
1282. Inque Augusti habitu celsa corona Petrum.
1286. Evehit ad solium pars anni extrema Jacobum.
1296. Pars Fredericum alto in culmine prima locat.
1322. Purpurat indè alter sub aprilis Chloride Petrus.

* *Tertio* en deux syllabes. C'est de l'italien peut-être, mais ce n'est plus du latin.

1322. « En avril, Pierre reçoit la pourpre,
1342. « Et la septième lune voit régner Louis. »
(Princes insignifians, ainsi que Frédéric III, dit le Simple.)
1374. « Janvier maria Frédéric. »
1398. « Les roses unirent Martin et Marie. »
(Martin de Montblanc, Espagnol, cousin de la reine Marie, à qui elle donna sa main et sa couronne.)
1713. « Après trois cents ans de lutte, tant il était difficile « de n'avoir qu'un maître, le roi Victor et la reine « Anne sont sacrés. »
(Victor Amédée, duc de Savoie.)
1735. « Enfin le bandeau royal ceint la tête de Charles « de Bourbon, vainqueur de tous ses ennemis. »
(C'est le célèbre Charles III, que la Sicile, l'Italie

1342. Et Ludovico offert septima luna tronum.
1374. Janitor uxorem Frederico nexuit unctam.
1398. Martinum et Mariam complicuère rosæ.
1713. Post trecentum annos, rex Victor et Anna sacrantur;
Tantæ molis erat *sole* * regente frui.
1735. Carolus huic caput Borbonius aurea cingit
Serta ferens fuso victor ab hoste pedem.

* *Sole,* sans doute en lieu et place de *solo,* qui serait gênant pour la *quantité.*

et l'Espagne mettent très justement au nombre des plus grands princes qui aient jamais régné; arrière-petit-fils de Louis XIV.)

Après ce vrai tour de force en chronologie, poésie et histoire, où, si on a le courage de tout lire, on aura peut être remarqué une gracieuse image:

« Les roses du printemps enchaînèrent Marie. »

Je pourrais citer en même style une épigraphe dédiée au roi Victor Amédée, où il est nommé l'*Atlas du monde sicilien*[1]. Et cette pittoresque hyperbole a cela de particulier, que c'est presque le seul souvenir de la domination si courte de la maison de Savoie. Après tout, ceci est de marbre, et durera plus que les monumens des Anglais sous la quasi-vice-royauté de lord Bentinck. Ces puissans insulaires, à qui tout ce qui est île semble appartenir de droit, ont

---

[1] . . . . . . Siculi maximus orbis Atlas.

construit un grenier assez mesquin à Palerme, quelques baraques au phare de Messine, et quatre murs d'une cabane toujours abandonnée à la limite des neiges de l'Etna. Leurs tentatives en constitution ont moins vécu que leurs essais en architecture, et paraissent cependant avoir laissé dans la Sicile des traces assez profondes, pour leur donner l'espoir d'y revenir. Au reste, je prie de remarquer que je ne mentionne ici le gouvernement britannique que par un honorable scrupule d'exactitude, pour compléter mon cours d'histoire, et pour ne pas omettre, parmi toutes les dates que je viens d'énumérer, la date trop significative et à longue portée de 1812.

Fatigué du style lapidaire, de ce latin cousu de barbarismes (expression scolastique bien à sa place ici), enfin de ces leçons de chronologie qui me consolaient mal de l'absence des souvenirs grecs, carthaginois et romains, je redescends la rue de Toledo que je trouve déjà éveillée et tumultueuse avant que le soleil y ait pénétré. J'entre dans l'église de Saint-Joseph,

vaste édifice que sa richesse, ses fresques, surtout ses colonnes d'un seul bloc si hautes et si larges, rendent digne de Venise ou de Rome. J'admire les portiques de quelques uns de ces nombreux palais, dont l'entrée, donnant sur le Cassaro, ne se ferme ni le jour ni la nuit, leurs cours intérieures d'une si noble architecture, et la double colonnade des vestibules. Dans l'église de Saint-François, je porte mon obscur hommage à la tombe du grand poète Méli, et je lis l'épitaphe latine où le célèbre Monti le proclame si justement le second Théocrite et l'Anacréon de la Sicile.

Après cette excursion isolée, la seule que je me sois permise à Palerme, je reprends mon rang dans la caravane; et tous ensemble nous nous dirigeons vers le jardin botanique. Nous n'avons pas le temps d'en compter les trésors, et de nommer toutes ces plantes vigoureuses qui prospèrent ici en plein air, tandis que nous sommes habitués à les voir perpétuellement languir sous des cloches ou derrière des vitraux dans nos

tristes climats. Nous ne pouvons que jouir un instant des fleurs les plus rares, passer rapidement auprès des arbres et des arbrisseaux exotiques qui croissent sous le vaste abri de verre, don de la célèbre reine Caroline, et remarquer auprès de l'élégant pavillon de la porte d'entrée les petites serres pratiquées tout au rebours des nôtres, pour mettre à couvert les plantes pendant les chaleurs, et pour leur dérober le soleil.

Les superbes jardins ouverts en tout temps au public sous le joli nom de *Flore* nous charment à leur tour par leurs bocages odorans, leurs berceaux des plus rares jasmins, les guirlandes de roses multiflores, les sombres allées d'orangers et de citronniers d'espèces si diverses, dont les fruits se mêlent aux fleurs; enfin par ces immenses platanes de deux variétés distinctes, l'une à l'écorce lisse et aux larges feuilles, l'autre au feuillage découpé et au tronc raboteux, tous couvrant de leurs rameaux les larges bassins d'une eau sans cesse renouvelée.

« Là, des platebandes cultivées dans tous leurs

« rangs sont garnies de plantes de toute espèce,
« donnant leurs fleurs pendant toute l'année.
« Deux fontaines y sont aussi : l'une qui se ré-
« pand et se divise dans tout le jardin ; l'autre
« qui, par une voie séparée, se dirige vers les
« cours des palais[1]. »

Et, à propos de ces sources homériques, j'admirais ici, plus encore que dans les rues de Palerme, comment cette ville si brûlante, si méridionale, dernière cité de l'Europe, presque africaine, puisqu'elle n'est séparée que par un détroit des ardeurs du grand désert, se trouvait baignée en tout temps de l'eau la plus limpide et la plus abondante. Ce bienfait, et c'est le plus grand de tous sous une telle zône, est dû en entier aux Sarrasins. Ils ont entouré leur capitale

[1] Ἔνθα δὲ κοσμηταὶ πρασσαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
Παντοῖαι πεφύασιν, ἐπηετανὸν γανόωσαι.
Ἐν δὲ δύω κρῆναι, ἡ μέν τ' ἀνὰ κῆπον ἅπαντα
Σκίδναται, ἡ δ' ἑτέρωθεν ὑπ' αὐλῆς οὐδὸν ἵησι.

Homère, Odyssée, ch. vii, v. 127.

de ces piliers carrés à double tuyau, *châteaux d'eau* multipliés et économiques qu'on nomme ici *giarre*, et dont j'avais étudié à Constantinople l'ingénieux système emprunté des Arabes sous le nom de *sou-terazi*. Toutes les sources des montagnes voisines arrivent ainsi sans aqueduc extérieur dans des conduits souterrains, et reprenant au haut des *giarre* leur niveau qu'une pente insensible a peu diminué, elles présentent partout des fontaines publiques, et se partagent en mille filets pour porter jusqu'aux plus hauts étages leurs trésors et leur fraîcheur.

J'admirais encore, je l'avoue, comment tous ces fruits publics qui penchent sur les allées, toutes ces fleurs qui s'offrent en faisceaux au bord des sentiers, résistent sans haie, sans grilles, sans surveillans, sans réglemens de police, à l'avidité des promeneurs et à la curiosité des oisifs. Les jardins et les badauds de Palerme ressemblent donc bien peu aux badauds et au jardin des Tuileries ! ! !

Nous traversons les champs Élyséens, déli-

cieux bocages, où, « pour rafraîchir et délasser « les hommes, la mer envoie sans cesse les heu- « reux souffles du zéphyr[1]. » Là, je me crois si bien transporté en Grèce; et, par suite de cette illusion, je me trouve en même temps si à l'aise, si rendu à moi-même, que je n'hésite pas à laisser échapper cette seconde citation d'Homère. Sous ces ombrages touffus, au pied de quelques cyprès, on remarque épars et sans ordre des cénotaphes inscrits du nom des plus illustres Siciliens, depuis Stésichore jusqu'à nos jours.

Nous quittons à regret la Flore. S'il nous était donné de revoir deux fois la même chose en Sicile, c'est là que nous aimerions à porter encore nos pas. Et cependant, comme par unique exception à cette règle rigoureuse de notre itinéraire, nous retournons et nous allons entendre la messe à la chapelle *Palatine*, laquelle n'a rien

---

[1] Ἀλλ' αἰεὶ ζεφύροιο λιγυπνείοντας ἀήτας
Ὠκεανὸς ἀνιῆσιν, ἀναψύχειν ἀνθρώπους.

Homère, Odyssée, ch. iv, v. 567.

d'allemand, malgré ce nom, et ne signifie autre chose à Palerme que *dépendance du palais* des Rois-Chevaliers. C'est en même temps satisfaire notre curiosité, toujours avide des pompes de l'architecture arabo-normande, et accomplir un devoir de cette même foi qui inspirait de si nobles princes, de si grands artistes, et qui créa tant de merveilles.

Le chapelain s'est rendu à l'autel, la mitre en tête; c'est un ancien privilége du chapitre royal. La musique du roi, médiocre quant à l'exécution, nous fait entendre une mélodie qui appartient à la vieille école, et me paraît remonter à quelque ancien maître. Aucun autre chant que celui des *Marcello,* des *Pergolèse,* et des princes de l'antique harmonie, ne doit retentir sous les voûtes du roi Roger. Nous repassons attentivement les scènes de l'histoire sainte, qui, tracées en mosaïque, revêtent tous les murs; le plafond si riche d'or et de peintures; le trône en face de l'autel incrusté de serpentin et de porphyre, les colonnettes accouplées et torses qui

soutiennent la tribune royale, et nous disons adieu à ce chef-d'œuvre-miniature d'un style que nous espérons contempler demain dans tout son essor sous les nefs spacieuses de Monréale.

Nous passons directement de la magnificence de la cour des rois aux royaumes de la mort, et nous nous arrêtons sous les arbres qui précèdent la porte du couvent et des catacombes des Capucins. Curiosité lugubre!

Avant tout, je m'informe si dans la communauté il n'y a point quelque ancien habitant de Jérusalem; car j'ai reconnu à leur robe mes hôtes de la Terre-Sainte. On me répond affirmativement; et pendant qu'on va chercher mon frère de pélerinage, on nous conduit d'abord, nous autres hommes que la clôture n'arrête pas, par des allées intérieures de limoniers et de myrtes, dans le bois où des ormes séculaires et de monstrueux platanes forment le plus épais ombrage. Des eaux abondantes y jaillissent, et coulent dans tous les sens; c'est l'asile de la fraî-

cheur et du repos. En ce moment, les Religieux en grand nombre y respiraient l'air embaumé par la fleur d'oranger, *car un délicieux parfum se répandait sur toute la montagne divine*[1]; les uns lisaient et se promenaient à petits pas; d'autres jouaient à une sorte d'échecs irréguliers dont le damier est tracé sur la pierre de leurs bancs.

Le Père *Francesco di Bivona* m'attendait. Il avait soixante ans, la figure très jeune, et une superbe barbe noire. Il était arrivé dans la Terre-Sainte deux ans après moi. Il s'en souvenait peu, disait-il; ou peut-être avait-il cherché à oublier dans les délices du plus beau couvent de Palerme les maux et les périls des tristes monastères de la Palestine. Il avait connu quelques uns de mes amis de Jérusalem, et plaignait les

---

[1] Ὀδμὴ δ' ἱμερόεσσα δι' οὔρεος ἠγαθέοιο
Κίδνατο.

HOMÈRE, Hymne à Mercure, v. 230.

siens que leurs pieux devoirs y retenaient encore.

Nous rejoignîmes les dames pour parcourir ensemble les salles peuplées par la mort ; là, il n'y a plus de clôture, et tout le monde est admis. Dans ces souterrains, chaque sexe a son quartier, chaque squelette sa niche contre des murs creusés sous le roc, dont on prolonge les voûtes au fur et à mesure des besoins. L'inscription et la date ne permettent aucune erreur. Chaque Palermitain est sûr d'y retrouver, à point nommé, un an après sa mort, les restes hideux de son ami. Les grandes dames, jeunes ou vieilles, vierges ou mères, vêtues de robes étincelantes, y sont couchées comme sur leur lit de mort. Des cercueils à couvercle pleins de cadavres sont entassés le long des parois ; et ces voûtes bien éclairées n'ont ni humidité ni odeur. L'air, le jour, un brûlant *scirocco* y pénétraient sans inconvénient de tous côtés. *La dévorante haleine du vent du midi* n'a plus rien à consumer ici. Les squelettes se sont dépouillés de tous

leurs lambeaux dans une grotte éloignée des yeux, et favorable à la dessiccation. Les caveaux où nous sommes garantissent du reste. On nous nomma plusieurs des plus récentes victimes, et on voulut me faire voir la dépouille d'un jeune Français mort depuis quinze mois à Palerme. J'avais connu quelques personnes de sa famille, et une fervente prière pour lui s'échappa de mon cœur. Ses longs cheveux dressés à la mode du moyen âge gardaient encore leurs anneaux. Mais, au dessus du grand voile noir qui l'enveloppait, rien ne brillait plus que ses dents, seuls vestiges d'une belle figure à jamais méconnaissable.

Au milieu de ces images funèbres qui frappent de terreur, ma plume s'est plus d'une fois arrêtée, et j'ai eu quelque peine à continuer mon triste récit.

On nous apprit qu'il est un jour de l'année où tous ces morts revêtent encore des habits de fête. Les familles se réunissent alors pour les parer de robes brillantes et de fleurs. C'est à la

fois un pieux hommage et une déchirante illusion ; après quoi, les cadavres retrouvent leur solitude, et restent seuls derechef, *sans mouvement, sans lumière et sans bruit*. Ce jour est le 2 novembre, solennité pompeuse à Rome, où la foule assiège les cimetières.

La feuille d'automne qui tombe,
Quand les frimas sont revenus,
Nous dit de venir à leur tombe
Pleurer sur ceux qui ne sont plus [1].

Notre revue se poursuit dans la plus vraie et la plus intime émotion. Nous arrivons au quartier des moines et des prêtres ; rien ne les sépare. On nous montre des monceaux de sque-

---

[1] Qui ne connaît et n'admire ces vers si mélancoliques de Pindemonte ?

« Quando il cader delle autunnali foglie
« Ci avvisa ogni anno, che non meno spesse
« Le umane vite cadono, e ci manda
« Sugli estinti a versar lagrime pie. »

Ipp. Pindemonte, I Sepolcri.

lettes inconnus et quelques cadavres illustres. C'est la bière du général Campana, commandant les troupes italiennes à Moscou. Plus loin, un reste d'ossemens sans nom qui furent un roi de Tunis. Au fond du corridor, la statue en marbre blanc et en perruque à boucles d'un Bourbon, roi de Sicile, qui se trouve là on ne sait pourquoi.

Le Père Francesco nous expliquait d'une voix sonore toutes les propriétés des caveaux, et la vie des personnages devant lesquels nous passions. Il était accompagné d'un Frère lai, directeur et gardien depuis trente-deux ans de ce musée sépulcral où il a marqué sa petite place, afin, disait-il, de ne plus quitter après sa mort ceux qu'il ne quitta jamais pendant sa vie. Les arceaux presque plats et sans écho retentissaient pourtant des gros rires de nos conducteurs qui répétaient ici les mille plaisanteries du réfectoire. Un chat accompagnait lentement nos pas; il est établi comme une vigilante sentinelle dans ces souterrains; sa famille s'y perpétue et n'en

sort jamais. Leur consigne est d'éloigner les rats, derniers ennemis de l'homme.

Nous avions besoin, après cette longue promenade mortuaire, de revenir à la vie. Nous traversâmes la sacristie et l'église, qui n'ont rien de remarquable ; un ou deux vieux capucins se scandalisèrent d'y voir nos jeunes dames, et adressèrent quelques reproches à notre guide qui s'en émut fort peu. Le Père Francesco me reconduisit jusqu'à ma voiture ; il me parla encore de Jérusalem, que nous ne devons plus revoir ni l'un ni l'autre, ce qu'il regrettait beaucoup moins que moi ; et nous retournâmes silencieusement à l'hôtel de la Place Marine. Les graves impressions de cette funèbre revue ne nous quittèrent pas de la journée.

Après quelques instans de repos, notre ardeur se ranime ; nous partons pour *la Favorite*, maison de campagne du roi appuyée sur le mont Pellegrino, dont nous voyons ainsi de très près les grottes, les croix et l'aridité. Nous traversons en voiture un mille et demi de jardins, de bos-

quets peuplés de rossignols, et divisés en carrés symétriques pour la chasse. On y trouvait jadis des francolins, dont la race se conserve encore dans certaines contrées de l'île. Les perdrix, les lapins et les lièvres y abondent. Je reconnais parmi les taillis d'arbousiers, de lauriers et de myrtes, quelques maigres bouquets de lilas languissans sous de telles chaleurs. Ici le cactus est planté en sillons et en lignes entremêlées d'autres cultures, comme les vignes de la Gascogne. Ce fruit si médiocre vaut-il donc tant de peine? Et la Sicile ne peut-elle se contenter de ceux qui mûrissent sans soins dans toutes ses haies, sur ses laves et ses rochers?

Au bruit des mille sonnettes chinoises qu'un vent violent agite sur les grilles et dans les cours, on nous montre les pavillons turcs et autres, les salles souterraines, où, pour tromper les yeux et comme pour augmenter la fraîcheur, on a peint sur le mur la mousse des eaux et les dégradations que cause l'humidité; puis le mécanisme inventé par la reine Caroline pour dîner

sans domestiques, et bien dîner; les appartemens du roi, les portraits et devises des princes, les médaillons du boudoir de la reine; tous objets que nous considérons long-temps, par égard pour le nom royal et pour rester à l'ombre, bien plus qu'en raison de leur mérite. La vue ravissante de la terrasse au haut de la pagode est la seule chose, en ce casin trop vanté, qui nous plaise unanimement.

C'est, d'un côté, Palerme se dessinant sur les collines de la Bagaria, la mer, les vaisseaux du port, le cap Zasafran, les montagnes si vertes et si ondulées qui bordent l'horizon : à gauche, le Pellegrino avec ses rochers nus et fauves; à droite, et par contraste, le Monte-Cuccio couvert d'arbres et de pâturages; entre les deux, des champs de verdure coupés par la ligne des *giarre*, qui, se dressant sur la plaine comme des flèches de clochers, viennent inonder *la Favorite* des sources des monts lointains. L'aspect de l'autre moitié de la vallée moins vaste est plus riant encore; c'est, aux pieds de quelques

couvens blanchissant au sein des plus riches ombrages, le golfe étroit de Mondello, puis la mer si voisine et si bleue délaissant de longs cercles d'écume sur la grève. Le cap Gallo et la pointe de Priolo encadrent cette gracieuse scène ; et la vallée, close par quelques hautes et verdoyantes collines, étend jusqu'à nous ses forêts d'oliviers et d'orangers, que les tiges des palmiers surmontent et couronnent.

Nous quittons *la Favorite*, toujours au son des clochettes dont le carillon nous accompagne; et nous revenons, sans rentrer à Palerme, par une route à travers les faubourgs, les palais et les vergers adossés au Monte-Cuccio, jusque dans le centre des casins que domine la Zisa. Nous parcourons le jardin du duc Serra di Falco, très inférieur à celui de son voisin limitrophe, le prince Butera, malgré les longues erreurs du labyrinthe et les ermites automates de grandeur naturelle qui surprennent tout-à-coup le visiteur inattentif. A peine a-t-il mis le pied sur les degrés des cellules, ou la main sur le loquet, que

les portes s'ouvrent ; et un même ressort fait avancer vers lui ces figures de cire qui le regardent fixement de leurs vives prunelles. On voit tout près un aqueduc en raccourci ruiné à neuf, et un lac long de quelques pieds, dont les flots ont au moins le mérite de nourrir des touffes de papyrus. Dans un bocage mystérieux et reculé est un marbre funèbre dressé à la mémoire de sa mère par la pieuse fille du duc : et plus loin, près des eaux dont les jets inondent les allées, on trouve des tourterelles et des faisans perchés sur les mêmes rameaux, sous de grands filets; puis à l'ombre des arbres, une fraise fade, pâteuse, rougissant le gazon par la multiplicité de ses fruits, aussi jolie à l'œil qu'elle est désagréable au goût.

Ici, mon étonnement de ce matin au sujet de la discrétion palermitaine devient une vraie stupeur. Car ce n'est plus à des promeneurs isolés que les trésors des jardins sont livrés sans précaution ni réserve, c'est à tout un essaim d'écoliers en liberté, grands et petits, qui (à la

lettre) *regardent tout sans rien toucher*. Quelle leçon pour nos colléges et nos lycées!

En retournant au Cassaro, nous le trouvons plein d'équipages arrêtés en travers l'un de l'autre, au milieu d'une prodigieuse affluence d'habitans de tous les quartiers. C'est plus que la multitude ordinaire des dimanches. Chacun cherche une place sur les trottoirs, sur les bornes, sur les roues des voitures, et à côté des cochers. Des femmes intrépides autant que des Parisiennes, fendent la presse, et bravent tous les inconvéniens de la mêlée : ce sont toujours ces mêmes Siciliennes, hardies et bruyantes comme aux fêtes d'Adonis.

« Quelle immense foule! Gorgo, donne-moi
« ta main. Et toi, Eunoë, prends celle d'Euti-
« chyde. Ne le quitte pas, de peur de nous per-
« dre. Nous entrerons d'un seul coup toutes en-
« semble. Suis-nous, Eunoë. Ah! malheureuse!
« voilà déjà ma robe déchirée en deux parts[1]... »

---

[1] . . . . Ὅσσος ὅμιλος
Θεσπέσιος. Γοργοῖ δὸς τὰν χέρα μοι, λαβὲ καὶ τὺ

C'est encore, à peu de chose près, en une autre langue, ce que j'entends autour de moi. Nous assistons à la première procession solennelle en l'honneur de saint Alphonse de Liguori, Napolitain récemment canonisé. Le tumulte s'apaise peu à peu; l'armée s'avance; le cortége occupe la rue à la distance d'un mille : ce sont deux régimens de la garnison, musique en tête; le clergé de la cathédrale et des paroisses; les séminaires, vêtus de rouge, de noir et de violet; les corporations enseignantes et leurs nombreux élèves; le gouverneur, les chefs militaires, les membres des tribunaux; les hérauts d'armes, les sénateurs, les maîtres des cérémonies en costumes pittoresques; des bannières, des autels portatifs, les plus pesantes effigies; enfin, le cardinal archevêque précédant immédiatement

---

Εὐνόα Εὐτυχίδος. Πότεχ' αὐτᾷ κὴ τὸ πλανηθῇς,
Πᾶσαι ἅμ' εἰσένθωμες ἀπρὶξ. Ἔχευ Εὐνόα ἁμῶν,
Ὠμοὶ δειλαία, δίχα μὲν τὸ θερίστριον ἤδη
Ἔσχισται·

Théocrite, Idyll. xv.

la statue colossale du Saint habillé en jésuite. Cette lourde masse est soulevée par trente-deux hommes, qui s'arrêtent à de courts intervalles pour reprendre haleine; puis vient, à pleine rue, une multitude sans ordre et sans fin; moi-même, encore tout troublé d'une telle foule, je m'aperçois que j'oublie les longues colonnes des moines des diverses communautés.

Les Religieuses, privées de la faculté de prendre part à ces saintes promenades, garnissaient, à rangs pressés, leurs loges grillées; car les riches monastères possèdent presque tous l'étage d'un palais situé sur la rue de Toledo : les recluses y arrivent par des voûtes souterraines qui mènent de la galerie au couvent. C'est ainsi que, sans enfreindre la loi de la clôture, elles assistent de loin, ou pour mieux dire de haut, aux solennités extérieures comme aux distractions du Corso et aux plaisirs du carnaval. On apercevait facilement, à travers les barreaux des balcons, leur agitation, leur joie, et quelquefois les blancs et jolis visages des novices.

Les balcons jouent un rôle essentiel dans la vie de Palerme. Chaque fenêtre a le sien ; on y passe une portion de la journée, et presque toujours une moitié de la nuit; on y mange, on y joue : c'est un plaisir de toutes les rues et de toutes les classes. Les boutiques elles-mêmes ont de larges balcons à quelques pieds du sol, où les tailleurs, chapeliers, etc., travaillent dès que le soleil disparaît. C'est surtout dans la rue Maqueda que cette singulière distribution des rez-de-chaussée est remarquable ; l'indispensable balcon y tient, à lui seul, chez le marchand le plus modeste, plus d'espace que le comptoir et la chambre à coucher.

Nous retournons vers l'hôtel, et nous nous félicitons du hasard qui nous a permis d'assister à une fête religieuse imitant la magnificence du jour de Sainte-Rosalie. Chemin faisant, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer la beauté, surtout la blancheur des Palermitaines, leur haute taille, leurs yeux noirs et longs comme ceux des Espagnoles, la grâce du voile jeté sur

leurs cheveux, la lenteur et la noblesse de leur démarche, la mobilité de leurs gestes et de leurs traits, enfin la coquetterie de leurs regards. Le Sicilien aurait-il donc cessé d'être le type du jaloux, et du jaloux violent?

Le jour finit, le rideau tombe : je ne verrai plus Palerme que je quitte demain avec tant de regrets; mais la ville des émirs sarrasins et des chevaliers normands s'est gravée en traits ineffaçables dans ma mémoire.

Maintenant si, après un si rapide séjour, j'osais résumer les impressions que j'emporte, je dirais que j'ai reconnu à cette populeuse cité tous les caractères d'une grande capitale. Quant à sa situation, Naples est la seule ville italienne qu'on puisse lui préférer. Palerme est une sorte de trône en expectative, ou de monarchie surnuméraire, chose bizarre dans un siècle où les monarchies cessent et où les trônes se défont. Rien n'y manque; palais antique et souverain, basilique-métropole, parcs, maisons de campagne et plaisirs du roi, grands jardins publics, aristo-

cratie puissante et organisée, demeures féodales; enfin, une pompe et une majesté toutes prêtes à se déployer. L'heureux souverain de Naples ne peut-il donc partager son temps entre ses deux royaumes, comme cette divinité païenne qui régnait six mois sur la terre et six mois aux enfers? Ici, ce ne serait que changer de paradis.

MONRÉALE. BORGHETTO.

LE GOLFE DE CASTELLAMARE.

ALCAMO. LE TEMPLE DE SÉGESTE.

VI

Arrivés aux premières rampes du chemin qui nous mène à Monréale, un peu plus haut que la fontaine gardée par deux monstres de marbre, et après avoir dépassé la première barrière que

j'aie rencontrée depuis Londres, nous nous retournons pour voir une dernière fois Palerme, son golfe étincelant sous le soleil qui vient de naître, et le mont Pellegrino qu'il faut quitter pour jamais; c'est comme une dernière parole d'adieu. Pour adoucir nos regrets, nous portons toute notre attention sur la vallée que la magnifique route, bienfait d'un des derniers archevêques et seigneurs de Monréale, côtoie et domine. Là commence *la Vallée d'or,* si bien nommée, que termine Palerme. C'est un large tapis vert brodé de maisons blanches, de vignes en guirlandes, de bois d'orangers chargés de fruits, que dépassent les têtes arrondies des palmiers.

La cathédrale nous occupe, elle seule, pendant plus d'une heure, et nous n'avons pas tout vu. Rien de si curieux que les portes de bronze byzantines avec leurs informes bas-reliefs et leurs inscriptions; les mosaïques intérieures représentant l'ancien et le nouveau Testament, en costumes bizarres, bien souvent sans costume, et en traits si naïfs que je n'ose les redire; les

chapelles closes et latérales si riches de précieuses sculptures, les festons à mille nuances du marbre sicilien, l'ingénieuse restauration de la charpente aux poutres dorées après l'incendie de 1811, les tombes de Guillaume *le Mauvais* et de Guillaume *le Bon* brisées et torturées par les flammes, l'effet de la nef et de ses colonnes; surtout la sublime mosaïque du sanctuaire, et la grande figure de Dieu emplissant tout l'édifice de sa majesté, dont l'œil perçant, attaché sur qui le regarde, semble poursuivre dans tous les détours de l'immense basilique, et même au-delà. J'avais feuilleté à Palerme l'ouvrage si curieux que le duc Serra di Falco a publié sur les monumens de Monréale; il y a réuni les dessins les plus exacts de cette architecture d'une époque de transition, les traits complets des mosaïques, la totalité des inscriptions, ainsi que les commentaires les plus explicatifs et les plus savans.

Là, pendant qu'appuyé contre une des colonnes, je contemple le vaste édifice, une étrange hallucination s'empare de mon esprit : il me

semble que les grandes portes se sont ouvertes devant une foule immense ; j'entends murmurer autour de moi qu'une flotte française, portant la croix sur ses bannières, a péri dans les flots de Trapani ; que quatre mille de nos soldats ont été submergés ; que, par une sorte de miracle, une nef chargée de nos cercueils a résisté presque seule à l'orage. On annonce qu'un roi de Navarre vient d'expirer de douleur sur la plage sicilienne après tant de revers, et qu'une jeune reine, prête à faire revivre l'auguste race des souverains de France, est morte en Calabre avec ses espérances de maternité. Toutes ces tristes dépouilles, menées en cortége funèbre, approchent : une bière modeste les précède et domine tous les appareils de mort ; elle est portée par quelques chevaliers français échappés aux fléaux de l'Afrique et des mers, pleurant leur maître et leurs compagnons perdus. Le roi de France, Philippe-le-Hardi, et le roi de Sicile, Charles d'Anjou, voilés de deuil, s'avancent lentement, la tête courbée sous le poids de leurs malheurs,

pour déposer, à l'ombre de Monréale, les restes inanimés de leur père et de leur frère; et les voûtes s'illuminent d'elles-mêmes en présence des reliques du saint roi Louis. Or, ces pompeuses représentations des temps passés, ces lugubres images des saintes funérailles que ces murs ont vues, il y a près de six cents ans, viennent m'assaillir à côté d'une tombe de marbre blanc qui a contenu et gardé les entrailles du plus pieux des rois. Humble sarcophage sans inscription, que l'incendie a entr'ouvert et brisé, et qu'une restauration moderne perpétue. Ainsi, presque à chaque siècle, l'histoire de la Sicile se mêle à la nôtre; mais, plus heureuse que nous, l'île royale devait retrouver, pour ne plus la perdre, l'autorité légitime et directe de cette famille du grand et saint monarque, qui fit tout pour Dieu et dota la France de ses premières libertés.

L'extérieur de l'église, et la terrasse de l'archevêché, qui présente une si magnifique vue, attirent à leur tour notre attention, et, dans le

couvent, le superbe tableau de Pietro Novelli, le Raphaël sicilien. Ce chef-d'œuvre représente, dit-on, Saint-Benoît recevant le roi Guillaume *le bon*, fondateur de la basilique et du monastère; enfin, nous admirons la cour du cloître, ses portiques ornés de fontaines, et ses colonnettes s'élevant deux à deux, unies par des chapiteaux si divers; gracieuses, élégantes, découpées, emblématiques, à dentelles, massives, burlesques, obscènes même; représentant des fleurs, des feuilles, des fruits, des Saints, des anges, des amours, des animaux; réunissant tous les styles sans en exprimer aucun complétement; mélange de grec, d'égyptien, d'oriental, de gothique et d'arabe.

Après Monréale, nous commençons à gravir le mont Caputo, au milieu des haies de nopals et d'aloës. Quelques maisons opulentes nous apparaissent encore de loin en loin, plutôt comme des pavillons dressés pour la vue dans des enclos sans arbres, que comme d'agréables demeures. Bientôt la montagne se montre seule dans sa

verte nudité, revêtue de quelques taillis mêlés aux genêts, et surtout tapissée des couches épaisses du jonc alpestre aux feuilles effilées. C'est le Κύπειρος de Théocrite [1], qu'on nomme aujourd'hui communément *Giuncara*. Cette plante semble tenir le milieu entre l'herbe et l'arbuste, et s'étend des plus hautes cimes jusqu'au bord des précipices. Les pentes des monts escarpés tombant à pic sur le lit profond des eaux, présentent ainsi une surface de verdure qui n'est pas celle des bois ni des prairies, mais où de nombreux troupeaux trouvent néanmoins leur nourriture.

Nous suivons le torrent qui va porter les trésors de son onde à la fertile plaine de Partenico, après avoir passé la source sur un pont et admiré ses abîmes et ses cascades. A notre descente s'ouvre devant nous le beau golfe de Castellamare. Le guide nous montre la pointe de Carini

---

[1] . . . Τούτῳ δρύες, ὧδε κύπειρος.

Théocrite, Idyl. v, v. 45.

qui s'avance sur la mer; c'est l'ancienne Hyccara, dévastée par Nicias l'Athénien : je nage enfin en pleine antiquité. C'est aussi la patrie de Laïs : Laïs, la plus belle des femmes, si l'on en croit les plus célèbres peintres, sculpteurs et philosophes, Apelle, Mycon, Diogène, également connaisseurs en ceci. En effet, Hélène, que personne n'a vue, pas même l'aveugle Homère, ne m'a jamais paru qu'un être mythologique et imaginaire à peu de chose près. Mais Laïs est bien une réalité; j'en atteste tous ces voyageurs qui, comme nous, s'arrêtent pour essayer d'apercevoir, bien loin, bien loin, les petits points blancs de Carini, lesquels servent de prétexte à parler d'Hyccara, laquelle, à son tour, fournit l'occasion de glisser quelques mots sur le compte de Laïs. Vrai triomphe de la beauté! Laïs, après deux mille ans, est encore cette Laïs d'Ovide, *et multis Laïs amata viris.*

Nous laissons à gauche les petites villes de Giardinello et de Pescenunzio, fiefs du prince Partana, posées comme des nids aux flancs des

monts gigantesques. Dans l'immense plaine, les oliviers, richesse du pays, n'ont qu'un feuillage jauni et calciné par la longue sécheresse. La végétation reprend toute sa beauté à Borghetto; nous obtenons d'être admis dans le plus joli jardin de cette bourgade, peuplée de six mille âmes. Le conseiller Miliori, ancien directeur de la police à Palerme, permet, sans nous connaître, que notre frugal déjeûner se dresse sous une treille ouverte, qui laisse voir quarante mille des plus beaux rivages, et la mer, depuis le promontoire d'Hyccara jusqu'au mont Eryx. Je pourrais, sans doute, dire Carini et Saint-Julien; mais je me sens trop heureux d'avoir retrouvé les noms de l'antique Grèce, et je m'en donne à cœur-joie. Notre hôte couronne sa bienveillante hospitalité par le don généreux de deux bouteilles d'un excellent vin muscat, vieux de six ans. Il le récolte sur les mêmes vignes dont, en le buvant, nous bénissons l'ombrage. C'est du nectar pareil au vin de Chypre, l'odeur d'outre en moins. Du haut de sa terrasse, l'ex-directeur

de la police nous montre avec complaisance son jardin, que traversent et vivifient les sources de la montagne escarpée à laquelle il se trouve adossé ; il est coupé de bosquets où chantent à l'envi les rossignols attirés sous cet asile de fraîcheur et d'ombre. Ses allées, que nous n'avons pas le temps de parcourir, mènent, bordées de fleurs, jusqu'à des grottes creusées dans le roc, qui offrent le plus impénétrable abri contre la chaleur du jour. C'est encore là que se conserve et se perfectionne le vin muscat. « Tout ceci, « nous dit notre hôte, convenez-en, vaut mieux « que Palerme. »

Pendant ce temps d'arrêt à Borghetto, notre voiture s'attèle de trois chevaux de poste qui volent. Ils nous font traverser Partenico, ville au nom grec, et voir encore, pendant plusieurs milles, des bois d'oliviers et des haies d'aubépines fleuries entrelacées de convolvulus roses : partout de grandes mauves, roses aussi. En approchant d'Alcamo, plus d'arbres, plus de haies, mais toujours des fleurs ; puis, quelques planta-

tions de sumac, de vastes collines semées en entier de fèves, et des champs d'un blé vert et touffu, se prolongeant sans fin du sommet de la colline à la vallée et au-delà, tels enfin qu'on n'en voit qu'en Sicile. Nous montons à Alcamo, ville d'origine moresque, si habilement percée qu'à chaque bout de ses rues on voit de loin la mer.

La cité du Sarrazin Adelcamo n'a qu'un attrait médiocre pour le commun des voyageurs. Il faut être ardent philologue et fort entiché du moyen âge, pour s'intéresser à cette ville parce qu'elle est la patrie de Ciullo, l'un des plus anciens poètes italiens, prédécesseur presque inconnu de Dante : et elle ne dit rien à ceux qui savent à peine le nom de Ciullo ; or, c'est incontestablement la majorité. La chaleur est violente ; mais une fraîche brise de mer souffle, par intervalles, sur la plaine haute d'où nous commençons à découvrir le temple de Ségeste. Nous passons le *fiume Freddo*, torrent quelquefois dangereux en hiver, et nous sommes à Calatafimi vers quatre

heures. Les gardes de la compagnie générale du soufre, destinés à former notre escorte, nous y avaient précédés et ne nous quittent plus. Nous nous installons chez l'abbé Sacara, dont une lettre du comte Pastore, le seigneur d'Alcamo, nous ouvre la maison. Cet abbé, fort bon homme, *retiré des affaires spirituelles*, me dit-il, *pour ne pas se tracasser inutilement*, vit en paix et en abondance, avec une de ses sœurs, au moyen de vingt mille livres de rente. Il a même, dernière limite du luxe, une voiture qui ne peut rouler ici que sur une seule route et ne va jamais que d'un seul côté. Notre hôte est pour nous d'une grande obligeance; il nous procure des mulets, des ânes, nous donne son cheval de selle; et nous partons immédiatement pour Ségeste.

Nous longeons d'abord de vastes enclos d'orangers feudataires des couvens de Drépanum, et renommés en Sicile pour l'excellence de leurs fruits. C'est d'eux que le poète Méli a dit :

« Doux est le parfum de leurs fleurs; doux est

« le parfum de leur enveloppe : les feuilles, et « même la dure écorce de leurs rameaux, ont « aussi un doux parfum. Les pommes des Hes- « pérides, qu'on croyait d'or, et celles qui sé- « duisirent Atalante, n'étaient autre chose que « ces précieuses oranges [1]. »

Le gardien royal de la ville de Ségeste, prévenu de notre arrivée, était venu au-devant de nous. C'est sous ce titre que figure un chef de bergers, paré d'un reste d'uniforme, sentinelle de la solitude. « Je suis un humble serviteur du « roi, me disait-il; il m'a confié la garde de son « temple. » (Les temples en ruines passent, en Sicile, pour autant de musées royaux.) « Je vis « pauvrement, mais je ne me plains pas, et je « possède bien des troupeaux. » C'était exacte-

[1] Suavi è di li zagari l'oduri,
Li scorci aronu sù grati odorusi,
E odurano li frundi e trunchi duri!
Li pumi di l'Esperidi famusi
Criduti d'oro, e chiddi d'Atalanta
Non foru chi st' aranci priziusi.

MÉLI, Idylle IV.

ment ce que disait aussi, jadis, Polyphème, — *Et cependant, tel que je suis, je fais paître mille troupeaux* [1].— Au reste, notre guide avait, avec le Cyclope, un autre trait de ressemblance très frappant; je veux dire l'œil unique: Καὶ τὸν ἕν' ὀφθαλμόν [2].

Nous traversâmes sous sa protection, ou bien il traversa sous la nôtre (car nous étions mieux armés que lui), le plus frais vallon qui ait jamais retenti du chant des rossignols, des passereaux solitaires et des cailles du printemps. Quelques vieux oliviers barraient notre chemin. « Ils ont « été légués, me dit le garde, il y a bien long- « temps, au monastère des Carmes de Trapani. « Ce sont eux qui donnent l'huile pour les fêtes « de la sainte Vierge: aussi la route nouvelle- « ment tracée les a-t-elle épargnés; et ils portent « une croix gravée sur leur écorce. » Le temple nous apparaît dans le lointain; mais nous ne

[1] Ἀλλ' ὠὕτὸς τοιοῦτος ἐὼν, βωτὰ χίλια βόσκω.

Théocrite, Idylle II.

[2] Théocrite, *ibid.*

pouvons l'atteindre que par de longs détours. Nous passons le ruisseau : c'est le fleuve Crinisus, aïeul de la ville de Ségeste du côté paternel. Là commence la solitude, ou plutôt le règne des pasteurs et la scène bucolique. « Là, quel« que nombreux que soient les troupeaux, des « pâturages toujours verts fournissent à tous « une herbe abondante[1]. »

Ici tout rappelle Théocrite, Virgile, et leur imitateur Méli. Le guide, en m'expliquant les secrets de son industrieuse agriculture, me répétait à peu près les vers du poète palermitain.

« Nous choisissons pour les vaches, me disait« il, les champs les plus vastes et les plus fer« tiles, les plus humides vallées, riches en gazon, « en trèfle et en folle avoine. Les moutons, au « contraire, dont la dent ne laisse rien après « eux, nous leur réservons ce qui reste d'herbe

---

[1] Αὐτὰρ βουκολίοισι περιπλήθουσι πὲρ ἔμπης
Πάντεσσιν νομοὶ ὧδε τεθηλότες αἰὲν ἔασι.
THÉOCRITE, Idylle XXVI.

« après que les grands troupeaux l'ont broutée « et même foulée aux pieds, ou bien quelques « prairies pour eux seuls. Enfin les chèvres va« gabondes et rebelles aiment à se suspendre aux « ravins et aux précipices. On les conduit parmi « les rocs et les taillis escarpés[1]. »

Nous arrivons au temple. Assis sur ses gradins, nous lisons les inventaires de ses colonnes et les chiffres de ses proportions dressés dans chaque consciencieux itinéraire. Des éperviers nichés sur la frise s'envolent au bruit de nos pas,

---

[1] Dunc' a vacchi pri pasculi destina
Fertili e vasti campi, e vaddi frischi
Ricchi in gramigni, ed in trifoggi, e in jina;
A lu contrariu poi radi mânciannu
L'umili picuredda la fin' erva
La terra uun' idda passa denudannu.
Perciò spissu per idda si reserva
L'avanzu scarpisatu di l'armenti
O qualchi pratu chi ad autru usu un serva.
Li crapi vagabunni ed insolenti
Amanu munti e vausi appiccicari
E tra li macchi azzicanu lu denti.
Méli, Campi Erei. Ecl. ii.

et des aigles planent sur nos têtes. Les bergers qui fabriquent sous des huttes le fameux fromage nommé caccio-cavalli, nous apportent de la crême et du lait. La situation est merveilleuse. A l'extrémité d'une longue vallée, sur un mamelon isolé mais garanti par quelques montagnes plus hautes, dans un désert, loin de toute habitation, s'élève le majestueux édifice. La vue plonge sur d'immenses campagnes et un petit espace de mer. Nous quittons le temple pour le théâtre, dont l'aspect est plus complet encore.

Nous marchons sur les ruines de Ségeste. A peine en reconnaît-on l'enceinte et les portes; un serpent noir, replié sur des rocs à l'entrée de la ville comme une sentinelle au repos, se retire lentement devant nous. Les débris de marbre et de pilastres nous entourent; mais pas un arbre, pas un arbrisseau : rien que l'herbe desséchée et quelques plantes fleuries. J'avais cueilli le colchique et l'hellébore à l'ombre des colonnes. Ici je retrouve la menthe, le liseron rose, ami des ruines, que j'avais admiré jadis dans les

champs où fut Troie, et la ciguë, dont les tiges dégagées de feuilles se dressent partout, *Cicuta*. « C'est un poison violent, me dit le guide, à qui « je demande d'en couper un bâton pour moi; « nos bergers en font leurs houlettes. Les enfans, « dès qu'elle est sèche, en collent les tuyaux « l'un auprès de l'autre, et en jouent quand ils « se rendent à l'école ou gardent leurs trou- « peaux. » A cette explication, je reconnais évidemment les divines Églogues. C'est bien là *la flûte à sept nœuds inégaux de ciguë*.

. . . . . Disparibus septem compacta cicutis [1]
Fistula.

Je triomphais, et je prenais en pitié les commentateurs de Virgile qui se sont si étrangement mépris sur le mot *cicuta;* Servius entre autres, le plus savant. « *Cicuta*, dit-il, c'est l'espace qui « est entre les nœuds des roseaux [2]. » Que de

---

[1] Virgile. Bucoliques, ecl. II, v. 36.

[2] Cicuta autem est spatium quod est inter cannarum nodos. SERV., in Virg., ecl. II.

peines d'esprit pour expliquer ce qu'on apprend tout naturellement des petits bergers de Ségeste? C'est qu'on ne peut bien comprendre Virgile entre les quatre murs d'une poudreuse bibliothèque : il faut l'étudier en plein air, dans les bois et les champs. Là, bientôt, on le devine, car ses secrets sont aussi les secrets de la nature. Aussi bien, l'avouerai-je? Aceste, le fleuve Crinisus, *ces matrones lasses de la mer* qui fondèrent Ségeste, de compagnie avec *des vieillards invalides et les moins braves des Troyens*[1], enfin les souvenirs de l'Énéide ne sont pas ce qui me touche ici ; j'y suis uniquement frappé de la vérité des couleurs pastorales, des coutumes de la vie champêtre, que Virgile, émule du berger de Sicile, a si bien retracées dans ses églogues ; et je remarque autour de moi ces mœurs de la *cabane* et des *troupeaux* (*tugurio* et *armenti*) qui

---

[1] Longævosque senes, ac fessas æquore matres,
Et quidquid tecum invalidum metuensque pericli est.
VIRGILE, Énéide, liv. v, v. 726.

sont encore aujourd'hui, comme ces mots eux-mêmes, ce qu'ils furent autrefois.

Je passe aux grands aspects de Ségeste abandonnée; je les contemple long-temps, appuyé contre un des bancs de pierre du théâtre, avec autant d'attention que si j'écoutais encore ces comédies d'Épicharme qu'on y représentait il y a plus de deux mille ans. Voici le mont Éryx dont j'aperçois le sommet en même temps que les premières maisons du bourg Saint-Julien. En place du temple de Vénus, est aujourd'hui une prison d'État; au lieu des prêtresses de la *riante Érycine*, des criminels. Puis le golfe de Castellamare et son immense horizon; sur les bords de la mer, les bains de Diane où coule le fleuve Thermesse, enfin les vastes prairies de la Mandra. Nous les dominons de si haut que les chevaux et les bœufs nous paraissent comme des points noirs sur un tapis vert. Des masses de rochers détachées des monts et arrêtées dans leur chute figurent comme des ruines au milieu des pâturages. Le ciel, un peu nébuleux, ne cache que le soleil, et laisse distin-

guer les angles des caps et des montagnes.

Après avoir vu les colonnes brisées du théâtre et le bas-relief du Faune mutilé, nous mettons bien du temps à redescendre en premier lieu jusqu'à la ville moderne de Ségeste, groupe d'une chapelle et de deux maisons, où habite le gardien royal; ensuite jusqu'aux bords du fleuve Crinisus où le crépuscule nous atteint. Nous remontons la vallée qui nous ramène à une petite arcade où est l'image de la Madone que la prière du soir est venue illuminer et embellir: l'autel chargé de fleurs, derrière une grille, au coin de la route, est éclairé d'une petite lampe toute pâle, tandis qu'un feu vif et clair, allumé par les chevriers et les bûcherons, paraît dans la montagne au-delà de Catalafimi. Les rossignols nichés dans les nopals et les aloës chantent comme s'ils s'inquiétaient peu des dangers de leurs épineux asiles. Quelques paysans quittent en silence leur travail journalier, car c'est l'heure du repos. Les bœufs fatigués d'un long labourage traînent à pas lents la charrue renversée sur le

joug. Les chiens des bergeries hurlent à notre approche. C'est ainsi qu'ils annoncent les loups des halliers du cap Drépanum et du mont Éryx. Près de la ville, quelques jeunes filles à la taille élancée, aux pieds nus, rapportent de la fontaine l'eau nécessaire au dernier repas du jour. Rien n'égale le charme d'une soirée de printemps en Sicile.

Nous usurpons tous les appartemens de l'abbé Sacara. Nous expierons plus tard nos épigrammes sur l'exiguité de son logement, et la gêne qui en résulte : la comparaison nous le fera nommer bientôt un vrai paradis. Pendant le repas que la sœur de l'abbé Sacara a préparé à l'aide de nos provisions, l'intendant civil, le juge de paix, le chef militaire et financier du lieu demandent à nous présenter leurs hommages. Un petit homme, réunissant en sa petite personne toutes ces qualités, est admis auprès de nous. En échange des services de tout genre qu'il nous offre et que nous refusons, il nous fait l'honneur de goûter notre vin. Or, comme ce n'est pas

cette liqueur fade, produit des vignes blanches du pays, mais tout uniment du vin rouge de Bordeaux, je le vois faire une grimace qu'il a peine à supprimer par respect pour nous, mais qui n'a pas peu contribué à abréger sa visite, tant il a peur de la récidive!

CALATAFIMI. LE POÈTE MÉLI.
SALÉMI. LA MANDRA.
CASTELVETRANO.

VII

CALATAFIMI n'a rien de curieux que son étymologie. Ce nom semi-arabe semi-grec signifie *château d'Euphémius*, et cet Euphémius, ravisseur et traître à son pays, suivit le fatal exemple du

comte Julien en Espagne, et appela les Sarrasins en Sicile. Dans la patrie de tels hommes, il faut passer vite, se taire, et répéter le fameux vers du Dante :

Non Raggioniam di lor, ma guarda e passa.

Nous changeons d'allure : ce n'est plus la poste avec ses chevaux ailés et ses chars à banc presque commodes. Ici, plus de route tracée, ou du moins il ne nous en reste que quelques milles. Un neveu de l'abbé Sacara, muletier de profession et homme d'esprit, s'engage à nous conduire en deux jours à Sciacca. Le marché fait, j'expédie en avant un des deux gardes que l'obligeant administrateur des soufres a placés sous mes ordres. C'est prudent, me dit-on, si l'on veut trouver dans les auberges du pain, un matelas, et les clefs aux portes. Nous partons de bonne heure juchés sur nos hautes mules, avec deux bêtes de bagage, un guide, le muletier en chef, le second garde des soufres, grand gaillard armé jusqu'aux dents monté comme un

Saint-Georges, et *Carmelo*, notre domestique de confiance; l'honnête *Carmelo*, notre directeur, pourvoyeur, cuisinier et femme de chambre. Le temps est beau.

Nous voyons à gauche, dans la grande rue de Calatafimi, enchâssées à dix pieds de haut dans des murs croulans, trois inscriptions grecques que les antiquaires ont déjà relevées, pressées, et torturées pour leur faire rendre un sens applicable à Ségeste, mais qui, toujours rebelles, s'obstinent à ne rappeler que l'obscure peuplade d'Euphymius. Nous passons le fleuve Crinise. Ce n'est plus le fougueux amant des nymphes siciliennes; son eau muette et ignorée coule à peine. A une seconde vallée, nous quittons le chemin de Trapani, l'ancien *Drepanum*, distant de douze milles qu'on peut encore parcourir en voiture. Un ruisseau qui serpente près de la route s'appelle *San-Bernardo*, comme le Crinise a pris le nom de *San-Bartolomeo*. Hommage touchant de la reconnaissance des peuples! La Grèce an-

tique déifia les fleuves à qui elle devait sa richesse; les modernes habitans de la Sicile donnent le nom des bienfaiteurs de l'humanité aux ruisseaux qui fertilisent leurs champs. C'est la même pensée. Ici les tourterelles abondent; on entend partout leurs roucoulemens et le chant sonore des cailles.

Au bout des grandes lignes de blé qui, sans haie, sans séparation et sans interstice, recouvrent les montagnes, un petit village est posé en travers de la route. Ses maisons se pressent comme les cases d'une ruche d'abeille. On nous assure que c'est une ville de quatre mille âmes, appelée *Vita*. Or, comme ce nom d'une ville est aussi un nom d'homme porté par notre guide, pauvre coureur déguenillé toujours à la queue de nos mules, on accable le malheureux Vita de jeux de mots et de plaisanteries auxquelles il répond en même style. Tel est le caractère des nouveaux comme des anciens Siciliens. « Ils ne « sont jamais si mal à l'aise, dit Cicéron, qu'ils

« ne trouvent l'occasion de placer un bon mot[1]. »
N'est-ce pas un peu comme chez nous ?

Un peu plus loin commence la délicieuse vallée de Salémi. La ville entourée de murs, et située sur de hauts rochers, s'élève devant nous et semble toucher l'horizon. La vue se dirige vers ce pittoresque lointain, entre deux coteaux chargés des plus beaux ombrages. Les chênes, les noyers, les ormeaux y deviennent gigantesques. Des eaux limpides et abondantes s'échappent de toutes les collines, et tombent en cascades sous les ponts de la route. Des femmes à la taille haute, aux longs yeux, la tête enveloppée d'un voile blanc qui retombe gracieusement sur leurs épaules, les jambes nues comme des nymphes de Diane, viennent puiser à ces ondes si pures que de grands arbres penchés cachent sous leurs rameaux. Les tiges effilées des glaïeuls, leurs fleurs roses, des cistes blancs et jaunes, les

[1] Numquàm tam malè est Siculis quin aliquid facetè et commodè dicant.

CICERO, in Verrem., act. IV, § 95.

pyramides épineuses de l'acanthe prêt à s'épanouir, se montrent partout sur les revers du chemin. Nulle part je n'entendis plus de rossignols chanter à la fois dans de plus frais asiles, sous de plus épais feuillages ; et je veux dire tout de suite que, deux heures plus tard, consultant ma carte de Sicile, je fus tout surpris de voir que je venais de passer auprès de l'endroit nommé *Rusignuolo*, comme si de tout temps Philomèle avait fait de cette charmante contrée sa retraite favorite.

C'est sans doute pour le vallon de Salémi que Méli composa l'harmonieux et bucolique sonnet qu'il a mis en tête de ses œuvres, et que j'ai appris en Sicile pour ne plus l'oublier.

« Petites montagnes qu'interrompent de pe-
« tites vallées, rochers vêtus de lierre et de
« mousse, cascades d'une onde claire et argen-
« tée, ruisseaux murmurans et lacs muets.

« Cimes escarpées et ravins ténébreux, joncs
« stériles et genêts fleuris; grottes où tom-
« bent goutte à goutte des eaux qui se pétri-

« fient; arbres antiques croulans sous l'âge.

« Passereaux solitaires qui chantez, écho qui « écoutes et répètes tout; ormes que les vignes « étreignent, et vous, antres obscurs, secrets « ombrages, accueillez dans vos asiles silen- « cieux l'ami de la paix et du repos[1]. »

Après une si longue citation, j'ai doublement besoin de me faire pardonner mon enthousiasme, et je quitte le ton inspiré pour consigner

---

[1] Muntagnoli interrutti da vaddati;
Rocchi di lippu e areddara vistuti;
Caduti d'acqui chiari inargintati;
Vattali murmuranti e stagni muti;
  Vausi, e cunzarri scuri, ed imbuscati;
Sterili junchi e jinestri ciuruti;
Trunchi da lunghi età malisbarrati;
Grutti e lambichi d'acqui già impitruti;
  Passari sulitari chi chianciti,
Ecu chi ascuti tuttu e poi ripeti;
Ulmi abbrazzati striti da li viti;
  Vapuri taciturni, umbri segreti,
Ritiri tranquillissimi accugghiti
L'amicu di la pace e la quieti.

MÉLI, Buccolica, sonettu 1.

ici une réflexion qui s'est bien souvent offerte à mon esprit. C'est, avant tout, en compagnie des auteurs célèbres originaires du pays où ils ont écrit, qu'il convient de parcourir ce même pays. Et si j'érige ainsi en maxime une de mes habitudes preférées, j'explique aussitôt que j'entends dire seulement les auteurs du *meilleur choix*. Les plus profonds philosophes, les plus illustres poètes ne sont que les plus heureux observateurs de la nature; et cette nature, ils l'ont retracée telle qu'elle se présentait à eux sous le ciel, le climat, l'aspect et la forme caractéristique de la terre qu'ils habitaient. C'est donc à eux d'abord qu'il faut demander les secrets qu'on s'efforce de pénétrer, et qui, ressortant d'un ordre de choses immuable, se transmettent comme ces choses par une tradition souvent peu altérée. Or, c'est encore chez les anciens et chez leurs habiles imitateurs modernes que l'on doit chercher les plus excellens modèles de ce genre descriptif et pittoresque que notre siècle croit avoir créé, et qu'on retrouve si artistement

mis en œuvre chez les grands écrivains de la Grèce et de Rome. Ceux-ci en usaient, il est vrai, avec sobriété; mais leurs pinceaux n'en étaient que plus sûrs et plus exacts. Je voudrais donc que, pour parcourir l'Attique et la Morée, on fît choix de Platon et de Sophocle; de Xénophon, pour l'Asie-Mineure, d'Hérodote pour l'Égypte; d'Homère, l'immortel voyageur, partout; d'Ovide pour ces rives désolées de la mer Noire, où son long exil l'avait en quelque sorte *nationalisé*. Je jette en passant à l'ombre d'Ovide quelques excuses pour ce mot révolutionnaire et barbare, emprunté, pour ainsi dire, au jargon sarmate dont il s'est plaint si poétiquement. Quels plus heureux guides, à Rome, à Tivoli, à Baïes, que Virgile et Horace! Cicéron lui-même, si habile *topographe*, règne depuis le cap Lilybée jusqu'aux Alpes qui le séparent de nos pères, tristes et rudes Gaulois.

Mais c'est surtout en Sicile (et il est temps d'y revenir) qu'il faut sans cesse étudier Théocrite, le chantre divin des sources, des om-

brages, des campagnes, des forêts; et avec lui Méli, sicilien comme lui, son second rival, émule du premier, digne imitateur de ces beaux modèles : l'harmonieux Méli, toujours élégant et naïf, associant l'idiome de Sicile à l'italien, comme le berger de Syracuse mêlait le dialecte dorien au grec : Méli, enfin, qui sut dérober à son antique prédécesseur le secret de la grâce, des douces images et de la constante observation de la nature.

Du pied de la croix qui domine Salémi, l'aspect est immense : la mer partout à l'horizon; sur son rivage, les dômes et clochers de Mazzara, première capitale du comte Roger; les maisons groupées de Marsala (l'antique Lilybée), au milieu de ses vignes, sœurs des ceps de Madère; puis les vertes campagnes, les moissons que le vent fait onduler en longues vagues; les collines brodées d'oliviers plantés en ligne, et que protègent des clôtures; enfin, sur un plan très rapproché, le joli couvent des Capucins faisant face à la ville, et ses ombrages.

Nous descendons lentement vers une vaste plaine où il n'y a plus ni arbres, ni maisons, ni route, mais seulement la ligne blanche d'un sentier qu'on suit entre des prés jaunis d'où s'envolent des milliers d'alouettes, et des moissons infinies encore vertes. Nous arrivons à *la Mandra*, grande chaumière, chef-lieu de haras et de troupeaux nombreux[1]. Quelques pailles, tressées et tendues, protégent, pendant toute l'année, une multitude de laboureurs et de bergers, que je vois occupés, en ce moment, à recueillir l'avoine, et dont la troupe disciplinée ne présente qu'un seul rang sur les guérêts dépouillés. On passe un ruisseau; puis, vient une solitude plus complète encore. J'admire, autour de moi, les couleurs des chardons les plus robustes, dont rien n'inquiète la croissance, et toutes leurs variétés : tantôt de larges fleurs jaunes,

---

[1] *Mandra*, nom grec *des vastes étables*, lequel, passant sans altération à travers le latin, est devenu dans la langue italienne la désignation usuelle des tentes pastorales dressées au milieu de la campagne de Rome.

tantôt des calices roses inaccessibles sous les défenses les plus aiguës ; puis, l'artichaud sauvage, l'acanthe, et le *carduus* pyramidal, qui monte si haut en colonne épineuse. Deux grands vautours, qu'attirent et nourrissent les troupeaux, s'envolent, presque familiers, devant nous, et se reposent à très peu de distance ; tandis qu'à côté d'eux, des tourterelles s'abattent, sans crainte, pour boire au torrent. Mais ces torrens ne suffisent plus à entretenir l'humidité nécessaire à la végétation ; la terre, déjà crevassée, ne nourrit plus l'herbe et vole en poussière.

Je me flattais de conserver précieusement le bâton de ciguë, de six pieds de haut, encore vert et très lourd, que le garde royal avait coupé hier pour moi dans les solitudes de Ségeste. Je le destinais, dans ma pensée, à corroborer de son témoignage mon système archéologique sur la flûte des bergers de Virgile, et à convaincre les plus incrédules ; il avait, dans la nuit, par les blessures de ses nœuds, jeté assez de suc pour faire mourir encore Socrate et Phocion à la fois ;

il fit partie de mon bagage jusqu'à Salémi ; mais, je ne sais comment il ne se retrouva plus le soir sur le dos de la bête de somme, et j'en exprimai mon mécontentement au muletier *Vita*, lequel, à son tour, s'étonna bien davantage du prix que je mettais à une vile houlette. « Ne vois-tu pas, « interrompt le guide, qu'elle avait été coupée « près de notre temple ? — Ah ! signor, » me dit Vita avec le peu d'italien qu'il savait, « consolez-« vous ; nous avons encore à voir bien des tem-« ples et des bâtons de ciguë. » Puis, il ajouta plus bas, en pur sicilien et en souriant à son camarade : « Il y aura toujours chez nous assez de « mauvaises herbes et de grosses pierres pour « ces imbéciles voyageurs. »

Les plantations de figuiers, de vignes, et la culture reprenant peu à peu son empire, nous annoncent une ville qu'on ne voit pas encore ; nous avançons entre deux haies d'absinthe ; le sentier se change en une avenue creusée dans le roc, et tracée, pendant près de deux milles, en face de la porte d'entrée de Castel-Vetrano. Ce

simulacre de route fut l'ouvrage d'un magistrat bienveillant, qui entreprit de faire arrriver les voitures au sein d'une population de vingt mille âmes. Sa pensée mourut à Salémi, dernière peuplade que quatre roues puissent atteindre.

Castel-Vetrano obéit, ainsi que Sélinonte, aux ducs de Monteleone Pignatelli, descendans de ce brave Gisulphe qui, sous les ordres du roi Roger, pénétra dans Constantinople, même dans les cuisines impériales, et en enleva, singulier trophée, de petits pots nommés en italien *pignatta*. Ces grands seigneurs siciliens, pour prouver leur antique noblesse, peuvent se passer de parchemins et d'écussons; leur nom suffit. La ville est belle, coupée de rues larges, de grandes places bien aérées, comme toutes les bourgades siciliennes, et jouissant d'un aspect très étendu.

Les mots *Palmosa Civitas*, qu'on lit sur la porte occidentale, m'embarrassent. Je m'adresse en vain, pour en dénouer l'énigme, à quatre ou cinq prêtres réunis sur la place publique; ils me répondent l'un après l'autre : *Non saccio; Je*

n'en sais rien. Je crus me rapprocher de leur intelligence en leur citant la Bible, et je leur demandai si les palmiers croissaient en grand nombre dans leur territoire; s'il n'y avait pas quelque rapport secret entre Castel-Vetrano, nommé *Palmosa*, et Jéricho, que l'Écriture sainte appelle : *Civitas Palmarum*. Je ne fus pas mieux compris, et je ne savais comment sortir de toutes les idées confuses de ma tête, que j'avais fait passer, tout aussi embrouillées, dans celles de mes interlocuteurs, quand un jeune homme se joint timidement à notre groupe, attend que je l'interroge, et m'expose fort clairement que cette épithète *Palmosa*, est appliquée par Virgile dont les descriptions sont toujours vraies, à Sélinonte, éloignée de quelques milles, mais que Castel-Vetrano a remplacée. Il cite le vers de l'Énéide[1] :

Teque datis linquo ventis, Palmosa Selinus.

et explique que le mot *palmosa* vient d'une sorte

---

[1] Virgile, Énéide, liv. III, v. 705.

de palmier nain, en italien *palmetta* [1], que les Siciliens appellent communément *giummara*, dont j'avais, en effet, remarqué l'abondance en arrivant : on en mange la racine; et on tresse avec ses feuilles des cordes fort solides.

Le jeune savant me raconte encore que la ville de Castel-Vetrano a eu pour fondateur Entelle, l'ami d'Eryx et le vainqueur de Darès; autre souvenir de l'Énéide ; mais il n'ose ajouter la même foi à cette tradition qu'aucune médaille ne consacre, et que les témoignages historiques ne confirment pas. J'écoutais, avec le plus vif intérêt, l'imberbe archéologue, pendant que l'auditoire qui s'était réuni autour de nous, manifestait son indifférence et une sorte de mépris pour ce langage inconnu; et comme, en remerciant mon modeste érudit, je lui exprimais mon étonnement de sa science, « Je ne suis qu'un « écolier, me dit-il; les prêtres que vous avez « interrogés en savent plus que moi; mais ils ne

[1] C'est le *Chamærops humilis* de Linnée.

« s'occupent pas des mêmes études et lisent peu
« les poètes. »

Je me mets en devoir de passer la revue de Castel-Vetrano. Parmi bien des couvens d'hommes et de femmes, je remarque le monastère de Saint-Jean, ses grands cyprès et son vaste parc qui termine la ville ; puis, le collége des Jésuites, le palais presque abandonné des ducs de Monteleone : la chapelle (les tableaux en sont plus que médiocres) et la grosse colonne derrière l'autel ne valent pas la peine qu'on la regarde, surtout quand on est en route pour les piliers de Sélinonte ; l'autel lui-même, avec ses bas-reliefs multipliés, est de mauvais goût, mais bizarre. Plus loin, une vieille église s'ouvre sur la même place publique ; son portail et l'intérieur, d'un style presque byzantin, méritent quelque attention ; on la nomme cathédrale, *matrice*, en raison de son âge, je pense. Dans une autre église beaucoup plus ample, je considère, plus que je n'approuve, un saint Jean précurseur, aux muscles tendus, à la face amaigrie, tout exté-

nué par le jeûne et les sauterelles du désert. Statue vénérée, chef-d'œuvre du Michel-Ange sicilien, Gagini, qu'il faut louer sans réserve pour être le bien-venu à Castel-Vetrano. J'admire beaucoup plus sincèrement la charmante Madone de Pietro Novelli, et le mouvement si gracieux du *bambino*, qui met sa petite main sur le sein de sa nourrice pour y chercher la source de vie : c'est la ravissante expression d'une pensée toute pure et toute naïve ; on y retrouve Raphaël et Murillo. Nos costumes de voyageurs un peu étranges, comme notre curiosité, nous ont fait reconnaître et suivre dans la ville. Des enfans nous apportent des fleurs d'oranger et des roses ; nous allons un moment, en dehors de l'enceinte murée, contempler la plaine que nous devons sillonner demain pour gagner Sélinonte, et que termine la mer agitée depuis trois jours par un vent violent.

La nuit, comme je dormais à moitié dans une espèce d'auberge démeublée où mille piquans insectes empêchent de dormir tout-à-fait, je re-

connus parmi les bruits de la place le son de la guimbarde; et j'étais à cinq cents lieues du pays où je l'avais entendu pour la première fois. Ce petit outil sonore appartient donc à l'harmonie universelle; et cependant je ne me souvenais pas de l'avoir vu figurer dans la collection complète des *organa* qu'un Père jésuite a publiée à Rome, en la dédiant au roi David. Livre curieux, orné de modèles et de figures scéniques représentant tous les instrumens inventés par l'homme ancien et moderne, depuis le Chinois et le Hottentot jusqu'au Lapon.

LES CARRIÈRES DE SÉLINONTE.

LES DUNES. LES RUINES.

LE GÉNÉRAL PORTUGAIS.

VIII

Le jour est d'abord froid et sombre. Quelques gouttes de pluie nous surprennent, les seules que j'aie vu tomber en Sicile. Puis le vent emporte les nuages, et la chaleur revient dans

toute sa violence. Une avenue large et bien tracée d'abord, ensuite une route directe nous mènent à travers la plaine haute à *Campobello*, ville naissante assez mal nommée, ce me semble. J'ai peine à concilier ce que je vois avec les descriptions de mes prédécesseurs et leur enthousiasme; je me persuade qu'ils ont voulu vanter cette partie des campagnes qui s'étend vers Sélinonte, et donner en même temps par leurs éloges une prime d'encouragement au prince de Campo-Franco, digne en effet de tous les suffrages. La ville est sa création. Les maisons en sont basses, isolées, toutes en quartiers de pierre (car la pierre abonde), sans tuiles ni cheminées. La culture du pays s'améliore visiblement depuis cette généreuse entreprise de la famille Lucchesi-Palli. Campobello, tout jeune qu'il est, contient déjà quatre mille âmes. On construit en ce moment la première église avec les blocs préparés il y a vingt siècles pour les temples de Sélinonte, mais fractionnés, et réduits à des dimensions maniables pour les hommes dégénérés

de nos jours. Pays plat, coupé de bois d'oliviers et de liéges, de vignobles et de grands champs de blé, de cistes variés, de petites renoncules, de larges aster : le narcisse qui, d'accord avec Pluton, trompa si près d'ici Proserpine; *plante délicieuse qu'admirent également les hommes et les dieux; de ses touffes jaillissent cent fleurs; le ciel immense, la terre féconde, et les flots de la mer sourient à ses douces émanations*[1]. Puis, quelques chèvrefeuilles, dont le climat de Sicile brûle les rejets, calcine les lianes, et redouble le parfum.

Après les hésitations de nos guides et leurs querelles intestines, au-delà d'un taillis de myrtes et de bruyères fleuries, nous parvenons enfin aux anciennes carrières de Sélinonte. Ces travaux préliminaires des architectes antiques sont merveilleux, presque à l'égal des temples qui en sont sortis. Ce sont, des rocs entiers détachés par larges assises arrondies; des tambours de colonnes gigantesques victorieusement arrachés

[1] Homère, Hymne à Cérès, v. 10.

au sol qui les emprisonnait; les uns tout près de leurs berceaux, les autres isolés dans leur pourtour, mais adhérens à leur base; quelques uns, penchés à demi, semblent attendre une dernière impulsion, que les efforts humains ne peuvent plus leur donner; plusieurs, en route pour une destination qu'ils ne doivent plus jamais atteindre, paraissent arrêtés dans la plaine, comme pendant une halte d'ouvriers, et comme s'ils allaient rouler encore.

Par quels moyens de telles masses ont-elles été détachées du fond de leur énorme boîte, enlevées et acheminées? Autant de problèmes à désespérer les architectes de notre époque. N'est-ce pas essayer de les résoudre que de nommer Archimède, le grand maître dans l'art des leviers? Mais que faisait-on avant lui? Et la construction des temples de Sélinonte n'a-t-elle pas précédé sa naissance? Ces carrières d'une pierre à coquillage ont laissé des vides profonds dans la plaine, ou plutôt des ruelles creusées entre les parois des rochers mises à nu des deux côtés. Les

pluies ont amené insensiblement dans ces vallons encaissés une terre végétale qui se couvre des plus riches produits. Nous devions admirer les mêmes effets à Agrigente, et surtout dans les latomies de Syracuse.

Pour nous conduire vers les carrières et de là à Sélinonte, route si pratiquée jadis, l'expérience d'un habitant de Castel-Vetrano que nous avions recruté tout exprès, ne devait pas nous suffire ; et cependant nous nous étions cuirassés contre les hasards de la marche par un triple rang de guides. *Carmelo* d'abord, qui, depuis vingt-deux ans, fait le tour de son île une fois par mois ; *Vita*, lequel, dans son office de muletier et de contrebandier sans doute, devait connaître les sentiers les plus abandonnés ; enfin le plus expérimenté routier de Castel-Vetrano, dont nous pouvions, sans trop d'exigence, espérer une direction certaine dans un rayon de sept milles autour de son foyer.

Tout ce monde resta court ; il fallut s'arrêter auprès d'une étable pour aller aux renseigne-

mens. Quand nous parlions de Sélinonte aux bergers, ils n'en savaient pas le nom, encore moins la route. Les rares cultivateurs que nous rencontrions n'en disaient pas davantage sur ces ruines éloignées de quelques milles de leurs champs, et qu'ils n'avaient jamais vues. Nous suivîmes au hasard des sentiers d'abord peu battus, ensuite à peine reconnaissables, puis quelques traces de pas qui disparurent bientôt; il fallut sauter des haies, faire franchir à nos mules des clôtures en pierres : elles s'accommodèrent mieux plus tard de certains champs d'un blé fort épais que nous coupions par le milieu, et où leur bouche s'égarait complaisamment à droite et à gauche pendant nos anxiétés. Enfin, de sillons en sillons, nous gagnons la lisière d'un bois qui nous conduit au sein des Dunes. Nouvelles inquiétudes plus vives même, car ces montagnes ondulées en sens divers, revêtues de quelques joncs et d'arbustes nains, nous dérobaient l'aspect de la mer, et ne permettaient plus une direction efficace. Bientôt nous perdîmes de vue

les bois et les terres dont nous sortions, et il nous devint impossible de rétrograder. Ce furent alors des détours sans fin et sans raison, au milieu des collines et des vallées de sable où s'enfonçaient nos mules, cette fois aussi inquiètes que leurs cavaliers. Nulle indication, nul vestige humain; j'enrageais, et pendant que chacun de nous faisait un paquet de tout ce qu'il savait d'injures en italien et en sicilien, pour le jeter à la tête de nos guides, j'entendais *Vita* interroger tranquillement son camarade : « Est-ce que « nous sommes déjà en Afrique? Qu'en crois- « tu?... J'ai entendu dire à un matelot de Tra- « pani qu'on n'y voyait que du sable comme ici, « et que de ce sable sortent des bêtes énormes, « des chameaux, des lions. Je n'étais jamais « venu dans ce désert; et toi?... Ah! si jamais « j'hérite de l'abbé Sacara, mon oncle, je vends « mes mules, et je quitte le métier. »

Enfin, après une heure de fatigantes circonvolutions (il me semble que si je créais ce mot pour mon usage, cela devrait être permis

dans des situations *exceptionnelles;* grâce pour cette autre expression que je ne crée pas, et qui n'en vaut pas mieux), nous aperçûmes auprès de nous la mer, que cependant nous eûmes peine à atteindre, car le sable avait redoublé de finesse et de profondeur.

Une fois sur la plage, nous nous comptâmes, pour ne laisser personne égaré ou enseveli dans ce dédale sablonneux. On voyait à la distance de cinq ou six milles la tour de Pollux dominant les ruines de Sélinonte ; *Vita* reprit courage, et ses plaisanteries recommencèrent. Il avait reconnu *le clocher des Puces* (*il campanile dei Pulci*). C'est ainsi, en effet, qu'on nomme aujourd'hui, par corruption, la tour de Pollux ; et cette étymologie est plus facile à justifier que l'autre. Nous étions alors très rapprochés de la première tour antique, qui, avec sa sœur debout sur la grève à environ dix milles devant nous, inspectait, protégeait, et bornait peut-être le territoire de la grande cité. Le sable, consolidé par le retour de la vague, offraît à la limite des eaux un pas-

sage plus facile et plus sûr. Mais nos bêtes, originaires d'une ville intérieure, ne pouvaient se familiariser avec le tumulte des flots, et se prêter à cheminer hors de toute trace humaine ; or la lame effaçait derrière nous nos empreintes, à mesure que nous avancions. C'était comme une promenade amphibie.

Bientôt le rivage et les algues nous laissent voir les vastes débris du premier port et des magasins de Sélinonte. A peine un vestige antique dépasse-t-il le niveau des ondes ; mais on aperçoit encore les quartiers, les rues, les maisons presque rasées, devenues sous-marines. Ces décombres règnent pendant deux milles, et signalent par leur étendue la grandeur et la magnificence de la ville antique. Parfois la tempête recouvre les immenses vestiges sous les couches d'un sable épais, et sous les herbes marines qu'elle entasse ; puis la mer les balaie de nouveau, et permet aux regards de s'égarer dans ce labyrinthe de piliers détruits, de colonnes rongées par les coquillages, et de murs verdis sous la mousse.

Nous passâmes à gué les eaux du *Madiuni* au cours inconstant; dans la saison des pluies, il est sujet à changer d'embouchure, et l'été, à ne plus couler du tout. Néanmoins je le saluai du nom de fleuve. N'était-ce pas ce célèbre Sélinus qui donna son nom à la noble ville? Mais ce nom, l'avait-il emprunté lui-même, ou bien communiqué à une espèce de céleri sauvage (ache; en grec σελινος) qui se multiplie sur ses rives? Enfin, quel rapport y avait-il entre le Sélinus sicilien et cet autre Sélinus, que je rencontrai dans l'Asie-Mineure allant traverser Pergame[1], ville qui, de son côté, porte, comme Sélinonte, des feuilles d'ache dans ses médailles? Malgré les progrès évidens que la Sicile m'a fait faire en archéologie, je demande la permission de ne pas résoudre ce problème.

Après le fleuve Sélinus et les ruines d'un premier temple anonyme, est un second port qui se trouvait peuplé d'une centaine de chaloupes de

---

[1] Asiæ Pergamum quod intermeat Selinus.

PLINE, liv. v, ch. 33.

pêcheurs, sans occupation, et même sans poisson en ce moment. Assis à terre auprès de leurs barques retirées sur la rive, ils contemplaient tristement, comme les Troyennes de l'Énéide à Ségeste, cette mer envieuse qui, soulevée par un vent impétueux, s'opposait à toute navigation, et encore mieux à toute pêche. *Pontum aspectabant flentes.*

Si la plage était peu animée, l'intérieur des terres l'était bien moins encore. Le hameau *dei Pilieri* (des Piliers), qui remplace aujourd'hui la ville de cinq cent mille âmes, se compose de trois maisons et d'une ferme appartenant à la famille Pignatelli ; elle est habitée par quelques pasteurs de chèvres, de bœufs et de moutons. Je me reprends, et je dis : pasteurs de bœufs, de moutons et de chèvres ; car des dissertations très savantes et non moins longues (Voyez les Mémoires de l'Académie française, tome VI) ont prouvé que ces fonctions parfaitement distinctes (βουκόλοι, ποιμένες, αἰπόλοι) admettaient une sorte d'avance-

ment gradué, un ordre hiérarchique parmi les gardiens de troupeaux, dans le but d'entretenir l'émulation et de couronner le mérite.

Rien de plus majestueux et de plus mélancolique en même temps que ce désert dominé par les décombres de trois temples colossaux. La pensée remonte les âges pour retrouver les catastrophes historiques qui ont depuis si longtemps fait de Sélinonte le royaume de la solitude. On arrive à ces deux cent mille féroces Carthaginois et à leurs exploits sanguinaires. Tout un peuple dissipé ; tant de femmes égorgées dans ces mêmes temples ; une immense cité anéantie à ce point qu'on peut douter de son enceinte et de ses limites : et pourtant, fière de son admirable situation, de ses ports ouverts sur les mers les plus belles, elle attirait les habitans des régions intérieures. Ce qui reste aujourd'hui de ses édifices est là gisant, renversé plus que détruit ; car de pareilles masses résistent à la main des hommes : respectées du temps, elles n'ont

pu céder qu'aux plus terribles convulsions de la nature. De tels jeux de la fortune épouvantent l'imagination.

C'est en vain que je tends tous les nerfs de mes yeux, aidés d'une excellente lunette d'approche, pour distinguer les caps de l'Afrique : je ne vois pas même un nuage qui me donne l'illusion du continent; et cependant je ne suis pas loin du cap Lilybée, d'où le célèbre Sicilien cité par Plutarque, Pline et tant d'autres, *comptait les vaisseaux sortant du port de Carthage, sans se tromper d'un* [1]. Or, ce Sicilien (et personne, je crois, ne l'a remarqué avant moi) portait le nom de Strabon, qui, en très bon grec, signifie *louche*. Encouragé par cette étymologie, je redouble d'attention, mais vainement; notre guide n'en soutient pas moins que d'ici les côtes de la Libye sont souvent visibles à l'œil nu; mais aujour-

[1] Τὸν ἀριθμὸν τῶν νεῶν τῶν ἀνάγομενων ἐκ Καρχηδόνος, καὶ οὐκ ἐψεύσατο οὐδεμίαν.

ÉLIEN, Hist. div., liv. XII, ch. 13.

d'hui, par le vent qui règne, l'atmosphère est sans doute trop brumeux.

Nous déjeûnons à l'ombre du temple de Jupiter Olympien. Deux colonnes penchées l'une sur l'autre nous préservent d'un soleil très ardent. Nos provisions, dues en entier à la prévoyance et au talent de Carmelo, reposent sur la surface unie d'un large tambour de pierre; la cruche qui contient l'eau apportée fort à propos de Castel-Vetrano, se tient debout dans le trou du tenon; nous sommes assis sur des fragmens de chapiteaux. Les pâtres des troupeaux qu'on voit errer autour des temples, sauvages et déguenillés, nous entourent pour se disputer quelque débris informe de notre table peu somptueuse, des miettes de pain, des écorces d'orange, qu'ils dévorent avidement. Je reconnais sur leur figure amaigrie les traits arabes. Un jeune apprenti pasteur, le moins laid de tous, qui, dans ma classification de tout-à-l'heure, pouvait être rangé parmi les chevriers surnuméraires, nu et brûlé comme les petits Bédouins de Jéricho, me

rappelle si bien le désert, que je suis tenté de lui adresser ce que je sais encore de paroles turques. Je m'arrête en réfléchissant qu'il comprend à peine mon sicilien.

Tout-à-coup un orchestre caché derrière les débris de la corniche se fait entendre. Une flûte, une basse et un violon à peu près d'accord jouent un de ces airs du Sicilien Bellini, si mélodieusement mélancoliques; je le reconnais, bien qu'il soit exécuté sur un temps de valse très rapide, et destiné sans doute à faire danser les bergers dans leurs veillées. Un superbe lézard à tête bleue s'avance hors de ses feuilles d'acanthe pour les écouter. Carmelo m'apprend que ces musiciens existent de temps immémorial à Sélinonte, où il les a constamment trouvés réunis, eux ou leurs pères, chaque fois qu'il y a conduit des voyageurs. Sont-ce des artistes des villes voisines établis ici pendant la saison des voyages, ou bien une autre variété de pâtres plus habiles et plus industrieux que leurs frères? C'est ce que Carmelo ne me dit point. Resterait toujours à

expliquer, dans ce dernier cas, l'air de Bellini.

Nous pénétrons en rampant dans les vides que ces grands rochers taillés et ciselés ont laissés entre eux en croûlant; grottes singulières, qui ont leurs détours et leurs guides, comme pour des carrières souterraines. Des lapins s'y abritent, et quelques cailles; point de serpens. Des arbrisseaux moins hauts que les ruines y croissent seuls. Nous faisons le tour de chacun des trois temples, et nous mesurons de l'esprit, des yeux et de la main ces immenses édifices que l'imagination rebâtit. Un ou deux fûts de colonne sont debout; ce n'est pas qu'ils aient été épargnés jadis par le tremblement de terre, vainqueur de Sélinonte : ils ont été bien plutôt redressés par quelque berger moderne, pour signaler sa cabane et son étable, ou par un architecte jaloux de tenter une restauration antique, et contraint d'interrompre aussitôt des efforts infructueux. Nous grimpons sur ces colonnes renversées par assises, et déroulées comme les colonnes du temple d'Hercule que je vis jadis à

Némée. Au milieu des ronces et des arbustes enracinés dans les interstices des pierres, nous gagnons, de débris en débris, le sommet des ruines; et de là nos regards plongent sur ces campagnes désolées, sur les dernières ondulations des monts Nébrodes, sur l'emplacement de la grande ville disparue, et la mer immense.

Deux heures se sont écoulées pendant nos méditations et notre halte; il faut reprendre par un soleil brûlant la route, bien longue encore, avant le repos de la nuit. Nous avons une fois de plus changé de guide. Celui qui, ce matin, nous a égarés dans les Dunes, s'est replié sur Castel-Vetrano avec son salaire et nos malédictions. Un courrier m'a été expédié par mes amis de Sciacca qui me sont encore tout-à-fait inconnus. Il me portait une lettre avec cette suscription passablement antique :

A Marcellus, à Sélinonte.

Ce courrier (je devrais dire un coureur, mais en Sicile, où on n'en connaît guère d'autre, on

appelle courrier tout homme qui court à l'aide de ses jambes), ce courrier, dis-je, reçoit de notre confiance les fonctions temporaires de guide, et s'en acquitte d'une façon toute bizarre. Il va de butte en butte, regardant vers un point de l'horizon connu de lui seul ; puis il nous mène vers ce point par une ligne droite sans déviation, à travers tout obstacle. Bois, vallons, collines, terres labourées, marais, rien ne l'arrête ; et quand nos mules, un peu surprises de cette course au clocher, hésitent, il nous appelle, et s'étonne à son tour de notre étonnement. Je hasarde une observation. « Mais, Signor, me ré- « pond-il, je ne puis vous faire passer par des « sentiers et des routes, puisqu'il n'y en a plus. » Que faire? Nous baissons la tête comme nos montures. Après quelques heures d'une soumission muette, nous atteignons la ligne à peu près tracée qui conduit de Castel-Vetrano à Sciacca, et nous ne la quittons plus.

Le fleuve *Bélici* que nous traversons auprès d'une cascade, sur un pont de bois et de cailloux

aussi tremblant que pittoresque, est l'ancien Hypsa. Je voudrais croire que ce pont, chose si rare en Sicile, est un honneur rendu à son nom antique; mais son lit étroit et profond explique plus naturellement encore cet hommage inusité. L'Hypsa a toute l'eau qui manque à son frère le Sélinus ; mais cette eau est jaunâtre. Ses bords ravinés sont tapissés de buissons, et cachés par des saules et des vignes sauvages qui recèlent de nombreux rossignols. Auprès du pont, est une masure où *Vita* s'arrête. Je le gronde. « Pardon, Signor, répond-il, les déserts « de Sélinonte m'ont laissé une soif ardente ; et « je sais que je puis trouver ici mieux qu'une « fontaine. »

Nous passons des bois de chênes verts et d'oliviers, des sources abondantes où des tuyaux sont ménagés pour les voyageurs, et de grands abreuvoirs construits à côté pour leurs montures ; c'est comme en Orient. Je me crois encore chez mes charitables amis, les Turcs de l'Asie-Mineure. Après les bois, viennent d'immenses

moissons, d'où partent des milliers d'alouettes, où chantent autant de cailles. Sur l'ordre de Carmelo, qui reprend l'office et l'autorité de guide dès qu'il ne faut plus que suivre le bord de la mer, nous évitons la ville de *Menfice*. C'est plus court. Une longue plaine se déroule devant nous; on y défriche et on y brûle les grandes herbes pour les moissons de l'année prochaine. Des glaïeuls, des trèfles de toute sorte encombrent le sentier. J'y remarque des tiges d'acanthe hautes de trois pieds : j'aurais pu dire une coudée ou un mètre; mais il m'a semblé que, par mon évaluation mitoyenne, j'évitais également ce qui, pour être trop ancien ou trop nouveau, deviendrait inintelligible. Nous passons encore deux petits fleuves qui n'ont ni pont moderne ni dénomination antique. On nous fait voir sur le coteau une carrière de soufre; et laissant à droite le cap Blanc, nous en coupons la pointe par une marche savante au milieu des bruyères, des joncs, des palmiers nains, et des genêts en fleur. Nous descendons ensuite très rapidement sur la

rive de la mer, que nous suivons jusqu'au bas des remparts de Sciacca.

Sciacca, colonie de Sélinonte, encore debout quand sa métropole est tombée ! Sciacca, posée en amphithéâtre au fond de son golfe, embellie par la montagne aiguë que couronne le couvent blanchi de *San-Caloghero !* Sciacca, seule illuminée en ce moment d'un brillant rayon de soleil qui s'échappe des nuages, quand tout est dans l'ombre, et que la mer, suivant l'expression si juste d'Homère, *noircit sous le vent de la tempête*[1] *!*

Les gardes de la compagnie générale du soufre nous attendaient à Menfice, pour renforcer notre cortége. C'était un hommage et non une précaution. Dès qu'ils apprennent notre passage par les bruyères du cap Blanc, ils font contremarche et nous rejoignent à l'approche de Sciacca ; nous arrivons ainsi en pompe, au milieu de la popu-

---

[1] . . . Μελάνει δέ τε πόντος ὑπ' αὐτῆς.

HOMÈRE, Iliad., ch. VII, v. 63.

lation ébahie, chez deux nobles Portugais, victimes des révolutions de leur pays, agens de cette même compagnie des soufres toujours si bienveillante, qui leur a fait retrouver, en les enrôlant, non pas sans doute les délices de la patrie, mais une sorte de repos, quelque aisance, et, en souvenir du Portugal, à peu près le climat des Algarves.

L'hospitalité en Sicile tient tout-à-fait encore de l'hospitalité de l'Orient, si complète et si absolue. C'est la première coutume sicilienne que nos Portugais aient adoptée, et ils l'exercent dans sa plénitude. Ils nous cèdent leurs lits, leurs chambres, toute leur maison ; ils y paraissent à peine avec nous, et ne permettent pas même qu'on s'informe de ce qu'ils sont devenus pendant cette nuit passée à Sciacca, où il n'y a ni auberge, ni maison vide. Leur table se couvre, en notre faveur, de tout ce que peuvent fournir la mer et la contrée. Quel contraste avec l'abstinence forcée des deux jours que nous venons d'achever ! Pour surcroît de délices, des glaces ; des glaces,

bon Dieu! Je retourne le vers de Boileau, et je dis :

« Des glaces à Sciacca dans le fort de l'été ! »

Si près des sables libyques! Il faut avoir passé quatorze heures au soleil, sous ce climat de feu, pour apprécier comme nous ce doux repos du soir en si bon gîte, et accompagné de glaces en profusion.

Et, pour tant de prévenances, nos hôtes se croient trop payés par la pensée des services bien réels que rendent aux voyageurs leur accueil et leur intervention, par le plaisir de parler encore un moment avec eux de cette Europe, si oubliée à Sciacca, de raconter leurs malheurs, et de prononcer parfois quelques mots de leur langue maternelle. Pour ma part, je me trouve heureux de les interroger sur leur pays, de leur dire à mon tour ce que j'en sais, non sans doute pour ranimer leurs espérances, mais pour leur rappeler un souvenir du Tage, pour m'affliger de leurs revers, et pour faire résonner à leurs

oreilles désaccoutumées quelques vers de leur cher Camoëns, si analogues à leur situation présente.

« O chemin de la vie, toujours incertain. Dans « nos espérances, si peu de sécurité et de durée! « Où donc l'homme abritera-t-il sa faiblesse? où « pourra-t-il jouir en paix de sa courte exis- « tence[1]? »

Mes excellens hôtes me remercient, les larmes aux yeux, de ma sympathie. L'un d'eux a été directeur ou préfet de Lisbonne : il a un esprit fin et délié, une expérience consommée des choses politiques; il se résigne à peine à une telle inconstance de la fortune. L'autre porte un nom historique : il a soixante-huit ans; il commandait une brigade portugaise à la bataille de Toulouse.

---

[1] Oh! Caminho de vida nunca certo,
Que aonde a gente poem sua esperança
Tenha a vida tão pouca segurança.
. . . .
Onde pode acolherse um fraco humano?
Onde terà secura a curta vida?

CAMÕES, Lusiade, ch. I, st. 105 et 6.

Gouverneur d'Alméida, il a sauvé le roi d'Espagne Charles V. Peu après, banni de sa patrie pour crime de fidélité, il arrive en France ; il n'a plus ni famille, ni asile, ni ressource. « Je m'ache-« minais à pied vers Marseille, » me disait-il dans son français mêlé de portugais plus que d'italien, « bien fatigué, portant sur mon dos tout « mon bagage, et dans ma poche toute ma for-« tune : *quatre francs*. Exténué, je m'assis sur « une borne à l'entrée de la ville où je ne con-« naissais personne, et je me dis : Que va faire « maintenant la Providence, de ce pauvre général « portugais ? — A peine avais-je prononcé ces « mots, que je me sens frapper sur l'épaule : « c'est un frère de Saint-Jean de Dieu, remar-« quez bien. Vous êtes malheureux, me dit-il ; « vous venez d'Espagne ou de Portugal ; vous « devez être légitimiste ; venez avec moi, nous « sommes frères... Et puis on me soigne, on « m'équipe ; on m'embarque pour Rome, où « don Miguel m'a nourri jusqu'à ce que Dieu ait « inspiré à la compagnie des soufres la chari-

« table pensée d'employer mes vieux services.
« Si cette compagnie se dissout bientôt, ainsi
« qu'on le prétend, adieu ma bonne fortune.
« Mais alors, comme toujours, la Providence !
« oui, la Providence, répétait-il ; elle ne m'a-
« bandonnera jamais, parce que j'ai été fidèle.
« Après tout, je n'ai plus bien long-temps à
« vivre. Mais, mon Dieu ! si je pouvais revoir le
« Tage encore une fois ! »... Et quelques grosses
larmes tombaient sur les joues ridées du pauvre
général portugais...

SCIACCA. SON ILE VOLCANIQUE.

LA LITIÈRE.

MONTE-ALLEGRO. SICULIANA.

IX

Nos muletiers de Castel-Vetrano nous quittent ici. *Vita* nous regrette. « Si vous repassez dans « quelques années, » me dit-il (comme si le voyage de Sicile était de ceux qu'on fait deux

fois), « j'espère que vous me trouverez établi « dans la belle maison de mon oncle, l'abbé Sa- « cara ; ce sera moi qui vous recevrai alors, et « qui vous fournirai des mules *gratis.* »

Nous avions d'abord pensé à nous rendre par mer à Agrigente ; mais la barque des soufres, qui nous avait été offerte à Palerme, se trouve à *Mola di Girgenti*, retenue pour le roi, qui avait manifesté le desir de visiter les côtes maritimes jusqu'à Trapani. Le vent, d'ailleurs, était presque contraire ; nous nous décidâmes à suivre la voie de terre, et à essayer un genre de transport tout nouveau pour nous, dont Carmelo nous vanta les charmes. C'est la litière que je veux dire ; je n'en avais encore vu qu'en peinture.

Le soleil se leva radieux sur la grande mer. Ma fenêtre s'ouvrait sur une terrasse arrondie, où des pêcheurs, des marins, et tous les oisifs de Sciacca, venaient commencer la journée. J'y descendis ; et comme je contemplais les grèves du cap Blanc, que j'essayais encore une fois d'apercevoir l'Afrique ou tout au moins l'île *Pan-*

telleria, un matelot, qui reconnut aisément en moi un étranger, s'approcha et me dit : « Il « n'y a pas long-temps, signor, que vous auriez « pu voir d'ici un spectacle bien curieux. Je l'ai « vu, moi, et je ne l'oublierai jamais. Figurez-« vous que, par un temps aussi chaud que celui-« ci, il y aura neuf ans ce mois de juillet, la terre « commença à trembler. Chacun de quitter sa « maison au plus vite et de se réfugier où mieux « lui semble. Moi, je courus jusqu'ici d'un trait, « et je m'assis, en plein air, sur ce banc de pierre. « Voilà que tout-à-coup, de ce côté, à six milles « à peu près du rivage, là-bas, vers un bas-fond « que nous appelons l'Écueil du corail (la *Secca* « *del Corallo*), une immense colonne d'eau s'é-« leva lentement ; la mer s'ouvrit, et laissa voir « une île tout entière, avec des rochers aigus, « une montagne à pic, et un volcan au milieu. « Ce volcan jetait, à une grande hauteur, des « flammes, des cendres, des pierres qu'on voyait « d'ici tomber et fumer en touchant les eaux « qui se teignaient aussi d'une couleur rouge, et

« quelquefois jaune. Cette île vécut ainsi pendant « plusieurs mois ; on allait lui donner un nom : « les Anglais, qui pensent toujours à tout, étaient « venus de Malte pour y planter leur drapeau, « comme si ce rocher, qui ne valait pas grand'- « chose, n'était pas tout naturellement à nous. « Mais, un beau jour du mois de décembre, tout « s'en alla ; et on ne vit plus rien, pas même le « drapeau, qui descendit aussi dans les abîmes. »

— Ce récit m'intéressa ; car je me souvenais de cette île éphémère qui avait occupé les géographes, les naturalistes, et même un peu déjà les diplomates.

Je regardai un moment la façade de la cathédrale de Sciacca, de grandes et vieilles maisons à pierres rouges, et l'architecture, plus moresque que grecque, des édifices : puis, un délicieux jardin que la bienveillance du marquis San-Giacomo ouvre au public : il est terminé par un pavillon qui donne la vue du port, de la baie, de la mer Libyenne, et domine des barques nombreuses groupées autour de deux ou trois bricks

étrangers. Nous considérons ensuite les murs délabrés de la citadelle ; les donjons gothiques des seigneurs de Luna et Perollo, plus ruinés encore; les tours croulantes de ces châteaux si voisins, dont l'inimitié a ensanglanté les annales aragonaises de la Sicile. Nous passons devant les longues rangées des cruches célèbres par leurs formes imitées de l'antique, et par leurs vertus rafraîchissantes. Elles sont exposées au soleil dans la rue qui leur sert de four, et où nous brûlons déjà. Ce sont les mêmes vases qui m'avaient fourni en Égypte une eau si pure, au milieu des ondes limoneuses du Nil. C'est aussi d'une de ces cruches qu'Agathocle, fils d'un potier, s'élança, tout armé, pour porter la guerre en Afrique, en Italie, et pour s'emparer de la Sicile qu'il gouverna pendant vingt-huit ans. « Homme de gé« nie, que Scipion nommait le premier parmi « les plus habiles administrateurs et les conqué« rans les plus sagement audacieux[1]. »

---

[1] Διὸ καὶ τοπλέον Σκιπίωνα φασὶ .... Ἐρωτηθέντα τίνας ὑπο-

Nous voyons le mont Cranaüs; son nom moderne de San-Caloghero est une espèce d'énigme étymologique. Le caloyer était-il un saint, un moine, un bon vieillard, ou le tout ensemble? le mot grec permet toutes ces conjectures, et reste inintelligible, malgré des commentaires sans fin. Vainement, pour le comprendre, chercherait-on à mettre en jeu les anciennes étuves creusées par Dédale, où la vapeur du soufre arrête le plus intrépide investigateur. Ceci rend vraisemblable la fin du roi Minos, asphyxié, suivant le récit de Diodore, par les ordres du roi Cocalus, avant la guerre de Troie. Mais il n'y a là ni inscriptions, ni sculptures; seulement, quelques siéges grossièrement taillés dans le roc, et des sources d'eau chaude.

Ces mêmes eaux sulfureuses alimentent, au bas de la montagne, des bains plus accessibles. Leur entretien, fort négligé, fait peu d'honneur

---

λαμβάνει πραγματικωτάτους ἄνδρας γεγονέναι, καὶ σὺν νῷ τολμηροτάτους, εἰπεῖν τοὺς περὶ Ἀγαθοκλέα καὶ Διονύσιον τοὺς Σικελιώτας.

Polybe, Hist., liv. xv.

aux héritiers de ces Grecs, si recherchés et si habiles à emménager leurs thermes; et cependant, la réputation des sources minérales de Sciacca est bien établie; on y vient de tous les points de l'île, et même de Malte. Les malades y sont en foule déjà. Cette montagne jette, si près de la grève, une telle quantité d'eaux brûlantes, que la mer en est chauffée à une certaine distance, et garde assez loin l'odeur et la couleur du soufre. Le palmier-nain règne ici encore plus qu'à Sélinonte; la feuille en est gravée au-dessus des portes de la ville, et, à quelques pas des bains, j'admirais le joli couvent de Religieuses, qui porte aussi le nom de la *giummara*, plante nationale s'il en fut jamais.

Nous partons; nous allons attendre notre équipage auprès des fontaines sulfureuses de la vallée. Je vois notre triomphante litière descendre la colline sur le dos des mules; puis, tout-à-coup, je vois encore les mules, mais de litière, point. C'est, me dit-on, que, par un faux pas de la seconde mule, la cage où je vais

m'enfermer a été lancée à dix pas du chemin, contre un rocher qui l'a retenue et même un peu endommagée. On assure que le cas ne se représentera plus ; mais il est bon de savoir, crainte de surprise, que, sans être habituel, il n'est pourtant pas très rare, et peut devenir, en certaines circonstances, une cause de salut. En effet, cette boîte fragile, vermoulue, couverte de dorures et de peintures effacées, qu'on nomme litière, cheminant au bruit des grelots et des cris des guides, ne tient que par son poids sur les barres élastiques attachées aux flancs des mules ; de sorte que, si ces capricieuses montures ne peuvent retenir le fardeau sur le bord des précipices, la perche aiguë dont les conducteurs sont armés pour stimuler l'équipage, leur sert encore à soulever la litière et à la jeter, avec son contenu, hors des brancards, sur le côté solide de la route ; de cette façon, il y a tout profit pour le voyageur, car, au lieu de se briser infailliblement en mille pièces, il ne court plus que le risque de se casser une jambe ou deux.

La litière est relevée, replacée sur ses bâtons ; on nous y emboîte. Une demi-heure après, je me trouve tout-à-fait rompu à cette allure fort cahotante, où on éprouve d'abord une sorte de sensation pareille aux souffrances que donnent le tangage et le roulis. La caisse, fort étroite et peu élevée, n'admet que deux voyageurs, l'un en face de l'autre, tous deux fort gênés des jambes, et encore plus de la tête et des bras. Qu'il y a loin de cette litière à celle où Verrès voyageait, à la façon des rois de Bithynie, étendu et appuyé sur des coussins d'étoffe transparente, tout remplis de roses de Malte [1] !

Le général portugais, monté sur un poulain de Sciacca, qu'il nomme son cheval de bataille, et qui lui rappelle ses campagnes, nous escorte avec plusieurs gardes soufriers. Quand nous passons sur le bord de la mer, les mules de Sciacca,

---

[1] Nam ut mos fuit Bithyniæ regibus lectica octophoro vehebatur, in quâ pulvinus erat perlucidus, Melitensi rosâ fartus. CICÉRON, Verr., liv. V, § 11.

plus aguerries au bruit des flots que celles de Calatafimi, coupent si avant dans la vague, que nous voyons la lame par nos deux portières, et qu'il ne tient qu'à nous de nous croire dans une barque secouée par un remous violent.

Ici, point d'habitans, pas une cabane; de loin en loin, un paysan-citadin, voyageur comme nous, juché sur le bât de sa mule, en travers sur un long fusil signe d'indépendance et presque de noblesse. Des collines incultes, couvertes d'arbustes et de hautes herbes, qui commencent à se dessécher sous les feux de la saison; puis des ruisseaux quelquefois torrens, qu'on appelle fleuves: et, en effet, on ne peut leur refuser ce titre, puisqu'ils tombent dans la mer; mais c'est si près de leur naissance!

Et cependant ces mêmes campagnes, maintenant si désertes, ont vu Timoléon disperser une nombreuse armée de Carthaginois; ces mêmes torrens, sous les noms de fleuves Crimisus et Isburus, *car*, dit Cicéron, *les Siciliens ont bien*

des noms latins de ce genre[1], ligués en quelque sorte avec les Syracusains, ont noyé dans leurs courans ou enseveli sous leurs boues des milliers de Barbares. Ainsi l'assure le véridique Plutarque. Des ruines qu'on veut me faire reconnaître dans le lointain, et dont je ne distingue pas même l'ombre, sont Caltabellota, château sarrasin, ou Triocale, célèbre par sa résistance dans la guerre des esclaves contre la domination romaine. Pendant que je suis en cours d'antiquité, je cherche de tous mes yeux sur le rivage de la mer, quelques traces d'Héraclée, moi qui ai tant vu de villes de ce nom sur les bords de la Propontide; celle-ci, fille de Minos, était d'origine crétoise, et si puissante que Carthage redouta sa rivalité. Aujourd'hui le même néant a nivelé les deux ennemies, et l'Héraclée de Sicile a disparu plus complètement encore que ses homonymes.

Dans ces solitudes, nous remarquons des terres

---

[1] Nam habent illi nonnulla hujuscemodi latina nomina. Cic., Verr., liv. v, § 43.

crayeuses, des montagnes d'un albâtre tirant sur le gris, le *Platani*, l'ancien Alycus, fleuve salé: il a un peu plus d'eau que ses frères; il est profond et promène lentement des ondes blanchies par le gypse, ou jaunies par le soufre. Au haut de la dernière colline, est un petit lac bordé de roseaux, où des foulques, des plongeons et des sarcelles habitent. Un de nos gardes les effraie d'un coup de fusil; ils s'envolent, quittent la rive et gagnent le large pour se préserver de notre innocente artillerie, et comme accoutumés à cette manœuvre, qui, sur ce lac sans bateau, les garantit de tout danger. Nous arrivons à Monte-Allegro: c'est la moitié de la route et la halte ordinaire.

La *Joyeuse Montagne* (Monte-Allegro) nous a paru plus triste et plus sale qu'aucune autre bourgade de Sicile. C'est un village assez moderne, sillonné par la route et situé au pied d'un second village presque inabordable. Ce dernier, amas de masures pressées l'une sur l'autre, est posé sur un rocher plat, très élevé,

et, de loin comme de près, fort pittoresque; les nopals en sont toute la végétation, et en forment toutes les avenues; c'était une forteresse sarrasine. En quelques minutes, je fais le tour de Monte-Allegro. Les maisons en sont construites de blocs d'albâtre dont les roches blanchissent tout autour; jamais je ne vis une telle misère.

J'interroge un homme du pays qui se repose à l'ombre à côté de sa porte; il m'engage à m'asseoir auprès de lui sur un banc d'albâtre veiné : « Nous sommes très pauvres, il est vrai, me dit-« il, mais cependant nous avons bien des avan-« tages sur les pays voisins. D'abord, la figue « d'Inde, fruit délicieux, n'est nulle part meil-« leure. Puis la *giummara* nous fournit sa ra-« cine déjà très bonne quand elle est crue, et « exquise lorsque nos femmes l'ont préparée avec « notre excellent miel. D'ailleurs, elle a inspiré « une chanson au célèbre Méli. » Je voulus goûter à ce mets si poétique; et pour cette fois Méli me parut avoir assez mal à propos invoqué sa muse; j'aimais mieux dire avec Cicéron :

« Quoi! des laboureurs siciliens, dont les pèr
« cultivaient assez de champs pour nourrir
« peuple romain et toute l'Italie; des homm
« nés dans l'île de Cérès, où le blé fut trou
« pour la première fois, sont réduits à ces a
« mens dont leurs ancêtres, à l'aide de cet
« même invention, avaient aboli l'usage? Quoi
« sous votre préture, Verrès, des soldats sic
« liens vivaient de racines de palmiers-nains,
« les pirates du meilleur froment de la Sicile
« O spectacle cruel et déplorable [1]! »

Le Monte-Allégrin ne comprenait rien à m fureur et à mon mépris pour ses légumes de pr dilection, qu'on appelle encore ici du nom de *ci fagghiuni;* il continua tranquillement à me fai

---

[1] Aratorumne liberos, quorum patres tantum frumen exarabant, ut populo Romano, totique Italiæ suppedita possent; eosne in insulâ Cereris natos, ubi primùm frug inventæ esse dicuntur, eo cibo esse usos, à quo major eorum, cæteros quoque, frugibus inventis, removerun Te prætore, Siculi milites palmarum stirpibus, prædon Siculo frumento alebantur. O spectaculum miserum at que acerbum! Cic., Verr., liv. v, § 38.

l'éloge de son pays : « Signor, me dit-il, n'ou-
« bliez pas, dans vos voyages, de vous méfier des
« Palermitains ; ils sont fins et rusés ; et encore
« plus des gens de Girgenti, qui sont méchans et
« trompeurs. Ne craignez-rien, au contraire, des
« Monte-Allégrins ; ils sont sauvages et hérissés
« d'épines comme leurs aloës ; mais bons en de-
« dans comme leurs figues d'Inde. »

Nous descendons la *Joyeuse Montagne*, et dans la vallée, nous nous retournons encore une fois pour admirer la vue ravissante que présente de ce point Monte-Allegro, couronné de sa citadelle arabe, menaçant le ciel. Nous passons dans une gorge étroite un second fleuve qui traîne à la mer toute la boue de soufre et de sel, dont le premier, le fleuve *Platani*, n'a pas voulu. Ce sont les torrens de fange cités par Platon dans le Phédon [1]; ils prennent naissance dans le lac de chaux et de bitume que les Arabes ont

---

[1] ὥςπερ ἐν Σικελίᾳ οἱ πρὸ τοῦ ῥύακος πηλοῦ ῥεόντες ποταμοὶ καὶ αὐτὸς ὁ ῥύαξ.

PLATON, Phédon, p. 114, *édit. Bekker.*

nommé *Macalubbi*, et que nous laissons à peu de distance sur notre gauche.

Nos mules chargées d'autant de clochettes que les grilles chinoises de la *favorite*, à Palerme, vônt d'un bon pas. Deux conducteurs se tiennent auprès des deux bêtes qui portent la litière, tandis qu'une troisième, montée par le guide, les précède et les dirige. Ces trois cochers se relèvent alternativement, et se passent l'un à l'autre la longue et lourde lance avec laquelle ils frappent presque en même temps, en avant et en arrière. Ils occupent un juste milieu entre les deux mules, auprès de la portière; et les harangues qu'ils leur adressent, pour être en style familier, ne sont pas sans éloquence, ni surtout sans effet. J'en ai écrit pendant la route, et comme sous la dictée, les fragmens qui m'ont paru les plus remarquables.

« Rosalie! ma belle, mon amour! va donc plus « vite. Marche, marche, ma jolie compagne. La « Madone te prodiguera les *maccheroni*, et moi, « je te donnerai à boire de ma main à la fontaine

« voisine. Courage, ma petite Rose; *afferoum!*
« Oh! ah! hou. — Oh! ah! hou.

« Comme vous ralentissez le pas, mignonne; « qu'avez-vous donc? Vous marchez comme « une princesse, sans vous gêner. Ah! je le « vois, rusée, pendant que nous traversons ce « champ d'avoine, vous en prenez à droite et à « gauche. Fi! Rosalie; vous aurez ce soir, chez « votre maître, une bien autre nourriture. Al- « lons! allons! —oh! ah! hou.—Vous ne voulez « donc pas mériter le beau compliment que les « seigneurs que vous portez s'apprêtent à vous « faire à notre arrivée; pour vous, les meil- « leures fêves de la Sicile, et pour moi, une « étrenne généreuse. Allons, ma fille, cours, « cours; — oh! ah! hou. — Oh! ah! hou. »

« Mais non, voici la descente; doucement, « petite, doucement. Pas à pas, bon œil, et pied « sûr. Tu pourras courir à ton aise, dans la « plaine, quand nous aurons atteint le fleuve. « Tu comprends, Rosalie, n'est-ce pas? Bien, « ma belle, *afferoum!* C'est cela. Maintenant que

« nous y voici, cours, cours, cours. — Oh! ah!
« hou.—Oh! ah! hou. »

Et ces mignardises, comme d'autres phrases non moins amoureuses, criées d'un ton arabe avec des sons gutturaux, entremêlées d'interjections et de sifflemens, rappelant tantôt les âniers du Caire, tantôt les chants tyroliens, ou les contrebandiers espagnols, étaient constamment accompagnées de violens coups de bâton sur le dos ou sous le ventre des mules, auxquels celles-ci répondaient par des ruades à désarçonner la litière et le plaintif voyageur.

J'étais d'abord tenté de retrouver dans le retour périodique de l'*oh-ah-hou*, à la fin de chacune de ces stances, qui tiennent à la fois de l'anacréontique et du pastoral, l'*Evhoë* des odes antiques en l'honneur de Bacchus; mais j'ai craint, par un rapprochement si hasardé, de soulever contre moi la critique, et peut-être le courroux de mes confrères en archéologie. Je redoute moins les orientalistes, et je fais remarquer que l'*afferoum* est le mot d'origine arabe

dont les Turcs se servent pour applaudir. Il court les rues de Constantinople; c'est leur *bravo !*

Nous traversons Siculiana, ville née il y a cinq siècles, et qui n'est ni plus propre, ni plus belle pour cela. Un agent de la compagnie des soufres suivi d'un capitaine portugais, que la mauvaise fortune a fait son lieutenant, quitte le port où il réside pour se placer sur notre passage, et nous y faire trouver des glaces bien dignes de nos éloges et de nos remercîmens après une journée si accablante. Partout, les mêmes attentions, l'hospitalité la plus ingénieuse! Du balcon où les rafraîchissemens nous sont prodigués, la vue s'étend sur les montagnes intérieures, brillantes d'une végétation printanière, et sur la riche plaine que nous allons parcourir au milieu des vignes, des oliviers, et des plus vertes moissons.

Une forte odeur de soufre se fait sentir dans la rue de Siculiana, comme dans les campagnes; et le soir, les exhalaisons se condensent parfois en blanches vapeurs. Girgenti s'offre à nous au

loin pompeuse et dorée des rayons du soleil couchant[1]. Nous nous arrêtons au Môle, ancien port des Agrigentins, chez le Vendéen Guibert, agent principal de la compagnie dans ce chef-lieu du soufre. C'est encore un homme fidèle à la façon surannée du pauvre général portugais. Il nous accueille en compatriotes, en amis, en frères d'opinion, si j'ose le dire ; et pourquoi ne l'oserais-je pas ?

---

[1] Arduus indè Acragas ostentat maxima longè
Mœnia. VIRG., En., liv. III, v. 703.

AGRIGENTE

ANCIENNE ET MODERNE.

X

Voilà donc Agrigente, *la splendide* Agrigente ! Ah! si j'étais encore tel que je fus (car sans être tout-à-fait vieux comme Nestor, je me prends à dire comme lui), ce nom seul d'Agrigente, *la plus*

belle des villes mortelles[1], selon Pindare, animerait mes songes et agiterait mon sommeil; or, je ne dors plus, il est vrai; mais, cette fois, ce n'est pas l'image d'Agrigente qui me réveille, ce sont mille piquans insectes, éternels habitans de la Sicile, qui nous poursuivent jusque dans l'asile de l'amitié, et que je retrouve fidèlement mentionnés dans le journal de chaque voyageur. Je le vois à regret, mon imagination s'est calmée, mon sang s'est refroidi. Moi qui, jadis, aurais cru aveuglément Pindare sur parole, je me sens tout prêt à le chicaner sur la véracité de ses épithètes; vrai signe de décadence et de vieillesse.

Nous partons pour les grandes ruines en voiture; car, bien qu'on ne puisse arriver au *Môle* sur quatre roues, il y a cependant, dans cette même ville où Égénète, vainqueur à Olympie, entrait avec trois cents chars attelés de chevaux

---

[1] . . . . . φιλάγλαε, καλλίστα βροτεῶν πολίων.

PINDARE, Pyth., ode 12.

blancs, et où, pour les noces de la fille d'Antisthène, huit cents chars faisaient cortége à la mariée, il y a, dis-je, une calèche vermoulue, remorquée par deux mulets, et destinée uniquement aux quatre ou cinq milles de route *carrossable* (c'est le mot consacré, *carrozzabile*) qui entourent la capitale de la Sicile méridionale. Deux Portugais, amis du Général, me racontent en passant les ondes de l'Acragas, leurs vicissitudes. C'est une même histoire d'un bout de l'Europe à l'autre; partout l'antique honneur, le désintéressement et la fidélité cédant à la ruse, à l'avidité et à la souplesse. Mais l'amour de leurs légitimes maîtres, religion mourante qui va bientôt disparaître pour jamais, brûle encore dans ces nobles âmes qu'aucun revers ne peut soumettre ou changer. Ces soutiens d'un trône tombé allaient avec nous, défenseurs inutiles d'un autre trône, méditer sur l'inconstance de la fortune, au milieu des ruines d'Agrigente.

Je ne vis jamais, pas même à Athènes, un cercle plus complet de plus pompeux débris. Dix tem-

ples, les uns presque entiers, les autres croulant, la plupart monceaux de décombres, des bastions renversés, une naumachie, des catacombes, une citadelle, un hippodrome. « Cette ville, dit Po- « lybe, l'emporte sur la plupart des autres villes, « autant par la sûreté de ses remparts que par ses « édifices et sa magnificence [1]. » Entrons dans la vaste enceinte : la porte de Cocalus nous y introduit. Pour arriver à ce roi mythologique, il faut négliger les tyrans les plus connus de l'histoire d'Agrigente, et remonter aussi haut qu'on peut aller. Là, on trouve Cocalus maître de la forteresse d'Acragas, avant le siége de Troie ; on apprend qu'il fut cruel, sanguinaire, mais qu'il protégea Dédale ; Dédale, l'habile architecte, le rusé mécanicien, si adroit qu'il eut grand'peine à retrouver lui-même l'entrée de son labyrinthe après l'avoir achevé [2] ; si célèbre que son nom

---

[1] Ἠδὲ τῶν Ἀκραγαντίνων πόλις.... διαφέρει τῶν πλείστων πόλεων..... καὶ κατὰ τὴν ὀχυρότητα, καὶ μάλιστα κατὰ τὸ κάλλος, καὶ τὴν κατασκευήν.

Polybe, Hist., liv. ix. Fragmens.

[2] .... Vixque ipse reverti

grec, synonyme de l'artiste le plus ingénieux, est devenu en français le nom de son plus étonnant ouvrage. Or, si je parle de Dédale ici, ce n'est point par une sorte de digression pindarique et pour n'avoir rien à dire de Cocalus, mais parce que Dédale lui-même passe pour le créateur de cette première rue d'Agrigente creusée dans le plus vif rocher, comme des traces informes d'architecture qu'on reconnaît tout autour.

Nous mettons pied à terre au milieu de grands enclos d'oliviers et d'amandiers, recouvrant la vallée sur son penchant septentrional; nous suivons les ruines jusqu'à l'arête de la montagne que couronnent les remparts. Là, sur de hautes et larges bases, règnent les beaux temples; celui de Junon-Lucine, où se trouvait, disent les plus savans antiquaires, l'effigie de la déesse telle qu'elle parut aux yeux du berger Pâris. Ici, j'aurais besoin d'un commentaire qui me manque

---

Ad limen potuit : tanta est fallacia tecti.
OVIDE, Métam., liv. VIII, v. 168.

pour ne pas confondre cette Junon avec le fameux portrait d'Hélène, de Zeuxis, copié d'après nature sur les cinq plus belles filles d'Agrigente, par ce grand peintre, leur compatriote, né à Héraclée tout près d'ici, et pour deviner à quel titre l'adultère beauté avait pris place sous les voûtes consacrées à la chaste Lucine. Quoi qu'il en soit, cet élégant édifice, posé comme en l'air sur un dernier rocher, domine le vallon d'un second Hypsa, et la plaine qui s'étend jusqu'à la mer. Puis vient le temple de la Concorde, que je nomme ainsi malgré la science, ne sachant autrement faire pour le désigner ; c'est le mieux conservé de tous les monumens de l'antique Sicile ; et cependant aucun ciment n'unit les assises de ses blocs. Ses colonnes doriques s'élancent gracieusement dans les airs ; et légères dans leur solidité, elles signalent au loin la perfection de l'art grec ; car ces deux temples, vainqueurs du temps, s'aperçoivent de tous les points d'un immense horizon, et servent de reconnaissance aux vaisseaux naviguant sur la mer Libyenne.

Nous passons rapidement en revue les remparts nus au midi, cachés au nord sous le plus épais rideau de lierre; les caveaux creusés ou bâtis pour les assiégés et les assiégeans, confondus ici comme dans la mêlée; les salles sépulcrales servant de bastions où Grecs, Romains et Carthaginois, après de longues inimitiés et de sanglantes guerres, se trouvaient enfin réunis dans le repos de la tombe; les grands pans de mur, penchés sur les précipices et roulant dans la plaine vers les débris du temple d'Esculape; enfin, les greniers souterrains et leur bouchon de pierre, qu'on prendrait pour des citernes, et pour des réservoirs d'eau, et non de froment. Un soleil ardent nous poursuit. Nous prenons haleine, tantôt sous le feuillage des caroubiers, tantôt près des arbres chargés de pistaches. Il n'y a de fraîcheur qu'à l'ombre des hautes colonnes du temple que je n'ose nommer, car, en lui ôtant son titre de *Concorde*, on ne lui en a donné aucun autre jusqu'ici. M. Guibert nous y ramène; il a bien voulu nous *initier lui-même aux mys-*

tères de ses ruines. Ainsi, nous échappons aux explications confuses et incomplètes des indicateurs mercenaires, à cette race importune des guides (*mystagogues*)[1], qui, bien mieux encore à Agrigente que partout ailleurs, ont dû, suivant la réflexion spirituelle de Cicéron, *faire leur métier tout au rebours, et ne plus montrer où sont les choses, mais où elles étaient.* Singulière aberration du langage, qui fait donner plus tard à ces mêmes ignorans démonstrateurs (*ciceroni*) le nom du plus érudit et du plus grand écrivain de l'antiquité !

Des glaces nous attendaient ; toujours des glaces ! La compagnie des soufres a donc aussi le monopole des neiges de l'Etna. Pendant cette halte rafraîchie par de si douces surprises sous le portique du temple sans nom, nos yeux planent sur la vieille cité tout entière. En face de nous, la roche athénienne, les temples de Minerve, de Cérès, etc. Il me semble que j'aurais

---

[1] Μυσταγωγοί. Mystagogues, initiateurs aux mystères du culte. Cic., Verr., liv. IV, § 59.

mieux fait de lire, une fois pour toutes, les noms du Dictionnaire de la fable, à l'article *Divinités*, car Agrigente est comme un autre Olympe. Viennent ensuite un hippodrome incertain, une naumachie plus douteuse encore, la chapelle de Phalaris (j'expliquerai plus bas cette étrange dénomination); enfin les carrières, mères de tous ces grands édifices, où s'est nichée, comme dans le fond d'une coquille, une élégante maison moderne, avec ses balcons en treillage et ses verts jardins.

Nous visitons le temple d'Hercule, témoin des rapines de Verrès; son unique colonne, relevée plutôt que restée debout, dans un monceau de frises et de chapiteaux brisés; les restes des temples de Castor et Pollux, trop embellis par une restauration récente; enfin, le *palais des Géans* : ainsi se nomme l'amas des immenses débris du temple de Jupiter Olympien, le colosse des colosses. Ces colonnes déroulées l'une près de l'autre, dont la main des hommes de nos siècles n'a pu replacer ni déplacer les tambours; leurs

chapiteaux enfoncés dans les trous creusés par leur chute, et dont une échelle seule pourrait atteindre le faîte ; ce géant informe, resté seul après ses frères pulvérisés, couché sur le sol comme dans son sépulcre ; les blocs des frontons intérieurement ciselés pour recevoir les câbles qui les portaient si haut, les juxta-posaient si artistement, et se retiraient sans effort ni blessure : tous ces mystères d'une architecture gigantesque, que le temps a dévoilés, en détruisant le noble édifice, effraient l'esprit, et font tristement rêver à tant d'autres secrets perdus, à tant de générations passées, à tant de puissance évanouie.

Le soleil nous consume dans ces magnifiques solitudes ; il a déjà desséché les premières fleurs du printemps : l'acanthe et les liserons résistent encore. C'est ici qu'habite le passereau solitaire, amant des ruines ; les ramiers nichent dans les tombeaux des remparts, et quelques rossignols chantent sur les branches les plus basses des amandiers couverts de fruits. Notre voiture tra-

verse, par une route déserte, le plus populeux quartier de la ville de huit cent mille âmes, où sont, à chaque pas, les traces des voies, des constructions antiques, et, à un détour du chemin, la chapelle du tyran Phalaris, *ce brûleur d'hommes*, comme l'appelle Pindare, *dont le taureau d'airain et le génie sanguinaire ne cesseront jamais d'être en horreur* [1]. Ces murs presque modernes ne sont pas sans élégance; une croix les surmonte. Quelque *touriste*, mêlant le plaisant au sévère, quelque *cicerone* en bonne humeur, aura donné à ce monument le nom qu'il porte aujourd'hui. S'il m'était permis d'en faire la critique à mon tour, et sur le même ton, je dirais que la chapelle n'a rien de grec, et ceux qui l'habitent rien de tyrannique. C'est tout simplement le couvent de Saint-Nicolas, et un très médiocre musée, où les bons moines ont réuni

---

[1] Τὸν δὲ ταύρω χαλκέω καυ-
τῆρα νηλέα νόον,
Ἐχθρὰ Φάλαριν κατέχει παντᾶ φάτις.

PINDARE, Pyth., od. I.

des frustes exhumés des jardins d'Agrigente, peu dignes d'être transportés à Girgenti, et, par conséquent, très justement négligés des voyageurs.

Nous retrouvons ici, en troupe nombreuse, nos compagnons d'infortune, passagers du *Véloce*. Ils ont suivi la même direction que nous. Nous nous sommes déjà entrevus dans les déserts de Ségeste et de Sélinonte. Ils se dirigent vers Syracuse, par le bord de la mer et Alicata. J'ai pris pour notre caravane d'autres mesures. Je veux atteindre Catane par la grande et unique route de poste qui doit me montrer les villes intérieures et les campagnes d'Enna.

Nous nous élevons peu à peu sur les flancs de la roche athénienne, jusqu'aux premières terrasses qui précèdent la ville moderne ; nous dépassons la porte où brille en écusson le crabe des médailles antiques; les douaniers nous arrêtent et nous interrogent ; ce ne sont plus ces soldats de la porte d'Agrigente, que la loi réduisait à n'avoir, pour leur nuit de garde, qu'un mate-

las, un chevet, une couverture et deux coussins [1]. Ceux-ci béniraient une loi qui les condamnerait à se contenter, chez eux , de pareils meubles, et bien plus encore le gouvernement qui consentirait à les leur fournir. Le bruit inusité d'une voiture met la ville en émoi ; les Agrigentins s'attroupent sur notre passage.

Nous nous arrêtons d'abord chez M. Raphaël Politi , peintre , littérateur, archéologue , à qui , pour ses travaux comme pour son musée , tout voyageur doit une visite de reconnaissance et de curiosité. Ce musée n'est cependant qu'un atelier en désordre, où s'entassent des copies et des plâtres assez insignifians ; mais M. Politi accompagne chaque démonstration d'allusions et de phrases d'une si exquise galanterie, qu'on se plaît à l'écouter, même quand il disserte sur des bagatelles. Parmi les portraits fort nombreux, la tête du poète Méli attire notre attention. « C'est ce que j'ai fait de mieux , nous dit M. Ra-

---

[1] *Voyez* Diodore, liv. XIII.

« phaël, et cependant ceci fut tracé à la hâte et « de mémoire. Voici l'*impromptu* que Méli m'a- « dressa à son tour pour ma récompense :

« Je reste vraiment confondu; comment, Po- « liti, tout vieux que je suis, à peine t'ai-je re- « gardé, que tu rends aussitôt ma véritable « image! Je te croyais peintre, et non miroir[1]. »

Nous examinons un petit modèle du temple de Jupiter Olympien restauré, et quelques vases grecs nouvellement exhumés des tombeaux de la vieille ville. C'est sur la description de ces vases que s'exerce l'imagination de M. Politi, lorsque, fatigué du pinceau, il aiguise sa plume. Son style est au moins aussi facétieux qu'explicatif. Voici ce que je lis dans la dernière *Illustration* imprimée à Palerme, qu'il voulut bien me donner; on y retrouve, hardiment entrela-

---

[1] Restu trasiculatu, anchorchì vecchiu;
Comu Politi, appena iu guardu a tia,
Tu mi renni la vera effigie mia;
Ti cridia bon pitturi, ma no specchiu.

MÉLI, Poésies, vol. II, p. 27.

cés, les souvenirs des romans de Victor Hugo et de la mythologie. Il est question du combat d'Hercule contre l'hydre de Lerne.

« Tudieu! l'affaire est grave. Il ne s'agit plus
« de faire le gentil et de filer la quenouille auprès
« des belles esclaves de Méonie; ceci est pour
« tout de bon; vous allez voir monsieur don Her-
« cule aux prises avec le monstre de Lerne; ce
« même Hercule, qui mordit le sein de sa nour-
« rice, quand Minerve pria madame Junon de
« tendre une écuelle de lait à cet affamé *Quasi-*
« *modo*... Pour Minerve, regardez; elle est là,
« perdue comme un grain d'anis dans une sau-
« cisse, et toujours entourée d'hommes, toute
« chaste qu'elle est. »

Je finis, de peur de mal traduire; je crains même d'avoir déjà assez faiblement rendu les grâces naïves de mon original. — M. Politi nous montra une belle effigie moulée de la Vénus de Syracuse; mais nous ne pûmes rien voir d'une autre Syracusaine, qu'il vient d'épouser récemment pour remplacer sa seconde femme, et dont

il est jaloux, dit-on, comme si elle était la première.

Nous parcourons la cathédrale. Je remarque, à gauche du chœur, une citerne qui réunit, conserve, rafraîchit et épure les eaux qui tombent sur tout l'édifice, et l'antique autel votif qui sert de margelle à cette citerne, où tout le quartier vient puiser; puis, la grande nef de cette belle église gothique, si pauvrement restaurée; enfin, l'écho, découvert par un maçon qui entendit, à son grand regret, au fond de la voûte, les révélations que fesait sa femme se confessant à l'autre bout. On décaissa pour nous le dramatique bas-relief grec, dont les quatre faces revêtaient un sarcophage, et cachent aujourd'hui les fonts baptismaux. Grande scène pathétique qu'ont décrite, sans l'interpréter, Goëthe et tant d'autres voyageurs-écrivains. Pour nous aider à deviner l'énigme, un chanoine, qui voit notre embarras, s'approche et veut bien nous prêter le secours de ses lumières. D'abord, il nous parle français, à ce qu'il pré-

tend ; mais il nous est impossible de reconnaître, dans son idiome, deux mots de notre langue ; or, l'incertitude sur l'origine et l'explication du bas-relief est telle, que, quand notre bénévole commentateur revient à l'italien, il n'est guère plus intelligible. Nous admirons un charmant tableau du Guide, qu'on ne montre jamais sans provocation, mais que le goût si pur de M. de Forbin nous avait d'avance signalé.

Nous descendons ensuite, par des égouts qu'on appelle ici des rues, sur la place de *la Reconnaissance*, où est dressée la statue de l'avant-dernier roi de Sicile. Cette place est terminée par un long balcon, d'où le plus magnifique tableau se déroule sous nos regards. Les campagnes chargées de figuiers, de grenadiers, de nopals, et de moissons, dans leurs ondulations jusqu'au môle ; les ruines si pittoresques de l'antique cité ; les montagnes si fièrement escarpées, qui vont vers Alicata et le cap *Pachynum;* les hautes collines qui règnent vers le lac des *Macalubbi;* et au fond l'immense mer, où quelques

voiles, presque imperceptibles, se perdent dans les brumes de l'horizon.

Nous traversons de nouveau l'Acragas; mais, cette fois, sur un de ces ponts à angle presque aigu, si favorables au paysage, et si incommodes au passant. Nous revenons enfin au môle, tout préoccupés de ce que nous ont fait voir la moderne, et surtout l'antique Agrigente : ruines colossales, mer lointaine, vastes aspects, pompeuse nature qui se gravent dans la mémoire pour enchanter un jour nos souvenirs.

LES FLEUVES ACRAGAS ET HYPSA.

LES VILLES DE FAVARA
ET DE CANICATÙ.

CALTANISETTA.

XI

Encore l'incommode litière ; je n'y remonte cependant qu'après avoir jeté un coup d'œil rapide sur le môle d'Agrigente, le port encombré de pains de soufre qui vont s'embarquer pour la

Russie, la raffinerie de soufre qui vient de s'établir et prospère déjà sous la direction de M. Guibert; les grottes antiques d'où s'échappent, en légers nuages, des vapeurs soufrées; enfin, après avoir compté les richesses et pénétré les mystères de l'empire sulfureux tout entier. Carmelo, qui, pendant notre séjour à Girgenti, avait abdiqué les fonctions de guide, pour se vouer sans distraction à celles de cuisinier, reprend le commandement de l'avant-garde. Nous franchissons une dernière fois l'Acragas, et comme il a tout juste assez d'eau pour mouiller un piéton jusqu'au genou, chacun de nos muletiers grimpe sur une des deux mules porteuses; ce qui redouble le balancement de la litière, de manière à nous faire craindre une immersion immédiate. — Au reste, ce tangage et nos craintes doivent se renouveler, sans effet, chaque fois que nous traverserons un des dix-sept fleuves qui nous séparent de Caltanisetta, lesquels en été réuniraient vainement les trésors de leurs ondes pour faire tourner un moulin.

Nous faisons halte au tombeau de Théron que nous avions hier, par prévoyance, réservé pour une journée fort stérile en souvenirs antiques. Cette espèce de tour carrée et pyramidale est-elle la tombe du roi Théron, ou du cheval de Phalaris? Telle est l'alternative qui divise les savans depuis bien des siècles. Ne pourrait-on, par esprit de conciliation et par une sorte de compromis, stipuler que désormais ce monument funéraire, malgré son exiguité, sera déclaré contenir Théron et le cheval tout ensemble? On placerait alors le tyran entre les quatre colonnes du premier étage, le coursier au rez-de-chaussée, et on se rapprocherait ainsi du texte de Pindare, lequel, après avoir fait de Théron l'éloge le plus complet que jamais poète ait inventé pour un roi quelconque, met encore au rang de ses vertus son amour pour les chevaux, et sa science en l'art de *conduire un char dans la carrière;* tandis que Racine a fait de cette même science un si hardi reproche à Louis XIV et à Néron ; sérieusement, cet édifice massif et sans

grâce, me paraît d'origine purement romaine.

Nous recommençons en dessous la revue des ruines d'Agrigente que nous dominions hier; il nous semble que contemplées de la plaine, elles développent mieux leurs gigantesques proportions. Les pans de muraille que le temps détache des remparts, gênent parfois le sentier qui se détourne alors jusqu'à ce que l'obstacle ait été réduit en poussière, ou qu'entraîné par de nouvelles avalanches de maçonnerie, il ait roulé plus loin. Nous passons le second ruisseau qui ceignait la ville concurrement avec l'Acragas. Était-ce l'Hypsa ou le Narus? Il se cache si bien sous le nom de *San-Biagio,* qu'on n'a pu encore percer ce déguisement. Nous nous éloignons de la mer, et nous gravissons les montagnes jusqu'à Favara. Là, M. Guibert nous quitte sur les confins de son royaume sulfureux. Il regrette de ne pouvoir retrouver avec nous la France, notre commune patrie, que sa fidélité lui interdit; il ne savait pas alors qu'une amnistie accordée enfin à son noble crime, lui en ouvrirait bientôt les

portes. Il nous remet aux soins d'un de ses brigadiers fort renommé en Sicile.

Cet ancien *campiere* a exercé long-temps sous ce dernier titre le métier de contrebandier, tout au moins. C'est un homme superbe, âgé de trente-six ans. Il a la tournure du géant isolé dans le temple de Jupiter olympien. Il se nomme *Antonio Biondi*. Les anciens émules qu'il commandait, devenus des ennemis qu'il surveille, y avaient joint en signe de respect et de crainte le *don* espagnol, ce qui équivaut, en Sicile, au *cid* des Bédouins;

Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur [1].

On accourt sur le chemin pour le saluer de plus près; on quitte l'ouvrage pour serrer sa main nerveuse; il sourit à tous, parle haut, et me rappelle un cheick des Arabes voleurs au sein de sa tribu. Un tel homme conjurerait tout péril, s'il y en avait; mais il a garanti que nous ne ren-

[1] Corneille, le Cid, acte IV.

contrerions pas sur toute la route l'ombre d'un seul brigand qui ne se changeât, à sa vue, en honnête homme ; et sa parole vaut mieux que celle des Généraux commandant les trente mille soldats accumulés depuis quelques mois en Sicile.

Nous entrons dans cette opulente contrée, qui a valu à son île le surnom de *grenier de l'Italie*. Voici les premières lignes des campagnes d'Enna, séjour favori de Cérès. Ici, point de grandes plaines, mais des collines se penchant l'une vers l'autre comme pour se communiquer leurs trésors, entrecoupées de quelques prairies, véritable océan de verdure avec ses ondes que le vent abaisse et fait rouler de la cime aux vallées. Le laboureur jaloux de sa culture n'y mêle aucun arbre, ne la sépare par aucune haie ; l'ombre nuirait. Les habitations, écartées des champs, se pressent en tas sur les lignes des rochers, ou sur des hauteurs stériles ; là, restent pendant toute l'année, les femmes vouées aux soins du ménage, à la quenouille et à l'aiguille. Les hommes partent chaque jour

avant l'aube, et ne reviennent qu'avec les ténèbres. Les cultivateurs des terres les plus éloignées passent la nuit dans des huttes de roseaux. Vie pénible, cercle non interrompu de travaux qui suscitèrent les révoltes des esclaves, et ensanglantèrent la Sicile. Notre litière, comme le char de Triptolème, ne roule que sur des campagnes fécondes, mais uniformes, et dont l'œil se lasse bientôt.

Favara nous fait voir une belle place, quelques traces d'architecture moresque, un vieux château qui plonge sur les groupes des maisons; une jolie fontaine où les jeunes Siciliennes, aux grands yeux noirs, accourent avec leur cruche d'airain, et entament des conversations animées et bienveillantes avec don Antonio Biondi; ensuite quelques oisifs que les soufres ont faits millionnaires. De beaux jardins entourent cette bourgade peuplée de quatorze mille âmes, et qui est en progrès, tandis que ses voisines sont en décadence. Vers midi, nous nous arrêtons à *Canicatì*. Ainsi le veut don Antonio : il nous dit,

comme Diomède aux Grecs : « Reposez-vous, « maintenant ; et soutenez votre courage par le « pain et le vin. » C'est, en effet, à ces provisions homériques que se bornent les ressources rassemblées par notre hôte, grâce aux contributions de ses voisins. Le génie de Carmelo va briller dans tout son lustre. Nouveau Joseph, il a prévu les heures de disette, et il a préparé fort à propos pour notre appétit, un énorme poisson pêché cette nuit dans la mer Libyenne, et qu'il a porté de Girgenti en travers sur sa selle. Canicatù comptait dix-huit mille âmes avant le choléra. Deux mille périrent alors. Quelques églises élèvent leurs frontons au-dessus de ces cases nombreuses, surmontées de voûtes qui me rappellent les villes de la Palestine : Nazareth et Kâkoum. Ici, comme aux approches de Rama, le nopal multiplie sur la route ses rameaux tordus, mais les belles tiges des palmiers qui forment la magnifique avenue de l'ancienne Arimathie, n'ont pas de rivales en Sicile. — Le ruisseau de Canicatù n'est qu'un égout ; tout auprès est une

fontaine sculptée en marbre, dont l'eau a tari; ce que j'attribue, sans hésiter, à l'influence de l'inscription latine; les vers en sont si mauvais qu'ils auront mis la naïade en fuite.

Nous arrivons aux mines de San-Cataldo : les moissons viennent mourir aux bords des soufrières; ainsi, la terre ne cesse jamais de donner tantôt les richesses de sa surface, tantôt les trésors de son sein : mais ses bienfaits ne peuvent mettre à l'abri des caprices de la destinée; et j'ai vu bien malheureuse, à Londres, l'aimable princesse qui porte le nom de cette contrée, et règne en suzeraine sur ces fertiles guérêts. J'ai appris avec joie qu'elle était depuis long-temps rendue à sa patrie, avec tous ceux dont elle avait partagé les souffrances et consolé l'exil.

En approchant de Caltanisetta, la culture varie : les arbres reparaissent; les *opuntia* d'abord, puis les amandiers et les oliviers, à mesure qu'on vient vers la ville; les orangers sont le dernier terme de la végétation; ils fleurissent

près des remparts, dans les vergers des élégantes *villas* des faubourgs.

Nous entrons dans la *Flore*, à qui la reine Isabelle a donné son nom. C'est un jardin ouvert au public, plein de fleurs et de jolis arbres : il domine la plus riante vallée; du haut de sa longue terrasse je plane sur des collines intérieures, des gorges étroites, des vallons inhabités. La mer a disparu ; c'est la première fois que ses ondes azurées ne sont pas le fond des tableaux qui se développent sous nos regards. On aperçoit les campagnes de Caltagirone, et à l'horizon la cime de Castro-Giovanni, frappée d'un dernier rayon du soleil. Les rossignols reviennent avec les taillis et l'épais feuillage.

Nous mettons pied à terre sur la place, au milieu de la foule des curieux ; et nous pénétrons dans une auberge où, malgré les pompes de l'enseigne et la jactance du propriétaire, les talens de Carmelo trouveront encore à s'exercer, comme ses provisions à faire figure. Pendant ces apprêts,

je remarque dans la ville quelques constructions bizarres ; je m'approche de la porte d'une taverne où m'attirent les sons d'une clarinette et d'un violon. Il s'agit d'une danse plus vive encore que la tarentelle ; on l'entremêle de quelques temps de repos, ou pour mieux dire, de certaines mesures plus lentes, qui font balancer languissamment les deux couples de danseurs, comme s'ils se reposaient. J'ai reconnu dans cette dernière mélodie le mouvement gracieux et les notes sautées du chant que les musiciens appellent *la Sicilienne ;* puis, tout-à-coup, sur un signal de la clarinette, la danse reprenait, aux cris joyeux des assistans ; toute l'agitation du premier motif. La musique me parut jolie et très passablement éxécutée.

Je vois quelques palais à mille balcons, comme dans toutes les villes de Sicile, même là où il n'y a rien à voir, et où personne ne passe. C'est encore ici la seule distraction des Religieuses, et même des jeunes dames que la jalousie, vertu nationale, et les mœurs plus austères à mesure

qu'on s'éloigne des grandes villes, condamnent à une sorte de réclusion ; on les croirait des nonnes en ménage. Une inscription de la colonne dressée sur la place publique m'apprend que Caltanisetta prétend être l'antique *Nisaion*, dont elle aurait gardé une syllabe grecque terminée à l'italienne, et précédée du mot sarrasin *calta* (forteresse), si commun en Sicile. *Nisaion* était une de ces villes que Cicéron rangeait dans la classe des plus insignifiantes cités. Caltanisetta a figuré dans des annales beaucoup plus récentes, et je crois me souvenir que les troubles de 1820 ont pris naissance dans son sein, et ont fait parmi ses habitans plus d'une victime.

Nous voici enfin sur une belle route, ou, pour mieux dire, sur la belle route, puisqu'il n'y en a qu'une en Sicile ; et c'est grand dommage ! car, une fois créée sur ce terrain qui se prête à tout, la voie y est excellente en toute saison, et exige peu d'entretien. Il faut avoir vu les provinces que nous laissons derrière nous, qu'aucun véhicule placé sur des roues ne peut atteindre, ou

bien encore, il faut avoir habité certaines contrées intérieures de la France où les chemins sont impraticables pendant l'hiver et mauvais en été, pour apprécier à leur valeur les immenses avantages des routes, et oublier leurs très contestables inconvéniens. Ici l'aspect du pays et de ceux qui l'occupent est complètement changé, grâce à l'artère bienfaisante qui est venue verser une nouvelle vie dans un corps social si malade. Tout y gagne, même la culture que le sol favorise partout. Il semble que nous venions de quitter les déserts de l'Afrique et l'homme sauvage, pour retrouver sur les bords de la route la demi-civilisation de l'Italie.

Cependant tous les dangers n'ont pas disparu avec les chemins de traverse et les directions incertaines parmi les champs. Le prudent Carmelo redoute encore pour nous quelque fâcheuse rencontre pendant les quinze milles qui nous restent à franchir avant d'atteindre la ligne des postes et notre équipage. Il me communique ses appréhensions, et je juge à propos, vu l'urgence,

d'appeler au conseil don Antonio Biondi, dont je dois me séparer à Caltanisetta, attendu que son cheval, qui luttait jusqu'ici avec avantage contre le train paresseux de nos mules dans des sentiers escarpés, ne peut plus désormais soutenir la course d'une voiture sur une bonne route. « Signor, me dit-il, vous n'avez absolument « rien à craindre; d'abord, en Sicile, les bri- « gands ne font pas leur métier pendant la nuit, « parce que, la nuit, tout le monde dort, hon- « nête homme ou coquin, voleurs ou volés. « Croyez-en mes paroles, ajoute-t-il en souriant, « car je connais parfaitement les habitudes de « ces gens-là. Si pourtant leurs mœurs étaient « changées depuis peu, ce que j'ai peine à croire, « et qu'on en vienne à vous arrêter, dites que « vous êtes fort connu de don Antonio Biondi, « qu'il vous a escorté jusqu'à Caltanisetta, et « qu'il n'est pas bien loin. Alors les brigands, s'ils « sont mes amis, vous escorteront eux-mêmes; « s'ils sont mes ennemis, au contraire, ils au- « ront peur, et vous laisseront aller. » Ce di-

lemme, dont les conclusions ne me semblaient pas très rigoureusement déduites, fut cependant approuvé de Carmelo ; et, le conseil levé, comme nous restions seuls, il exigea que chacun se couchât, comme pour dormir durant la nuit tout entière ; il se chargeait, quant à lui, de nous faire lever à temps, et de prévenir le cocher seulement cinq minutes avant le départ. « C'est « plus sûr, me dit-il, il vaut mieux tromper tout « le monde, aubergiste, voiturin, voisin, voi- « sine, et surtout les amis ou ennemis de don « Antonio. »

En effet, nous quittons Caltanisetta à minuit. Mais Carmelo n'a aucune peine à nous réveiller, car les hôtes incommodes qui depuis huit jours se sont multipliés dans tous nos gîtes, et dont je promets de ne plus parler bien qu'ils se représentent à chaque halte, ont redoublé tellement ici leurs poursuites obstinées qu'ils ne nous ont pas laissé un instant de repos. Notre calèche, la seule qui fût dans la ville, avance rapidement ; la lune, comme d'accord avec nous, vient de se

lever pour éclairer notre marche. Après une journée brûlante, la nuit est froide; un vent piquant nous arrive tout droit des glaciers de l'Etna, sans rencontrer un seul obstacle qui l'arrête. Nous parcourons les hauteurs intérieures de l'île, et les derniers penchans du mont Artesino, ce mont qui joue un rôle si important dans la géographie sicilienne. Il en est le centre. De son sommet partent les chaînes qui forment le grand triangle (*trinacriam*), et s'abaissent vers le promontoire *Pachynum* , le cap Pélore et Termini : au pied de l'une de ses cimes, naissent, à un mille de distance, les deux Himères, sources jumelles, qui, suivant chacune un cours opposé, jettent leurs eaux, l'une au midi, l'autre au nord, et servaient autrefois de limite aux dominations de Carthage, de Syracuse, et même au territoire romain. Là, commencent aussi les trois vallées de la division sarrasine, et, bien que partagées aujourd'hui en plusieurs districts, elles font encore loi dans les démarcations administratives et géographiques.

LA SICILE INTÉRIEURE.

LES CAMPAGNES D'ENNA.

CASTRO-GIOVANNI. LÉONFORTE.

AGYRE. RÉAL-BUDO.

XII

Nous arrivons avec le jour à *Villa-Rosa*, village construit en blocs de plâtre mêlé de soufre. La contrée en est toute blanche. C'est ici que nous attendent nos domestiques accoutumés. Je me

sépare avec regret de Carmelo, notre confident accidentel et temporaire, lequel va retourner directement à Palerme, honoré des témoignages de notre satisfaction. Par ses soins, notre mobilier s'est accru de quelques fourchettes et cuillères en fer pour notre propre usage, d'une boîte à sucre, d'une bourse à café, d'une outre à porter de l'eau; ce sont absolument les mêmes ustensiles que le Bédouin précautionné suspend à la bosse de son chameau dans les traversées asiatiques; toutes choses qui nous ont été d'un excellent service au milieu des solitudes inhospitalières, et qui ne seront pas encore tout-à-fait superflues sur la grande route.

Le char-à-bancs que j'ai loué à Palerme est à peu près la seule espèce de voiture connue sur la seule route de Sicile. Les voyageurs étrangers n'ont garde d'y amener les leurs, et de leur faire traverser tant de mer pour rouler sur si peu de terre. Trois chevaux s'y attèlent de front. Les bagages s'entassent pêle-mêle dans un grand filet placé sous le train, et dont les larges mailles

rompues ou détachées sèment sur la route les valises et les porte-manteaux ; ce qui devient un des profits des passans. Cet équipage est la propriété d'un voiturin de Palerme, heureux rival des postes royales. Il se nomme *Capitummino*, et il n'est ni plus ni moins que le petit-fils de la sœur de Cagliostro. J'avais voulu, tout en réglant les conditions de notre marché, lui arracher quelques détails sur son célèbre grand-oncle ; mais il n'en savait que le nom, et se souciait peu du reste. Je trouvai comme lui que c'était ce qu'il y avait de mieux à faire.

Le cocher que nous a donné Capitummino est l'un des plus expérimentés Automédons de la Sicile. Il est doublé d'un jockey en guenilles qui se niche pendant la marche sous la voiture, derrière, à côté, je ne sais où ; mais qui, à chaque sifflement du maître, paraît à l'instant, met le sabot, répare des harnais toujours prompts à se briser, et remplit ces pénibles devoirs pendant une route de cent vingt milles. Notre cocher est connu de tous les hommes qui passent : on le sa-

lue par son nom dans tous les villages ; il a des amis partout, même derrière les grilles d'une prison qui donne sur la rue, où je le vois adresser des signes d'intelligence qu'on lui rend ; et, comme je m'en étonnais : « Ah ! Signor, me « dit-il, le malheureux qui est là n'est pas bien « coupable ; il s'agit d'un petit coup de couteau « (*coltellata*) hasardé pour cause de jalousie « amoureuse : c'est une peccadille. Il est vrai « que l'autre en est mort, parce que celui-ci a « la main sûre et exercée ; mais on est si sévère « en province ! A Palerme, où l'on fend les figu- « res à coups de rasoir, on n'a pas un mois de « prison pour cela. » J'avais appris, en effet, dans la capitale, que, depuis un an ou deux, la jalousie sicilienne avait inventé un mode assez ingénieux de vengeance : à l'aide de rasoirs bien emmanchés, on tailladait les figures rivales, de façon à leur faire perdre leurs meilleurs titres aux préférences. Quelques étrangers ayant été mutilés de la sorte, les consuls en avaient demandé justice, mais vainement. « Affaire de ga-

« lanterie, répond l'autorité; cela ne vaut pas « une procédure. » Et tout en reste là.

Nous montons long-temps avant d'atteindre le défilé qui sépare Calascibetta de Castro-Giovanni, villes constamment ennemies pour être trop voisines, occupant, à deux milles l'une de l'autre, les points les plus haut habités de la Sicile. De la cime de leurs rochers culminans, elles ont l'air de se menacer en face, comme deux déesses rivales. Pour moi, je donne toute préférence à Castro-Giovanni, l'antique Enna, où tant de souvenirs mythologiques se rattachent. N'est-ce pas la favorite de Cérès, si vantée par Diodore? Le séjour des plus belles divinités, Minerve, Diane, Proserpine, pendant leur enfance? N'est-ce pas la riante patrie de l'abondance et des fleurs? — Je crois entendre Cicéron, lorsque, arrêtant le cours de son indignation et de sa véhémence, il se complaît à décrire Enna.

« Enna, dit-il, située à une grande hauteur, « domine tout au loin. A son sommet règne un

« large plateau qu'arrosent des eaux incessantes;
« la ville s'élève isolée sur son rocher, comme
« si le ciseau l'eût détachée de toutes parts. Elle
« est environnée de lacs et de bois sacrés, où les
« plus brillantes fleurs se renouvellent en toute
« saison [1]. »

Et maintenant, plus de bois sacrés, mais quelques fleurs encore, et un lac nommé *Lac de Proserpine*, dont les bords sont tristes, arides, les eaux impures, et les exhalaisons insalubres. Serait-ce donc ce petit lac qui vient de donner aux chefs militaires de la Sicile la singulière idée de faire occuper tout récemment Castro-Giovanni par quatre cents marins, comme si l'expérience de ces troupes n'eût pas été employée plus à propos sur le littoral, c'est-à-dire presque partout?

Du vallon étroit qui divise les deux villes, nous apercevons enfin l'Etna comme un géant dominateur. Le ciel est pur, l'atmosphère transpa-

---

[1] Cic., Verr., liv. IV, § 48.

rent; l'œil suit le roi des montagnes dans ses ondulations et ses zônes ; ses neiges se colorent d'une teinte rose sous les premiers rayons du soleil. Nous descendons vers une de ces merveilleuses plaines décrites par Diodore ; on dirait qu'animé par l'amour de sa patrie, Agyre, que j'aperçois au loin devant moi, il a quitté le ton sévère de l'histoire pour s'emparer à son tour de la flûte pastorale.

« Il y a dans la Sicile les monts Héréens, que « leurs beautés, leur nature et leur situation « heureuse rendent, dit-on, particulièrement « favorables aux jouissances et au repos de la « saison brûlante. Car ils ont des fontaines nom« breuses qui l'emportent sur toutes les eaux « par leur douceur, et ils sont couverts d'arbres « de toute espèce. On y voit une grande quan« tité de beaux chênes chargés de glands énor« mes, deux fois plus gros que ceux des autres « pays. Les produits des jardins y abondent « également. La vigne y croît, s'y multiplie

« d'elle-même, et les fruits y mûrissent en pro-
« fusion[1]. »

Au milieu des prodiges d'une telle végétation, nous entrons à Léonforte, l'une des villes les plus pittoresques de l'intérieur. Peuplée de quatorze mille âmes, au centre de l'agriculture et des produits les plus variés, Léonforte languissait, quand la route nouvelle l'a relevée et enrichie. Nous nous arrêtons chez M. Sçavo, négociant habile, cultivateur expérimenté, dont une lettre de M. Boissière nous ouvre à la fois le cœur, la porte, les caves et les coffres. Il nous reçoit sous les voûtes restaurées de la moitié d'un grand palais habité jadis par les seigneurs de Léonforte. L'autre part tombant en ruines cache encore une vieille héritière de cette famille de princes qui ont quitté l'aisance des champs pour vivre tristement à Palerme.

Du balcon de l'antique édifice, la vue plonge

---

[1] Diodore de Sicile, liv. IV, ch. 16.

sur les campagnes à une grande hauteur ; ce sont des collines chargées de verdure qu'on appelle ici du joli nom de *Montagnoli*, puis des gorges étroites, fécondes jusque sur leurs flancs les plus escarpés, et jamais déchirées par le cours des eaux ; des bois d'oliviers, de vastes moissons, et des forêts s'élevant par étages vers les sommets du mont Artesino qui touche l'horizon. En face, les forteresses menaçantes de Calascibetta et de Castro-Giovanni. Ce sont là sans doute ces villes désignées si noblement par Pindare, *dont la Sicile, reine de la fécondité, porte si haut les opulens sommets* [1]. Plus près, les platanes monstrueux, les ormes et les chênes séculaires de la belle fontaine où vingt-quatre tuyaux versent perpétuellement les ondes les plus fraîches et les plus limpides. On me montre au loin, parmi

---

1 . . . . . . Ἀρι-
στεύοισαν εὐκάρπου χθονὸς,
Σικελίαν πίειραν ὀρθώ-
σειν κορυφαῖς πολίων ἀφνεῖαις.

PINDARE, Ném., ode I.

ces campagnes si fécondes, la plaine des cent boisseaux, *delle cento Salme*, où la terre donne à l'heureux laboureur cent grains à récolter pour un qu'il sème. C'est encore là que le blé croît de lui-même et sans soins, comme une herbe des champs. J'en avais remarqué ce matin plusieurs tiges vigoureuses le long de la route; mais je ne pouvais penser que ce fût la plante sauvage découverte par Cérès; j'imaginais qu'elle était née des semences tombées de la main des hommes, ou égarées par les vents. On m'indique aussi vers la chaîne des monts une grotte où naquit, dit-on, sous un laurier, ce Daphnis, berger et poète, *que les amertumes de l'amour suivirent jusqu'à la fin de sa destinée*[1].

M. Scavo a long-temps habité la France; il en a rapporté notre industrieuse activité, le goût des expériences, quelques heureuses innovations en culture, qu'il a eu le bon esprit de ne pas

[1] . . . . Ἀλλὰ τὸν αὐτῶ
Ἄνυε πικρὸν ἔρωτα, καὶ ἐς τέλος ἄνυε μοίρας.
THÉOCRITE, Idylle Ire.

substituer aux anciennes méthodes siciliennes, mais qu'il a essayées avec succès sur des terrains incultes et sans emploi. Il renouvelle nos provisions presque épuisées, et charge notre voiture d'un excellent vin, son ouvrage, qu'il a su produire à l'aide des procédés de Bordeaux, et faire vieillir avec profit, malgré la coutume italienne. Nous nous promenons dans ses magasins d'orange; les salles de l'antique palais en sont encombrées. Tous les ans, trois mille caisses, de trois cent soixante oranges chacune, partent d'ici pour Palerme, d'où elles traversent l'Océan, et vont porter leurs parfums aux Provinces-Unies de l'Amérique. Nous avions rencontré le matin vingt voitures chargées de ces odorans trésors, et la route en était embaumée.

Mon hôte, fort éclairé sur la situation actuelle de son pays, et très franc par nature, me permet de l'interroger indiscrètement pendant le copieux dîner dont sa femme et sa sœur font les honneurs avec une grâce et une bonhomie tout italiennes. Il m'apprend et il m'explique en détail

les bienfaits de cette route qui fait prospérer tous ceux qu'elle touche ; mais là s'arrête la civilisation. Une administration insuffisante, peu ou point de justice, les crimes impunis. Personne ne prend soin de gouverner, et le roi ignore les abus ; les charges deviennent intolérables ; on a déjà contribué trois fois pour des routes, et trois fois ces routes, mères de l'industrie et de l'aisance, ont été promises, et les fonds dépensés ailleurs. Ces plaintes m'étaient répétées sans amertume, et simplement comme un écho des doléances générales. « Quant à moi, ajoutait « M. Scavo, tout ce que je souhaite, c'est que le « roi, si zélé pour le bien de ses sujets, si soigneux « de leur aisance et de leur repos, nous entende. « S'il connaissait nos maux, nous croirions tenir « déjà la moitié du remède. Mais, jusque-là, le « peuple souffre et dit parfois : Qu'importe de « changer de maître ! nous ne pouvons être pis, et « peut-être ne serions-nous pas si mal. » — La Sicile est-elle donc si malheureuse? m'écriai-je.— « Au dernier point, me répondit mon interlocu-

« teur. Nous ne travaillons que pour Naples ; Na-
« ples absorbe toutes les faveurs ; la présence du
« roi, ses bienfaits plus journaliers, les dépenses
« de la cour, le séjour et le passage de tant d'é-
« trangers. La Sicile est presque seule à produire,
« et il faut qu'elle suffise à deux. Par suite de la
« répartition et de la taxation arbitraire de son
« cadastre, et surtout du nôtre, Naples paye,
« au fond, moins d'impôts que nous, bien que le
« chiffre de sa contribution soit plus élevé en
« apparence. Enfin, Naples prend chez nous tout
« l'argent qu'elle peut emporter, n'en rend ja-
« mais compte, et n'envoie jamais du sien. »

En écoutant ces plaintes, je disais intérieurement, comme Cicéron : « Ces Siciliens ne sont
« point, cependant, des hommes à mépriser.
« Quand leurs gouvernans ne les avilissent pas,
« ils ont du courage, de la sagesse et de la rai-
« son [1]. » Je veux dire tout de suite que, dès mon

[1] Sunt omnes Siculi non contemnendi, si per nostros magistratus liceat; sed homines et satis fortes, et satis planè frugi ac sobrii. Cic., Verr., liv. I, c. 27.

retour à Naples, je répétai ces reproches, qui m'avaient affligé, à quelques Napolitains.

« Les Siciliens sont plus heureux que nous, « me répondirent-ils. Ils n'ont pas de droits sur « le sel, sur le tabac et la neige ; leur sol est plus « fertile, leur commerce plus étendu, leurs im- « positions moins pesantes. Ils regrettent l'ab- « sence du gouvernement ; mais ils ne connais- « sent pas, comme nous, les rigueurs de la « police. Au reste, nous souhaitons aussi que « leurs plaintes soient écoutées ; peut-être, en- « suite, fera-t-on droit aux nôtres. Ils prétendent « que leur administration est imparfaite. Que « n'aurions-nous pas à dire de celle qui nous « gouverne ? Et eux, ils n'ont pas, comme nous, « connu d'autre régime. Le système français « n'avait pas porté chez eux des germes d'ordre « et de régularité. Ils ont encore leurs couvens « riches, hospitaliers et généreux ; cela vaut « mieux que si les propriétés du clergé eussent « passé, comme ici, entre les mains d'une ad- « ministration qui ne sait pas s'en servir pour le

« bien public. Enfin si, dans leur exaspération, « ils viennent à se séparer de nous, nous en se-« rons plus mal; en seront-ils mieux? »

A cette dernière question, si elle venait à être posée en Sicile, je craindrais, quant à moi, que la majorité, soufflée par l'Angleterre, ne répondît affirmativement. Voilà les griefs et leur réfutation; que faut-il en conclure? je l'ignore. Peut-être sait-on trop peu le fond des choses pour prendre parti dans le débat, puisqu'on en est réduit même à ne pouvoir vérifier lequel des deux peuples paye proportionnellement le plus d'impôts, et que, sur ce point comme sur bien d'autres, faute de publicité, il y a autant d'avis que de personnes. *Quot capita tot sensus.*

Ce repos à Léonforte, ce nectar presque français, ces abondantes oranges, réparent nos forces, autant que ces conversations sans réticence, cet accueil fraternel et ces soins hospitaliers raniment nos esprits. Nous repartons un peu tard pour l'espace qui nous reste à franchir,

car je veux arriver ce soir le plus près possible de Catane.

Nous voyons Nicosia, célèbre par ses mines de sel, qui me rappelle la Nicosie de Chypre, et mon rapide séjour dans cette jolie capitale. Puis, Asaro, l'ancien Assorus, où le fleuve Chrysas, qui va s'unir au Symèthe, sous le nom moderne de *Dittaino*, avait un temple près de la route que nous suivons; enfin, Agyra, patrie de l'historien Diodore. Cette ville, *une des plus distinguées de la Sicile, pleine de citoyens riches et d'excellens cultivateurs*[1], qui eut tant à souffrir des déprédations de Verrès, est aujourd'hui *San Philippo d'Agyro*, pauvre bourgade perchée sur le sommet d'une très haute montagne, où il n'y a rien d'antique, rien de moderne, et rien à voir, qu'une misère profonde au sein de la ferti-

[1] Agyrinensis est in primis honesta civitas Siciliæ, hominum ante hunc prætorem locupletium, summorumque aratorum. Cic., Verr., liv. III, § 27.

lité : le plus beau pays et la plus affligeante détresse : n'est-ce pas un contre-sens de la destinée ? Très peu d'habitans, et cependant un air si pur. Mais ces maisons suspendues aux rochers sont si peu commodes pour les hommes condamnés à y vivre, que les voyageurs réduits à y passer se hâtent d'en sortir.

Nous traversons Réal-Budo et sa belle avenue de micocouliers, d'acacias et de platanes; la place publique est remplie de laboureurs en vestes brunes, en bonnet écarlate, et de femmes drapées d'un manteau noir et d'un voile blanc : c'est la toilette qu'autorise le jour du repos. De là, nous descendons rapidement vers le fleuve qui porte le ridicule sobriquet de *Maccheroni*, au travers de solitudes champêtres et de *montagnoli* couverts de blé planté grain à grain. Ces moissons se distinguent des autres par la hauteur des tiges et la grosseur des épis; on dégage ainsi plus aisément le terrain de toute herbe parasite; chaque touffe se saisit mieux et se soumet plus promptement à la faucille; le grain, plus lourd,

est aussi plus abondant. Aux champs de blé succèdent des taillis et des pâturages, où vivent des milliers de vaches et de brebis.

> *Te greges centum, Siculæque circùm*
> *Mugiunt vaccæ* [1].

Ici, Horace me fait apercevoir que je n'ai encore rien dit de ces grands bœufs de Sicile fauves et robustes, qui mériteraient un article à part dans les descriptions de Ségeste et de Sélinonte ; vrais bœufs du soleil, comme les dépeint Homère, *aux larges fronts, aux cornes longues et recourbées* [2].

Nous montons lentement, pendant plus d'une heure, les premières pentes de l'Etna ; de petits torrens tombent en cascade à côté de la route ; c'est là région des eaux, ou le premier étage de cette prodigieuse montagne, que je rapproche dans mon esprit de toutes ses rivales. En bas, elle a les sources des Pyrénées ;

---

[1] Horace, Odes.

[2] Βοσκέσκονθ' ελικες καλαι βόες, ευρυμέτωποι.

HOMÈRE, Odyssée, ch. XII, v. 355.

au milieu, les neiges des Alpes; au sommet, les flammes du Vésuve. Nous atteignons enfin l'auberge d'Adernò, occupée en entier par des voyageurs moins tardifs que nous. On nous donne une seule chambre, sans lit, sans chaise, encore moins de souper. Nous nous jetons sur quelques matelas arrachés aux couches peu moelleuses des garçons et des servantes de l'hôtel, après avoir dévoré les derniers vivres que le pauvre Carmelo, d'heureuse mémoire, avait préparés et réservés dans sa prévoyance des hasards de la route.

ADERNÒ. LES CHAMPS ETNÉENS.

CATANE. SES ANTIQUITÉS.

LE COUVENT DES BÉNÉDICTINS.

XIII

J'AI hâte d'abréger une nuit si tristement commencée, et l'aube du jour me trouve debout. J'ouvre à peine la fenêtre de notre unique chambre, que je reste comme ébloui du spec-

tacle le plus pompeux. C'est l'Etna dans toute sa splendeur, si rapproché, que je compte ses sinuosités, les lignes de ses forêts, les replis de ses neiges, et les jets de sa fumée. *C'est vraiment*, comme le dit Pindare, *un prodige à voir, et une chose admirable à entendre raconter par ceux qui ont passé près de là*[1]. La sérénité du matin multiplie les merveilles. Je me persuade qu'on en jouirait moins en s'approchant davantage, et même en essayant de gravir ses sommets. Or, cette observation, vraie en partie, pourrait bien aussi n'être qu'une consolation ingénieuse offerte aux dames de notre caravane, afin qu'elles se résignent à ne pas monter jusqu'au cratère ; long et pénible voyage, que ne permettent ni nos heures comptées, ni la saison trop peu favorable encore à l'ascension des glaciers. J'adoucis mes regrets de ce sacrifice forcé, en me

---

[1] . . . . . τέρας μὲν θαυμάσιον προσιδέσθαι, θαῦμα δὲ καὶ παρίοντων ἀκοῦσαι.

PINDARE, Pythiques, ode 1.

figurant que j'en suis encore à ces temps antiques où *l'on ne pouvait que voir, et jamais atteindre les cimes de l'Etna*, et je cite, à l'appui de ma morale, ces vers de Claudien :

Ætnæos apices solo cognoscere visu,
Non aditu tentare; licet [1].

Par compensation, je ne me lasse pas de contempler ce terrible Encelade, écrasé sous l'immense fardeau, tout fumant encore de la foudre ; on dirait qu'il soulève les rochers neigeux qui l'oppressent, pour faire pencher la montagne entière vers l'Occident. Les nuages le respectent au début de la journée ; le soleil l'éclaire alors de sa plus vive lumière ; mais bientôt le Titan jaloux s'enveloppe d'un turban nébuleux et disparaît aux yeux des mortels.

Je traverse la longue rue d'Adernò pour parvenir à sa forteresse, grande tour sarrazine flanquée de quatre tourelles gothiques, occupée

---

[1] Claud., de Rapt. Pros., lib. I, v. 158.

par la douane ; car, presque partout en Sicile, les douaniers ont pris la place des Arabes. Adernò est la ville du dieu Adranus, dont le temple, ainsi le raconte Élien [1], était confié à la garde des plus beaux chiens, au nombre de mille. « Ces chiens sacrés, dit-il, sont doués d'une « merveilleuse intelligence ; pendant le jour, ils « caressent tous ceux qui viennent au temple ; la « nuit, ils accompagnent, et ramènent jusque « chez eux, les gens ivres et chancelans. Mais, « justes vengeurs de la société, ils attaquent les « malfaiteurs et déchirent leurs habits. Quant « aux voleurs, ils les mettent, sans nulle pitié, « en mille pièces. » La vue s'étend au loin sur les plaines du Simèthe, le plus grand des fleuves siciliens, qui prend, en se rapprochant de son embouchure, le nom de *Giarreta*. Ses ondes rapides blanchies par le plâtre de ses rives (*rapidi vada flava Simethi* [2]), arrosent les campagnes célébrées par la muse pastorale. On aper-

---

[1] Élien, des Animaux, liv. XI, c. 20.

[2] Silius Italicus, liv. XIV, v. 231.

çoit au loin Centorbi, autrefois Centuripe, *la plus riche et la plus considérable des cités de la Sicile*[1], au temps de Cicéron; détruite complétement, en 1233, par ce même empereur Frédéric qui fondait à côté les deux villes d'Augusta et de Terra-Nova; puis, vers la mer Ionienne, les collines de Lentini (Leontium), jadis le grenier de la Sicile (*caput rei frumentariæ*[2]), et les champs Léstrygons, appauvris et dépeuplés maintenant sous la mortelle influence du mauvais air et des exhalaisons du lac.

Nous descendons, au travers des campagnes de l'Etna, vers Paternò, l'une des villes qui portèrent le nom d'Hybla, et disputèrent au mont Hymette la gloire de produire le meilleur miel,

---

[1] Civitate totius Siciliæ multò maximâ et locupletissimâ*.
Cic., Verr., liv. iv, § 23.

[2] Cic., *id.*, *id.*, § 47.

* L'exagération de ces deux épithètes disparaît si l'on veut bien se souvenir qu'à l'époque où écrivait Cicéron (car les Verrines furent écrites et non pas toutes prononcées), Agrigente et même Syracuse étaient en pleine décadence, et que Centuripe se trouvait au centre de la contrée la plus opulente et la plus fertile.

generandi gloria mellis[1]. Nous roulons sur les laves entassées par la brûlante montagne, autour de ses flancs, depuis les Cyclopes jusqu'à nous. Cette prodigieuse végétation, qui succède aux plus affreux désordres du sol, excite tout mon étonnement. J'observe la nature pas à pas dans ses efforts et dans ses progrès. Après les convulsions du volcan et le règne du feu, les scories pulvérisées par l'action rapide de la pluie et de l'air, sont livrées aux racines des nopals, qui deviennent ainsi la première charrue des champs Etnéens. Les glèbes, noires et spongieuses, se détachent et se fondent par l'opération interne et constante de ce cactus, qui rampe ou pivote dans les moindres fissures, pendant que ses feuilles pulpeuses et décomposées engraissent le terrain. Les pierres qui résistent à cette préparation, due tout entière au puissant végétal, se brisent sous la bêche, et sont placées en lignes sur la limite, ou en pile et en tas au milieu des

[1] Virgile, Géorgiques, liv. iv, v. 205.

champs. Le grain, semé à l'ombre et jusqu'à toucher la base de ces débris ferrugineux, pousse des tiges si vigoureuses, que souvent il les dépasse en hauteur et les cache sous ses épis. Ces champs, du blé le plus épais et déjà jaune, se divisent en mille compartimens, que bornent et découpent les murs alignés des noires scories; ils s'étendent sur les penchans de l'Etna, aussi loin que l'œil les peut suivre. Les oliviers et les amandiers viennent ensuite jeter leur ombre chaque été, et leur feuillage chaque automne, sur cette poussière déjà si féconde, où la vigne, à son tour, étend ses pampres soutenus par des colonnes de lave dressées l'une sur l'autre. Dès lors, le dommage des éruptions est réparé, et la culture recommence. Rien ne peut donner une juste idée d'une telle féracité : les laves les plus récentes se font reconnaître à leur teinte plus brune, à la direction plus capricieuse de leurs ondes, et surtout aux grappes de fleurs de la valériane, et aux genêts odorans qui s'accrochent et prospèrent dans les interstices des blocs

parmi les cendres. Parfois, une prairie, verdoyant sur les laves antiques, et respectée par de plus récentes coulées, vient, peuplée de bœufs et de chèvres, interrompre à nos yeux la continuité des moissons. Mais la prairie, née avec le printemps, meurt avec lui, et n'offre qu'un pâturage éphémère; car il n'y a pas de source dans ces royaumes du feu. Cependant, à Paternò, un ruisseau d'une onde pure est guidé dans un lit de lave creusé pour lui, et soigneusement ménagé par les habitans. Nous le traversons un peu avant la *villa Etnea*, nom moderne de quelques maisons de campagne groupées, où les Catanais, lassés des bords de la mer, vont chercher la vue de leur tyran et de ses ravages.

En approchant de Catane, la lave redouble, entraînée vers la mer par son poids : on remarque les vallons qu'elle a comblés, les plateaux qu'elle a envahis, tantôt s'arrêtant aux bords des pentes, tantôt épargnant quelques espaces de sol, devenus des oasis de verdure au milieu d'un chaos de blocs cinéraires ; quelquefois s'en-

tassant par étages, et recommençant, après un siècle, la destruction interrompue. Notre attention est absorbée par ces capricieux phénomènes, et ne peut être distraite par les abords de la grande ville, car ils n'ont rien qui prévienne en sa faveur; on voit à peine Catane en y arrivant, et l'on jugerait mal de sa beauté à l'aspect des collines de lave qui en dissimulent l'étendue.

Une belle porte, ouvrant sur de larges rues, nous admet dans le sein de Catane, après un premier engagement avec les douaniers, dont nous soutenons l'attaque sans aucune perte. Nous devons loger chez le signor Abbate, célèbre maître-d'hôtel, qui nous paraît mériter à juste titre les éloges verbaux ou imprimés que lui accordent généralement les *touristes*. En effet, il n'est pas aubergiste à la façon des autres; c'est un guide intelligent, toujours prêt à bien diriger les voyageurs et à les défendre contre la rapacité de ses compatriotes. On voit qu'il a pris le métier au rebours, et il n'en est que plus estimable. Les petits appartemens qu'il destine à ses hôtes, con-

fondus avec ceux qu'il occupe lui-même, sont situés au quatrième étage ; c'est sans doute pour jouir d'un air plus pur, et avoir la vue de la mer, qu'on aperçoit en effet, à la dérobée, dans l'intervalle de deux murs rapprochés. Au reste, on est très bien dans cet hôtel, le meilleur et presque le seul de Catane. Il me semble que je dois ici des excuses à certains Anglais, narrateurs si exacts des particularités de ce genre, pour avoir, dans ce peu de lignes, empiété sur leurs récits futurs, ou peut-être emprunté quelque chose à leurs indications passées.

Comme, dans ce premier séjour, nous ne faisons de Catane qu'une sorte d'étape de notre route vers Syracuse, je m'occupe aussitôt, de concert avec le signor Abbate, lequel n'est point un abbé, mais *monsieur Abbaté*, comme diraient les néophytes en prononciation italienne, père de famille, légitimement muni d'une femme, de nombreux enfans, et d'une certaine réputation d'homme du monde ; je m'occupe, dis-je, des moyens de franchir les quarante-deux milles qui

nous séparent de la ville d'Archimède. Eh ! que n'est-il là lui-même pour nous faire triompher de tous les obstacles ! Nos essais de litière ne valant pas la peine d'être renouvelés, nous nous décidons pour la voie de mer ; ce qui dénote, par parenthèse, un caractère résolu et un courage dont toutes les dames voyageuses que je connais ne donneraient pas l'exemple. Le signor Abbate, Pindare et moi, nous ne pouvons assez *admirer avec quelle intrépidité, de jeunes femmes, dont le cœur est au-dessus de la fatigue, en supportent sur leur tête le fardeau, sans jamais laisser leur esprit succomber à la crainte*[1]. Je vais donc choisir une barque aussi brave que nous. Je passe en revue tous ces bateaux de mille formes et grandeurs, depuis le *speronaro* jusqu'à la nacelle, mais qui, dans ce port dont la lave a

---

[1] . . . . . . Οἷον ἀταρβεῖ
Νεῖκος ἄγει κεφαλᾷ
Μοχθοῦ καθύπερθε νεᾶνις
Ἦτορ ἔχοισα, φόβῳ
Δ' οὐ κεχείμανται φρένες.

PINDARE, Pythiques, od. IX.

formé le môle et rétréci l'enceinte, n'atteignent pas la dimension des goëlettes ou des bricks.

Je marche à l'ombre des jolis saules qui recouvrent de leur feuillage, si flexible et si vert, le cours du fleuve Aménanus. Comprimé sous la lave, il s'échappe en bouillonnant, et au bout de cent pas, se confond avec les vagues amères. Mais s'il a peu d'eau et peu de rivages, il compte sur ses bords et dans son sein des naïades nombreuses ; car les jeunes filles de Catane, à peu près telles aux yeux des passans que les nymphes de Diane sous les regards d'Actéon, se livrent à la fois, dans ses ondes, aux soins qu'entraîne l'art de blanchir et aux plaisirs d'un bain presque complet. Je fais choix d'une chaloupe étroite et longue, qui me paraît avoir toutes les qualités d'une de ces barques des Phéaciens, *accoutumées à deviner la pensée des hommes, et qui ne craignent ni les dangers ni les naufrages*[1]. Celle-ci

---

[1] Ἀλλ' ἀυταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν.....
Οὔτε τὶ πημανθῆναι ἐπὶ δέος, ὀυδ' ἀπολέσθαι.
HOMÈRE, Odyssée, ch. VIII, v. 559.

me plaît encore par sa ressemblance avec les caïques turcs dont j'ai gardé une si douce mémoire.

Après avoir ainsi pourvu à l'avenir, je m'occupe du présent, et je me mets en devoir de connaître Catane ; d'abord le palais du prince Biscari, dont la marine m'a déjà montré une façade trop chargée d'ornemens, sans doute, mais d'une architecture élégante. Ce prince Biscari fut le bienfaiteur de son pays et le modèle des archéologues, et, si je le nomme tout de suite deux fois, c'est pour n'avoir plus à répéter son nom, comme je le devrais sans cesse, puisque chaque pas dans sa patrie nous révèle sa générosité. Nous visitons scrupuleusement son musée, plus riche que bien des musées royaux ; les cours encombrées d'urnes, de chapiteaux et d'amphores, mêlés à des débris du moyen âge et à quelques statues modernes ; la vaste et circulaire galerie, où sont les candélabres, les bronzes, les figurines, et, parmi des milliers de Vénus, un Adonis et un orateur romain remar-

quables; le torse de Jupiter, rival de l'Hercule du Vatican, le plus beau reste de l'antiquité qui soit à Catane, merveilleux ouvrage du ciseau grec; une muse grecque aussi, une Minerve, tout l'Olympe; des bas-reliefs, les bustes des empereurs romains, de longues lignes de statues de tout âge, de tout sexe, de toute taille; les inscriptions, les sculptures et les corniches enlevés aux ruines du théâtre; plus loin, la chambre égyptienne, avec ses hiéroglyphes, ses scarabées et ses ibis; les médailles, les pierres gravées, les marbres trouvés au pied de l'Etna; les vases grecs, qu'on a tort ici d'appeler étrusques; enfin, les salles des armes antiques et modernes, qu'il suffit de regarder assez vite, et le cabinet d'histoire naturelle, qu'on pourrait traverser en courant, s'il ne fallait, pour se distraire de tant d'admirations sérieuses, s'arrêter un moment devant la collection burlesque des costumes siciliens en usage dans les derniers siècles. Au reste, si tous ces trésors, accumulés plus que choisis, laissent quelque confusion dans notre mémoire

et n'obtiennent pas l'unanimité de nos suffrages, nous sommes au moins tous d'accord pour remercier ces voûtes peuplées de marbres, où nous trouvons une si agréable fraîcheur, après la chaleur accablante de la rue.

Je ne conseillerais à personne de s'occuper long-temps de cette portion du grand théâtre de Catane qu'on a dégagée de laves à tant de frais, et dont il a fallu abandonner l'excavation. De semblables travaux dépassent, en effet, le pouvoir d'un homme isolé, quelque généreux qu'il soit, et deviendraient pour l'État un fardeau presque aussi lourd qu'inutile. L'amphithéâtre est dans le même cas; ce que le voyageur a de mieux à faire, c'est de passer rapidement et de réserver les heures qu'il économise ici pour le théâtre de Taormine, ouvert à tant de lumière, ou plutôt encore pour les théâtres de Pompéia, arrachés tout entiers aux fureurs volcaniques. Les thermes ne présentent guère plus d'intérêt; ils ne rappellent que faiblement les bains antiques enfouis sous la cathédrale, et ne nous apprennent, des

coutumes romaines, rien que Pompéia, encore une fois, ne nous ait déjà bien plus clairement démontré. — J'aime mieux cette citerne, au bas des anciens remparts, qu'on a creusée comme pour faire respirer le fleuve Aménanus, étouffé sous la lave. Quant à cette jolie rotonde qu'on me fait voir au milieu de la ville, je ne puis reconnaître en elle le temple si saint et si antique de Cérès (*religiosissimo atque antiquissimo fano*), où était cette célèbre statue de la déesse adorée par les femmes ; dont les hommes ne connaissaient ni la forme, ni même l'existence[1] ; et je me figure qu'un archéologue dans l'embarras, trompé d'ailleurs par le texte de Cicéron sur les prescriptions et les mystères de la clôture, aura pris un couvent pour un temple, et donné à une chapelle de Religieuses modernes le nom de l'édifice habité par les prêtresses d'autrefois.

---

[1] In eo sacrario intimo fuit signum Cereris perantiquum, quod viri non modò cujusmodi esset, sed ne esse quidem sciebant. Aditus enim in id sacrarium non est viris. Cic., Verr., liv. IV, § 45.

En résumé, je préfère, à Catane, tout ce qui est à tout ce qui fut ; et ce n'est pas sans peine que ma morgue d'antiquaire se plie à cet aveu. J'admire ses places, ses rues, ses palais, surtout son délicieux monastère de bénédictins. Pompeux asile ! solitude royale ! Je contemple son superbe escalier de marbre d'une si noble architecture, où l'air et le jour arrivent de tous côtés ; ces bas-reliefs du meilleur style, qui représentent si fidèlement le martyre de sainte Agathe ; les larges balcons ménagés sur toutes les faces, dont la vue s'étend sur les jardins et leur feuillage, la mer et ses voiles, l'Etna et ses neiges, la ville et ses édifices. Je m'égare au milieu des corridors sans fin qui réunissent trois couvens en un, et renferment, dans un coin de ce palais immense, des appartemens destinés au roi et à la cour. La reine les occupa malgré la clôture ; et cette circonstance n'a point échappé à l'inscription latine qui retrace et perpétue la mémoire de chaque royale visite. Je reviens enfin par les cours intérieures que parfument tant d'orangers et que ra-

fraîchissent des fontaines jaillissantes. Un habitant de Catane se promène comme moi sous ces voûtes ouvertes à tous et à toute heure. Il veut bien répondre à mes questions multipliées et m'expliquer le magnifique monastère.

« Ces bénédictins, me dit-il, sont les plus « heureux et les plus bienfaisans des hommes. « Comme ils sont presque tous d'une noble ori- « gine, ils ont gardé, dans cette enceinte sacrée, « quelques coutumes aristocratiques. Ils ont cha- « cun un domestique particulier pour leur ser- « vice claustral, et une voiture à leurs ordres « quand ils sortent. Ils ont une précieuse biblio- « thèque et un riche musée d'antiques pour leurs « études, comme le plus joli jardin de Catane « pour leurs distractions. On leur sert huit plats « au repas du matin, et quatre à celui du soir; « mais personne ne songe à leur reprocher ces « faveurs de la fortune; ils sont si charitables! « Des milliers de pauvres reçoivent, à leur porte « et dans leurs cours, une nourriture quotidienne « et des secours de tout genre. Leur pharmacie

« est inépuisable comme celle d'un hospice pu-
« blic. Jamais nécessiteux n'éprouva chez eux un
« refus ; ils habillent les mendians, versent par-
« tout l'aumône, et leur église est toujours pleine
« des malheureux qu'ils ont aidés, et qui vien-
« nent remercier la Providence d'avoir ménagé
« pour les jours d'infortune cette précieuse in-
« stitution. »

Faut-il que je le dise? ces pompes, ce luxe, ces grands palais voués à une vie si douce, avaient amené dans mon esprit quelques réflexions sévères, et sur mes lèvres de malicieux sourires; mais lorsque, après avoir vu l'immense église, l'autel d'argent et d'or, les tableaux, l'orgue si célèbre dressé sur la tombe de l'organiste, la fenêtre du couvent où la lave, épaisse de vingt pieds, s'est arrêtée, et détournée, comme par miracle, de ces saintes murailles, enfin la belle sacristie, et la façade inachevée; lorsque, dis-je, l'imagination frappée de toutes ces merveilles, je retrouve dans la rue ou même au fond de leurs calèches ces mêmes bénédictins si géné-

reux, si hospitaliers, qui viennent à nous, étrangers et inconnus, pour nous offrir leurs soins, diriger nos pas et prévenir nos fatigues, je me surprends à les saluer avec une vraie reconnaissance, comme si je n'avais jamais quitté Catane, et n'appartenais pas à cette nation qui détruisit les couvens de l'ordre de Saint-Benoît, et confisqua ses propriétés, par amour pour l'humanité d'abord, et sans doute aussi pour le progrès des lettres.

SYRACUSE. L'OREILLE DE DENIS.

LES TOMBEAUX DE TIMOLÉON ET D'ARCHIMÈDE.

L'ANAPUS. LES LATOMIES.

ARÉTHUSE.

XIV

Vers onze heures du soir, le pilote de notre barque vient me dire, comme Minerve à Télémaque : « Les rameurs sont déjà sur leurs bancs « attendant votre signal ; partons aussitôt, et

« ne tardons pas à nous mettre en voyage[1]. » J'étais ravi de retrouver ici une ombre de mes navigations orientales, et de me placer encore une fois sous la protection d'Homère, mon inséparable compagnon. Deux lanternes officielles nous guident dans les détours de la ville endormie. L'intendant de Catane, auquel nous avons porté une lettre de recommandation, a voulu que la police dirigeât notre embarquement nocturne; et les douaniers saisissent cette occasion pour nous demander des étrennes, en raison de la peine qu'ils ont prise à nous voir passer.

Nous nous établissons, tant bien que mal, à la poupe de la barque longue et étroite. Quelques coups de rame nous mettent hors du port; là, le vent s'empare si violemment de nos deux voiles, qu'on est obligé de prendre un ris dans la plus grande. Bientôt notre course se redresse, notre

---

[1] . . . . Ἑταῖροι
Εἴατ' ἐπήρετμοι, τὴν σὴν ποτιδέγμενοι ὁρμήν·
Ἀλλ' ἴομεν, μὴ δηθὰ διατρίβωμεν ὁδοῖο.
HOMÈRE, Odyssée, ch. II, v. 403.

allure s'établit ; nous faisons huit nœuds à l'heure. « La proue s'élève en courant, et derrière elle, les « flots azurés bouillonnent sur la mer mugis- « sante [1]. » Je me couche sur un banc recouvert d'une capote ionienne ; ces lourds manteaux fauves, destinés à braver les flots et les longues pluies, sont faits avec la laine des brebis noires qui paissent sur le Taygète et les montagnes de l'Arcadie. C'est à Patras ou à Corfou que les marins de la Méditerranée s'en approvisionnent. La lune se lève après minuit au-dessus des ondes adriatiques.

Les matelots, « à qui Dieu envoie le vent favo- « rable si desiré, las d'agiter leurs rames polies [2] », s'asseoient sous les voiles, sur les rebords de la barque ; et là, oisifs et contens, ils épuisent toutes les nouvelles du port. Ensuite, l'un des

---

[1] Ὣς ἄρα τοῦ πρύμνη μὲν ἀείρετο, κῦμα δ' ὄπισθε
Πορφύρεον μέγα θῦε πολυφλοίσβοιο θαλάσσης.

HOMÈRE, Odyssée, ch. XIII, v. 84.

[2] . . . Θεὸς ναύτησιν ἐελδομένοισιν ἔδωκεν
Οὖρον, ἐπὴν κεκάμωσιν ἐϋξέστῃς' ἐλάτῃσι.

Id., Iliade, ch. VII, v. 3.

plus jeunes demande au plus vieux quelque récit de ce qu'il a appris ou vu dans sa longue carrière. Les marins de tous les pays aiment les histoires racontées ; mais, sérieux comme la vie des mers, ce ne sont pas des épisodes d'amour ou les plaisirs du rivage qui les charment ; il leur faut des pirates, des naufrages, des combats. Ceux-ci me rappellent les Provençaux auxquels je me mêlais pendant mes premières pérégrinations, et qui, groupés au pied du mât de misaine de notre frégate, écoutaient attentivement, de la bouche des plus anciens nautonniers, les aventures cent fois redites de leurs campagnes de l'Amérique ou des Indes. Nos Catanais ne sont jamais allés aussi loin. Mais le rameur en cheveux gris, encouragé par le silence de ses camarades, leur raconte un voyage pénible fait à Smyrne dans la saison avancée, une relâche forcée à Samos, et deux mois perdus au milieu des écueils qui sont entre Rhodes et Candie, la patrie des forbans. « Dieu « vous préserve, mes amis, ajoute-t-il, de ces « campagnes maritimes si dangereuses! heureu-

« sement, le temps en est passé pour moi ; et j'ai « fait vœu de ne jamais perdre de vue, doréna- « vant, la fumée de *Mongibello.* »

Pendant ces entretiens, le sommeil aurait fermé mes paupières, si, de temps en temps, une vague indiscrète ne fût venue les tenir ouvertes en mourant au bord de la barque, et en l'inondant de son écume. Enfin le jour s'annonce; quelques vapeurs roses précèdent un soleil éclatant; son premier rayon nous montre les remparts de Syracuse et le temple de Minerve, où brillait jadis l'égide dorée que saluaient à leur retour les navigateurs lointains. Nous entrons par le grand port, en rasant le Plemmyre, promontoire toujours battu des ondes (*Plemmyrium undosum*). Les matelots me font remarquer le bouillonnement des vagues à leur surface. C'est une source d'eau douce, disent-ils, qu'on appelle l'*Occhio della Zillica.* Je reconnais sous ce nom énigmatique l'amoureux Alphée, ou, pour parler comme Pindare, les lieux où se repose et

respire le chaste et vénérable Alphée[1]. C'est là que reparaissaient ses ondes échappées à l'Élide, pures de l'amertume des mers, et prêtes, en se mêlant aux flots d'Aréthuse, à se perdre avec elle dans les golfes de Sicile[2]. C'est là qu'Alphée gémit encore dans ses grottes; « j'ai cru entendre « je ne sais quel murmure s'élever du sein de ses « eaux profondes. »

Nescio quod medio sensi sub gurgite murmur[3].

Nous voici dans la grande rade témoin de la lutte d'Athènes et de Syracuse. Cinq heures ont suffi à notre traversée. Mais nous expions cette rapidité par les retards que nous éprouvons au

---

[1] Ἄμπνευμα σεμνοῦ Ἀλφεοῦ.

PINDARE, Néméennes, ode I.

[2] . . . . . Alpheum fama est hùc Elidis amnem
Occultas egisse vias subter mare : qui nunc
Ore, Arethusa, tuo Siculis confunditur undis.

VIRGILE, Énéide, liv. III, v. 695.

[3] C'est ainsi qu'Aréthuse parle d'Alphée, en racontant elle-même sa métamorphose.

OVIDE, Mét., liv. V, v. 597.

rivage. Il faut subir un examen sanitaire, et l'examinateur dort encore. Je me désespérais; toutes ces minutes me semblaient autant d'heures perdues pour notre curiosité; et cependant la prison qui nous renferme est située au même point de la plage où Verrès avait dressé ses tentes en toile tissue du lin le plus fin[1]. On ne peut s'y méprendre : c'est bien là cette partie du rivage qui est derrière la fontaine d'Aréthuse; des catalpas en fleur et les larges feuilles des figuiers y forment en ce moment un charmant bocage, comme le dépeint Cicéron, *Amœno. Ab arbitris remoto,* Loin des témoins, ajoute-t-il; et ce dernier trait n'est que trop exact[1], car je ne parviens à découvrir personne qui se charge d'abréger notre captivité. Enfin, à force de m'agiter autour des grilles, j'aperçois au bord de la mer

---

[1] Tabernacula,... carbaseis intenta velis, collocari jussit in littore. Quod est littus in insulâ Syracusis post Arethusæ fontem, propter ipsum introitum atque ostium portus, amœno sanè et ab arbitris remoto loco.

Cic., Verr., liv. v, § 31.

un charitable Syracusain donnant le bras, comme l'indigne préteur, à une petite femme, *Mulierculâ nixus in littore*. Il prend pitié de notre impatience, et réussit à réveiller le négligent directeur du Lazareth. Celui-ci arrive enfin, nous touche avec ses pincettes, nous fait éternuer sous sa fumée de romarin, comme si nous venions des contrées les plus contagieuses du Levant, et non de la ville voisine; il finit par tendre la main pour y recevoir un gage de notre reconnaissance avec autant d'effronterie que s'il n'eût pas mérité des reproches et presque des punitions. Excités par ces précautions exagérées, l'octroi et la police prennent l'alarme, se mettent sur pied, et chaque commis en uniforme sollicite une récompense proportionnée au mérite de son indulgence. Or, cette indulgence n'a trouvé à s'exercer qu'envers le bonnet de nuit que chacun de nous apporte à Syracuse pour le remporter demain.

Nous prenons possession de quelques chambres dans une auberge que les nouveaux posses-

seurs de Malte ont civilisée et embellie. Le signor Vincenzo Politi, père du peintre facétieux d'Agrigente, nous fait l'honneur de s'offrir à nous guider, malgré ses quatre-vingts ans ; un tel cicérone, depuis si long-temps érudit, ne dirige en personne que les voyageurs de la première volée ; il a, pour le commun des curieux, ses petits-fils ou ses élèves.

Ici, les mémoires antiques affluent. Je ressens quelque chose des premières impressions de ma jeunesse et de mon enthousiasme au milieu des ruines de l'Orient. Je suis au centre de la cité immense. *J'avais ouï dire*, ainsi parle Cicéron, *que Syracuse était la plus grande et la plus belle des villes grecques ; et la renommée s'accorde avec la vérité*[1]. Les déserts que je vais traverser faisaient partie de son enceinte, qui avait plus de six lieues de tour, et qu'elle inondait des flots de son innombrable population,

[1] Urbem Syracusas maximam esse græcarum urbium pulcherrimamque omnium, sæpè audistis. Est judices, ita, ut dicitur. Cic., Verr., liv. IV, c. 52.

deux millions d'âmes. Tout s'agrandit et se rehausse dans ma pensée au souvenir de son antique gloire. Au sein de ses ports muets, de ses collines abandonnées, je reconstruis ses magnifiques édifices, j'entends les cris de ses flottes, de ses places publiques, et je rêve long-temps à la patrie d'Archimède et de Timoléon.

« Je suppose, me dit le signor Politi, que je « puis vous faire grâce des démonstrations élé« mentaires; que vous avez étudié cette des« cription de Syracuse où Cicéron s'est montré, « il faut en convenir, assez habile topographe « pour me dispenser de la faire après lui; et que, « dans le cours de nos explorations, si je viens « à parler de l'Achradine, de Tycha et de Néa« polis, vous saurez aussi bien que Cicéron ou « moi ce que cela veut dire. » A de si flatteuses paroles, je fais un signe d'assentiment, et le signor Vincenzo continue : « Vous savez donc « qu'un long chemin sépare Ortygie, où nous « sommes, de Tycha, où je veux vous mener. « Afin de voir en une seule journée nos plus ra-

« res merveilles, labeur pénible, j'ai loué, pour « plus de diligence, une nacelle dont le rameur « est encore un de mes élèves, et se dirige vers « les antiquités dans le même ordre, et suivant « la méthode qu'il m'a vu pratiquer constam- « ment. »

Ainsi, à peine échappés à la mer, nous remontons dans une barque ; mais celle-ci ne doit nous faire traverser que des ports, un fleuve et une fontaine. Nous sortons par la porte littorale de la moderne Syracuse, qui est tout entière aujourd'hui dans l'île d'Ortygie, et nous allons aborder au bout de la grande route déserte qui fut la large voie populeuse, coupée d'une infinité d'autres rues (*una lata via perpetua, multisque transversis divisa*[1]), et qui conduit aujourd'hui à la région des ruines et des tombeaux. Ici j'irai vite, car je ne suffirais pas à tout détailler, et j'aime mieux adresser à mes lecteurs, si j'en ai, ces naïves prières d'un vieux pélerin

« Pardonnez-moi, Seigneur, car le temps fuit;
« les heures s'écoulent; les jours s'en vont. Et
« c'est de tout mon cœur qu'implorant votre
« indulgence, je vous demande grâce et
« merci [1]. »

Et d'abord, voici le Prytanée, dont une colonne est encore debout; c'est l'ancien palais des Magistrats, où se trouvait, je ne sais pourquoi, la belle statue de Sapho que Verrès enleva, sans emporter l'épigramme gravée au-dessous. « Faute « d'écolier, dit Cicéron, que n'eût pas commis « l'avide préteur, s'il avait su un mot de la lan- « gue grecque; car cette épigramme, restée en « place, trahissait évidemment le larcin. » Le Prytanée n'entend plus que le croassement des jolies petites corneilles qui s'abritent dans ces

---

[1] Perdonami, signor, ch' el tempo passa,
Et brevi sono i giorni, et fuggon l'ore,
Ond' io con tutto 'l core
Misericordia chiedo et dico omei.

Voyage en Palestine du comte Gabriel de Padoue.
Manusc. ital. de la Bibl. roy., n° 10534.

solitudes. « Après les guerres intestines des ty-
« rans, dit Amyot traduisant Plutarque, l'herbe
« estoit creüe si drue et si haulte en la grande
« place, que les chevaux y paissoient, et les pa-
« lefreniers y couchoient[1]. » Les tyrans n'y sont plus, l'herbe y est encore; car une vaste prairie nous mène à quelques enclos où les figues, les caroubes et les amandes se développent déjà sous le plus vigoureux feuillage. Là sont ces vignes, mères du nectar de Syracuse, qui mûrissent sur les débris des générations.

Le théâtre ne me parut pas le plus grand de la Sicile, mais le plus antique. Taormine le dépasse en dimensions. La source qui traverse aujourd'hui cet édifice témoin de tous les grands événemens de l'histoire de Syracuse, fut amenée par un conduit souterrain qui existe encore, des hauteurs du Lepa, le *Monte-Criniti*, éloigné de dix milles. Ce fut l'ouvrage des esclaves; et ce

n'est pas sans étonnement qu'on voit arriver une onde si limpide et si copieuse à travers les arides carrières et les plus durs rochers. L'eau tombant de gradins en gradins va faire tourner un moulin ignoble qui encombre l'avant-scène. Je regarde à peine le Nymphée ; je lis en courant l'inscription de la reine Philistide, et on nous mène à l'amphithéâtre romain. Sa forme est gracieuse ; ses abords sont difficiles ; son enceinte est cachée sous les ronces : mais sa situation, comme celle du théâtre, est ravissante. Tous deux dominent le lac intérieur que Virgile appelle un golfe (*Sicanio sinu*) et qui fait de Syracuse le plus admirable port de la Grèce antique. La vue s'arrête sur le cap de Plemmyre ; sur les deux colonnes lointaines qui marquent la place où fut le superbe temple de Jupiter-Olympien ; sur ces campagnes qui virent tant de combats et tant de sang couler pour des rois, des tyrans, ou des maîtres venus de Rome ; sur Ortygie, la ville par excellence, le lit de Diane, la sœur de Dé-

los [1]; sur le mont Laura; sur les collines de Bidis et d'Erbesse où sont les grottes habitées par les tribus primitives, pareilles à celles de la vallée d'Ispica : enfin sur les hautes plaines qui s'étendant vers l'azur des mers, *semblent former*, par leurs lignes élégantes, *un horizon à souhait pour le plaisir des yeux* [2].

« Puisque nous n'avons pas le temps d'aller
« jusqu'aux Épipoles que vous apercevez là sur
« notre droite, me dit le vieux Politi, c'est ici,
« à la limite de Néapolis, que je dois vous don-
« ner des détails très succincts sur ce cinquième
« quartier de Syracuse dont Cicéron a le tort de
« ne rien dire. Quant à moi, je ne néglige rien,
« et tiens à faire mon métier en conscience. Vers
« cette colline au nord, était le fort de Labdale,
« construit par les Athéniens; un peu plus loin,
« l'Hexapyle, par où Marcellus pénétra dans la

---

[1] Δέμνιον Ἀρτάμιδος
Δάλου κασιγνήτα.

PINDARE, Ném., od. I.

[2] Fénelon, Télémaque, liv. I.

« cité. Là, s'ouvre une route souterraine où
« quatre chevaux peuvent passer de front, et
« qui communiquait avec une des places publi-
« ques de Tycha; ensuite les inébranlables rem-
« parts de Denys l'Ancien, que soixante mille
« hommes et douze mille bœufs achevèrent en
« vingt jours sur un espace d'une lieue et de-
« mie. » (Quel malheur, que le secret de ce pro-
cédé tyrannique n'ait pas été légué aux embastil-
leurs de Paris!) « Ces murs bornent l'enceinte
« qui dominait la citadelle d'Euryale dont Mar-
« cellus ne put jamais s'emparer. C'est aujour-
« d'hui le belvédère qui donne, d'un peu plus
« haut et plus complète, la même vue dont nous
« jouissons en ce moment. Tels étaient les palais
« et les forteresses du despote sanguinaire et
« de l'homme de génie nommé Denys l'Ancien.
« Maintenant entrons dans son Oreille; je n'ai
« pas besoin de vous dire que ce nom facétieux
« vient de la forme apparente du rocher, et n'est
« qu'un sobriquet moderne. »

Nous pénétrons sous ces immenses grottes,

merveilleuses, au dehors, par leur hauteur qu'un bois de grands orangers croissant à leur base et qu'on prendrait pour des arbustes nains, fait mieux ressortir encore; au dedans, par le vaste corridor au-dessus de toutes les proportions connues. Ces carrières qui furent pour les Athéniens de mortelles prisons où l'on voit encore les traces de leurs chaînes, ces cavernes indestructibles appuyées sur des piliers taillés, où filtrent les eaux si pures qui les rafraîchissent sans les miner, sont occupées en ce moment par quelques familles des *Cordiers* qui leur ont donné leur désignation moderne. Nous mettons à l'épreuve l'écho de la voûte circulaire; à peine nos mains ont-elles frappé l'une sur l'autre qu'il faut les reporter à nos oreilles pour n'être pas assourdis. Un soupir y reproduit d'affreux hurlemens. Un pistolet faisant feu à l'entrée y détonne comme vingt canons tirés ensemble; on l'entend de Syracuse qui est derrière nous à la distance de plus de trois milles; et bien longtemps après encore

« Le mont en retentit d'un sourd mugissement. »

J'essaie de traduire ainsi l'harmonie d'un beau vers espagnol de l'*Araucana*, que je fais répéter aux échos révélateurs du tyran.

El monte retumbò del sordo estruendo.

Ici, le vieil archéologue nous demande la permission de nous développer son système sur l'*Oreille de Denys :* et bien que cette licence ne lui soit pas unanimement octroyée, il m'explique que ces voûtes aboutissent au grand théâtre construit par Gélon ; et c'est ainsi, comme nous le verrons à Taormine, que les machinistes antiques imitaient le tonnerre. Ces antres profonds ne seraient donc, à ses yeux, que des coulisses, ou de longs cornets ménagés pour l'acoustique. Il a mis, dit-il, à l'épreuve le système qu'il produit, et il fait peu de cas des autres, surtout de celui qui tend à faire cacher Denys l'Ancien, pour le profit de sa police secrète, dans une chambre obscure et de huit pieds carrés : sorte de pigeonnier en ruines que nous nous gardons bien de

visiter, car pour entrer dans ce trou aérien, il faut se hisser sur un siége peu solide, et flotter en l'air au gré de deux cordes, jusqu'à la hauteur de quatre-vingts pieds.

Nous passons au quartier Tumulaire; on nous montre les mille chambres funéraires, les ornières laissées dans les rues par les chars antiques, les puits creusés dans le roc. « Voici le tombeau « de Timoléon, me dit le signor Politi. » Et sans contester sa douteuse origine, nous saluons dans un respectueux silence la dernière demeure du héros. « Voici la tombe d'Archimède, » ajoute-t-il, et il interrompt nos muets hommages pour tirer de sa poche un petit manuscrit qu'il s'apprête à nous lire. C'est la traduction italienne du passage des Tusculanes où Cicéron rend compte de sa découverte du tombeau d'Archimède, à laquelle il a intercalé, lui, Politi, quelques commentaires du texte afin de compléter la narration. Nous sommes trop pressés pour écouter cette lecture sur place; mais, d'un autre côté, je suis trop fier d'enrôler Cicéron parmi les plus

fougueux antiquitaires, pour ne pas répéter son récit en aussi bon français qu'il m'est possible.

« Pendant ma questure en Sicile, dit-il, je
« découvris le tombeau d'Archimède entouré et
« revêtu de ronces et d'épines, tandis que les
« Syracusains en ignoraient même l'existence.
« Quelques vers de six pieds que je savais inscrits
« sur ce monument m'aidèrent à le retrouver :
« ils indiquaient qu'on avait placé au sommet
« une sphère et un cylindre. Or, un jour que je
« regardais attentivement du côté des portes
« d'Agrigente où sont tant de sépulcres, je re-
« marquai une petite colonne très peu élevée au
« dessus des buissons; le cylindre et la sphère
« s'y trouvaient gravés. Voilà, dis-je aussitôt
« aux principaux Syracusains qui m'accompa-
« gnaient, voilà ce que je cherche. Dès qu'on
« eut fauché les buissons et dégagé le passage,
« nous allâmes vers la colonne : l'inscription y
« était; mais les vers étaient effacés à la fin de
« leurs lignes, de sorte qu'il en manquait pres-
« que une moitié. Ainsi donc cette ville, l'une

« des plus illustres et des plus savantes de la « Grèce, méconnaîtrait encore la tombe de son « plus ingénieux citoyen, si un étranger ne fût « venu d'*Arpinum* pour le lui révéler [1]. »

N'est-ce pas à peu près ainsi que disait, deux mille ans plus tard, un éloquent voyageur? « Singulière destinée qui me fait sortir tout ex- « près de Paris pour découvrir les cendres de « Clytemnestre [2]! »

Encore un mot tout cicéronien par lequel le grand orateur termine son intéressante digression. *Redeat undè aberravit oratio;* « revenons où nous en étions restés, » et retournons vers le port, car il est temps. Le soleil est déjà très haut; le chemin n'a plus d'ombre contre les ardeurs accablantes de la journée. Nous voyons à notre gauche la rosace si élégante de l'église ruinée de St.-Marcian, premier apôtre de Syracuse. Nous rencontrons encore une fois nos compagnons, passagers

---

[1] Cicéron, Tusculanes, liv. v, c. 23.

[2] Chateaubriand, Itinéraire, éd. comp., t. ii, p. 247.

du *Véloce*, arrivés un peu plus tard que nous par la route plus difficile et moins pittoresque de Lentini et de Calta-Girone. Ils vont à leur tour interroger les ruines des théâtres et l'écho de Denys l'Ancien. Nous devons nous revoir à Messine.

Après un repas abrégé par notre intrépide curiosité, pendant que la Sicile dort sous les feux du soleil, nous remontons de nouveau son antique histoire, et cette fois jusqu'à la mythologie. Le grand port et l'Anapus vont nous conduire à la fontaine Cyané. Un vent favorable nous fait rapidement sillonner, à l'aide d'une seule voile, trois milles de ce lac célèbre qu'on croirait aujourd'hui parfaitement fermé ; car les rochers d'Ortygie semblent s'unir aux rives de Plemmyre pour nous dérober l'étroit passage qui nous admit hier et qui communique avec la mer Ionienne. Ces ondes virent Nicias et les malheureux Athéniens destinés aux Latomies vengeresses, les flottes des Carthaginois détruites, les vaisseaux romains anéantis par Archimède, et cette im-

mense galère d'Hiéron, palais flottant, qui reproduisant sur mer tout le luxe et les plaisirs du rivage, promenait sur les ondes amères des jardins rafraîchis par des courans d'eau douce et par des arbres au feuillage touffu.

Notre matelot descendu sur le sable qu'amoncèle l'Anapus à son embouchure, remorque la barque pour lui faire franchir ces peu redoutables brisans, et nous naviguons contre le courant du fleuve. La chaleur est telle que de grands bœufs à hautes cornes, presque sauvages, errant dans les marais qui furent le faubourg de Polichna, viennent parmi des pâturages sans arbre chercher à côté de nous les eaux et l'abri du pont informe dressé à la place des arches antiques de la voie Hélorine.

Ces marais ont aussi leur histoire. De ce côté du fleuve, puissans auxiliaires, ils ont vu périr sous leurs exhalaisons pestilentielles les trois cent mille Africains de l'armée d'Imilcon. Sur l'autre rive, au contraire, ils n'offrent que de doux souvenirs. C'est l'antique Syraco, père étymologique

de la ville : le Lysimeliá, dont le nom seul, synonyme du sommeil, invite au repos; enfin la prairie témoin de la lutte des deux charmantes sœurs de Syracuse, et du jugement d'un pâtre, nouveau Pâris. Or, cet épisode que jamais galant voyageur n'a omis dans son itinéraire, je me permets de l'écarter du mien, sans même prononcer une seule fois l'épithète grecque qui vient au secours de la déshonnête traduction française; il me semble que mon penchant bien connu pour les textes classiques, mérite que l'on me sache quelque gré de ce sacrifice [1].

C'est aussi là, sur les rives de l'Anapus, que Théocrite rêva ses délicieuses poésies. Ces prairies encore émaillées de fleurs, et ces sources des vallées de Thymbris qui viennent se perdre au sein du fleuve, nous rappellent les adieux de

---

[1] Il faut pourtant me résoudre, pour la clarté du texte, à dire en note, qu'il s'agit ici de ces deux sœurs si belles en face, mais plus belles encore du côté opposé, et que l'antiquité, quelquefois trop ingénieuse dans ses admirations, a divinisées.

Daphnis mourant, et les touchantes pastorales du berger de Syracuse : « Et nous aussi mortels « qui vivons à peine et ne voyons pas le lende- « main, nous venons en courant vers les om- « brages et les prés, pour y cueillir au prin- « temps des guirlandes parfumées [1]. »

Après un mille de navigation sur les eaux cristallines de l'Anapus, nous assistons à son union avec la belle Cyané, la plus célèbre des nymphes siciliennes [2], dont les flots sont plus rapides et plus purs encore. Nous nous glissons, à notre tour, dans le lit de la fontaine ; puis notre barque a quelque peine à lutter contre un courant assez fort, et surtout contre les joncs et les hautes herbes entrelacées. Des saules, les seuls

---

[1] Οἱ θνατοὶ πελόμεθα, τὸ δὲ αὔριον οὐκ ἐσορῶμες.

THÉOCRITE, Idyll. XIII.

Ἄμμες δ' ἐς δρόμον ἦρι καὶ ἐς λειμώνια φύλλα
Ἐρψοῦμες, στεφάνως δρεψεύμεναι ἁδὺ πνέοντας.

Id., Idyll. XVIII.

[2] Inter Sicelidas Cyane celeberrima Nymphas.

OVIDE, Mét., liv. V, v. 412.

arbres de ces bords humides, offrent un frais asile à des rossignols qui chantent tout près de nous, malgré la brûlante clarté du jour. Je reconnais sur les rives la campanule en fleur, la précoce lysimachie et la mélisse odorante de Théocrite (εὐώδης μελίτεια). Nous arrivons au papyrus; en voici quelques tiges transplantées, il y a deux ans, par une belle Anglaise, et qui déjà se multiplient. Puis viennent les jardins du signor Vincenzo : le papyrus qu'il y fait croître, et qu'il y récolte depuis six lustres, forme d'épais taillis. Nous nous arrêtons à leur ombre, sans essayer de pénétrer dans cette forêt qui règne jusqu'aux bords de la source elle-même, et en défend l'accès. Et si je dis forêt, comme le mot peut paraître ambitieux, appliqué à des touffes de joncs, je me cache aussitôt derrière l'autorité de Cassiodore : « Là « s'élève, dit-il, cette forêt sans branches, ce « bocage sans feuilles, cet ornement des ma- « récages, cette moisson qui croît dans les flots, « plus molle que les arbustes et plus dure que

« l'herbe[1]. » Je trouve ici, comme dit Aréthuse elle-même racontant sa métamorphose, « des « eaux qui vont sans tourbillon et sans mur- « mure, transparentes jusques au fond ; on peut « compter chacun des cailloux de leur lit; on « croirait à peine qu'elles coulent[2]. »

Nous manœuvrons difficilement au milieu des roseaux et des plantes aquatiques. Il s'agit de faire faire volte face à notre barque, toute chargée qu'elle est de ces beaux papyrus surmontés de leurs houppes vertes; le signor Politi négligeant ces aigrettes chevelues et les tiges, en taille seulement le bout inférieur que les eaux ont recouvert et blanchi. Quelques Syracusains, dit-il, mangent cette moelle pulpeuse ou plutôt la sucent parce qu'elle est très douce. J'essaie d'imiter les Syracusains; mais le goût du pa-

[1] Cassiodore, liv. XI, c. 38.

[2] Invenio sine vortice aquas, sine murmure euntes,
Perspicuas ad humum ; perquas numerabilis altè
Calculus omnis erat. Quas tu vix ire putares.
OVIDE, Mét., liv. V, v. 587.

pyrus me paraît d'une extrême fadeur. « Quant à « moi, ajoute Politi, voici ce que j'en fais. Je les « cueille dans toute leur sève; je les coupe en « tranches très minces, et je les soumets à tous « les procédés exigés par Pline dans la fabrica- « tion des anciens papyrus. Cela me coûte bien « du temps et des soins; car je m'obstine à re- « commencer scrupuleusement l'épreuve dès que « la plus légère circonstance de l'antique recette « a été négligée; et il me faut venir ici souvent « pour y refaire ma provision : mais aussi, voyez « quel brillant produit récompense mes tra- « vaux! » Et le signor Politi développe orgueilleusement à nos yeux un chiffon qu'il tenait soigneusement plié dans son portefeuille, large comme la main, d'un blanc sale, assez semblable en effet aux vieux papyrus trouvés à côté des momies égyptiennes, et en tout fort inférieur à nos plus mauvais papiers. Les tiges que nous rapportons, hautes d'une à deux toises, ont à leur racine la grosseur du poignet d'un homme vigoureux. C'est bien la mesure des pa-

pyrus du Nil, telle que l'indique Théophraste [1].

Nous redescendons beaucoup plus vite les ondes de Cyané, entourés de ces élégantes mouches au corsage d'azur qui volent et glissent sur les courans ; elles nous suivent sur l'Anapus, et ne nous quittent qu'à la limite des flots amers. Nous traversons encore brusquement le grand port, grâce à notre seule voile tendue cette fois dans un sens contraire, car le vent qui vient de la Grèce se prête complaisamment à toutes nos manœuvres. Nous arrivons ainsi jusqu'au pont de bois qui sépare Tycha d'Ortygie. Je remarque l'architecture étrange de cette porte de la ville et ses pilastres tordus et cannelés qui semblent surmontés d'un turban. Ces bastions sont si épais et si solides qu'on les dirait destinés à braver encore Athènes, Carthage et Rome. Quelques coups de rame nous font traverser le petit port nommé *Marmoréus*, en raison des arsenaux de

---

[1] Πάχος μὲν οὖν τῆς ῥίζης καρπὸς ἀνδρὸς εὐρώστου.

THÉOPH., Hist. Plant.

marbre construits de toutes parts sur ses rive
Maintenant que les marbres ont disparu, je vou
drais encore lui conserver sa désignation antique
parce que ses eaux abritées sont aussi comme l
marbre toujours froides et immobiles. Nous en
trons dans le port *Trogilus*, en évitant les écueil
et les bas-fonds dont il est semé. Là, pendant
que le signor Politi ferme un moment ses yeu
octogénaires vaincus par le plus brûlant soleil
le matelot son élève, que le soin de ramer tien
en éveil, cherche timidement à le remplacer
« Signor, me dit-il à voix basse, c'est ici le por
« Trogile; les grandes balancelles n'y entren
« plus; il y a trop peu d'eau. Il n'est bon que pou
« nos barques, et cela vaut mieux en ce que l
« pêche en est ainsi à nous sans partage. Là-ba
« au fond de la rade, était le palais d'un tyra
« célèbre » (je comprends qu'il veut parler d'Ag
thocle); « on y comptait soixante lits dont il s
« servait alternativement. Vous le voyez, signo
« je pourrais être cicérone, si je n'étais pas ma
« telot; car, moi aussi, je suis de Syracuse. »

le sais, lui dis-je en grec, *ta patrie est cette célèbre cité, la moelle de la Sicile, que fonda jadis, dans l'île que je vois, Archias d'Éphyre* [1]. A ces vers de Théocrite, qui m'échappèrent dans un accès de ma manie de citer dont je ne fus pas le maître, le matelot ouvrit de grands yeux, ne comprit rien, et continua : « C'était de ce côté « qu'était la maison du fameux ingénieur, qui se « nommait Archimède. » Le nom d'Archimède réveilla Politi, comme si en le prononçant on eût empiété sur ses priviléges. « Archimède, ré- « péta-t-il avec fierté, oui, c'est bien là qu'était « sa demeure ; et quand Cicéron se vante d'avoir « découvert sa tombe, il me semble que je puis « bien être glorieux, à mon tour, d'avoir re- « trouvé sa maison ; de même que j'ai déterminé « l'emplacement du palais sénatorial où était la « statue de Marcellus. Mais pour revenir à Ar- « chimède, c'était encore dans Achradine, où

[1] Καὶ γάρ σοι πατρὶς, ἂν ὡς Ἐφύρας κτίσσε πότ Ἀρχίας,
Νάσω Τρινακρίας μυελὸν, ἀνδρῶν δοκίμον πόλιν.

THÉOCRITE, Idylle XXVIII.

« nous allons, que se voyait sa magnifique
« sphère ; car il ne faut pas oublier qu'il ne
« s'occupait de mécanique que par distraction,
« et qu'il était essentiellement astronome. C'est
« Tite-Live qui nous l'apprend. » *Archimedes is erat unicus spectator cœli siderumque* [1]. Par cette citation adroite, Politi effaça tout-à-fait dans mon esprit le tort que venaient de lui faire les quelques minutes de sommeil auxquelles il s'était fort irrégulièrement mais très naturellement livré dans l'exercice de ses fonctions. Je crus m'apercevoir en même temps, que s'il gardait quelque rancune à Cicéron pour avoir décrit Syracuse avant lui, il n'en voulait aucunement à Marcellus pour l'avoir assiégée et prise.

Nous débarquons aussitôt sur les rochers plats et déserts qui repoussent les ondes ioniennes. Quelques crabes de mer fuient à notre approche, et se retirent à reculons dans les petites citernes arrondies et creusées par les vagues ; elles

---

[1] Tite-Live, Hist., liv. xxiv.

sont pleines d'une eau si transparente, qu'elle invite à se plonger dans ces baignoires naturelles chauffées par un soleil de Sicile; c'est tout dire. Je me désaltère avec quelques grains d'un sel brillant qui se dépose et blanchit de lui-même sur ces roches luisantes. Je le préfère à tout le sucre prétendu du papyrus. Nous avançons ensuite par un sentier que rien ne borne et n'ombrage, vers la hauteur d'Achradine, où est situé le couvent des Capucins. Il est fermé à ces heures insolites : quatre heures du soir. Nous sonnons inutilement à la porte; néanmoins le moine chargé de réveiller les autres finit par entendre. Nous pénétrons alors par une avenue trop modeste, pour ne pas dire infecte, dans ce merveilleux jardin qui occupe tout le fond d'une latomie.

Une rampe étroite nous fait descendre jusqu'à ce sol devenu si fécond, après avoir été rocher lui-même. Les orangers, pour y chercher l'air, s'y élèvent aussi haut que les peupliers de nos belles vallées de France; mais, privés de so-

leil, leurs fruits restent sans saveur. La saison est arriérée dans ces cavernes; l'acanthe y est encore en boutons, tandis qu'il fleurit en ce moment par toute la Sicile. Les grenadiers et les cédrats se couvrent, sous cet abri, de fleurs qui ne doivent pas mûrir. Quels grands effets d'ombre et de perspective dans ces antres immenses, clos de barrières infranchissables! Tantôt la latomie s'élance perpendiculairement et sans arrêt de sa profonde base, jusqu'à sa crête couronnée de nopals; tantôt elle se courbe en arcades, et pénètre sous l'obscure montagne; quelquefois elle s'ouvre au jour et s'embellit des guirlandes de la vigne et des touffes de *ce lierre qui se revêt d'autant de fleurs que les rosiers*[1]. On voit au haut du rocher l'escalier et la guérite des sentinelles, gardiens inutiles de ces prisons d'où l'on n'aurait pu s'échapper qu'avec l'aile d'Icare. Deux jeunes moines à la pâle figure se promènent sous ces

---

[1] . . . Πολλὸς δὲ καὶ ὡς ῥόδα κισσὸς ἐπανθεῖ.

Théocrite, Idylle v.

allées que le soleil ne voit jamais. Seraient-ce encore des prisonniers?...?...?...[1] Partout l'œil s'effraie des proportions que les jeux de la lumière agrandissent encore.

Les catacombes viennent ensuite, dernières demeures des Grecs de Syracuse, premiers asiles des chrétiens persécutés. Leur issue, leur structure intérieure, confuse, et pourtant alignée, en font comme un labyrinthe régulier, si l'on peut dire ainsi. Tous les plans en ont été publiés, toutes les inscriptions relevées. Nous renonçons à cette longue promenade souterraine, car il nous reste à voir Ortygie tout entière; et d'ailleurs nous avons ce matin déjà contemplé

[1] Je prie de remarquer quelle singulière énergie donnent à la pensée ces points d'interrogation situés ainsi l'un à la queue de l'autre. J'ai cru découvrir qu'il est question depuis un certain temps entre les grandes puissances romantiques d'un traité secret dans le but de déclarer la déchéance du point interrogant, lequel n'interrogerait plus désormais, et se bornerait à rester exclusivement un signe dubitatif; vu que le siècle n'ignorant rien, et n'ayant plus besoin d'interroger, continue néanmoins à douter de tout.

les ruines de l'église des Catacombes ; monument d'une religion nouvelle, elle osa se dresser la première auprès de tous ces temples que devait bientôt renverser son pouvoir. Nous retournons à l'hôtel pour y préparer une troisième et dernière sortie qui doit compléter notre cours d'antiquités à Syracuse.

Nos premiers pas se tournent vers l'amante d'Alphée. Ah ! nos prédécesseurs n'en ont pas trop dit ! Un lavoir impur, une maçonnerie grossière, une espèce de citerne sombre et fétide où il faut plonger le regard, et, au fond, les inélégantes femmes de Syracuse aussi peu vêtues que les jeunes filles de Catane sur les bords de l'Aménanus, et occupées d'un devoir tout semblable. Ici même, accroupies ou debout, elles nous jettent à la fois des injures et des prières d'aumône. Les plus mauvais sujets de la garnison, doublée depuis peu, les entourent, et font retentir des plus soldatesques propos l'écho du cloaque. Est-ce donc là l'*onde fortunée* de la *belle Aréthuse ?* Je reste d'abord

muet et désespéré ; insensiblement je me remets du trouble où m'a jeté ce cruel mécompte, et je veux encore rattacher à ce que je vois certaines idées archéologiques. Voilà bien la forte digue (*munitione, ac mole lapidum*) qui bornait la fontaine du côté de la mer au temps de Cicéron. J'aperçois dans ses flots, limpides avant de subir les ignobles travaux des Syracusaines, quelques uns de ces petits poissons qui se jouent à Naples entre les jambes des baigneurs. Ce ne sont plus ces poissons exquis engraissés par des Grecs voluptueux ; mais enfin ce sont toujours, comme le veut l'ancienne chronique, des poissons. D'une autre part, si je parvenais à me dégager de toutes mes illusions mythologiques, il faudrait convenir qu'aux yeux du naturaliste le moins prévenu en faveur de l'antiquité, ces ondes intarissables, presque douces, qui s'échappent comme un fleuve du creux des plus durs rochers, au sein d'une île étroite et aride, méritent bien encore quelque attention.

Aréthuse a trop long-temps occupé ma mé-

moire classique pour qu'il me fût difficile de la saluer au nom de Théocrite, de Virgile, et même de Claudien. On croira aisément que j'aurais pu lui redire à peu près tout ce qu'elle raconte elle-même, soufflée par Ovide, touchant ses propres infortunes; mais, je dois l'avouer, j'oubliai un moment ici mes anciens auteurs en faveur du moderne Voltaire, et si je pensai quelque peu aux autres, du moins les beaux vers de la *Henriade*, que tout le monde sait, sortirent seuls de mes lèvres.

Nous marchons sur la cathédrale. La place qui la précède est remarquable par les grands palais qui font le pendant du saint édifice. C'est le plus beau, ou, pour mieux dire, le seul beau quartier de la moderne Syracuse. Nous pénétrons sous les voûtes sacrées; on a eu bien de la peine à faire d'un des plus beaux temples de la Sicile une église massive et commune. Je cherche en vain des yeux ces peintures dont parle Cicéron. « L'art, dit-il, n'a rien produit de plus « remarquable; Syracuse n'offrait rien de plus

« parfait à la curiosité des étrangers[1]. » Je ne vois que des tableaux très médiocres, parmi lesquels Politi me fait remarquer le plus mauvais. C'est son chef-d'œuvre, à lui. « Archimède, me « dit-il, était géomètre et astronome; je suis anti- « quaire et peintre. » — Allons aux colonnes de Minerve, dis-je à mon tour assez impoliment; et il me conduit aux pieds de ces grands monumens de l'architecture grecque, presque méconnaissables, enchâssés qu'ils sont dans des murailles épaisses, et déguisés sous plusieurs couches d'une chaux jaunâtre. Deux des colonnes ont été courbées par le dernier tremblement de terre : elles ont fléchi, vacillé, et penchent encore; mais elles ne tombent pas. On nous fait admirer la madone d'argent massif, et sa robe des jours de fête étincelante de diamans. L'extérieur de cette église, nommée aujourd'hui *Santa-Maria-dei-Pilieri*, nous semble plus digne d'ob-

---

[1] Nihil erat eâ picturâ nobilius. Nihil Syracusis quod magis visendum putaretur.

Cic., Verr., liv. IV, § 55.

servation que l'intérieur, surtout la ligne des murs qui font face au palais, où deux chambres étroites, obscures, et pleines de vieux débris, portent le titre de Musée.

C'est là que nous sommes admis à déposer nos hommages aux pieds de la merveille de Syracuse ; à ses pieds, dis-je, et l'expression est vraie à la lettre, car nous refusons l'échelle qui pourrait porter notre admiration plus haut. Cette Vénus sans tête et sans bras, si noble, si simple et si belle ; ce vrai chef-d'œuvre du ciseau grec doit prendre rang tout de suite après sa sœur la Vénus française, qu'elle a précédée de vingt ans seulement dans sa renaissance. A sa vue, j'éprouve encore tous ces sentimens d'enthousiasme (l'amour paternel en moins) qui me firent palpiter de joie dans le port de Milo*, quand ma conquête me dévoila toute sa beauté. On dit que celle-ci va partir pour Naples. Si le torse du palais Biscari est aussi du voyage, le musée napolitain comptera deux fragmens de plus parmi ses innombrables statues mutilées ; la divine Sy-

racusaine ira se cacher dans la chambre close où languissent déjà tant d'autres Vénus : et la Sicile, qu'enrichissent aujourd'hui à eux seuls ces deux magnifiques frustes, n'aura plus rien.

On me montre encore un Esculape de quelque valeur au milieu de tous ces marbres qui ne sont plus qu'une poussière grecque, et un bas-relief curieux recouvrant les quatre faces d'un autel votif. Il représente le platane, *les neuf oiseaux, y compris la mère, volant autour de ses petits*[1], et le serpent, qui, dans le récit d'Ulysse, sous l'interprétation de Calchas, prophétisent la durée du siége de Troie. Ainsi donc les rêves poétiques d'Homère étaient devenus par toute la Grèce autant de traditions religieuses!

Nous n'avons plus qu'une curiosité fatiguée. La nuit approche ; nous refusons de voir quelques bains souterrains et leurs escaliers creusés dans le roc ; nous jetons un coup d'œil rapide sur deux

---

[1] Ὀκτώ, ἀτὰρ μήτηρ ἐνάτη ἦν, ἣ τέκε τέκνα.

HOMÈRE, Iliade, ch. II, v. 326.

colonnes que surmontent leurs chapiteaux doriques dans une cour obscure, et nous revenons pour la dernière fois à l'hôtel, où le vieux Politi soumet sa science démonstrative à nos éloges, et demande, pour son recueil de témoignages flatteurs, notre signature. — Tenez, lui dis-je en lui rendant son livre, signor Politi, et remerciez le ciel de la bonne fortune archéologique qu'il vous a réservée. Vous n'êtes pas assez âgé pour avoir assisté au fameux siége de votre ville ; et pourtant vous avez vu de vos propres yeux Marcellus gémir sur les malheurs de Syracuse.—Politi resta un moment interdit, ne comprenant rien à l'énigme : puis, après un regard jeté sur son livre : « Quoi ! Excellence, me dit-il, « vous vous appelez Marcellus ? » — Depuis que je suis né. — « Ce n'est point un nom que vous « preniez pour la circonstance ? » — Non, c'est très sérieusement, je vous jure. — « Est-ce donc « un surnom ou un prénom ? » — C'est le nom véritable que je porte en commun avec toute ma famille. — « Vous descendez du fameux Mar-

« cellus? » — A peu près comme vous d'Apollon, mon cher Politi. — « Mais, de grâce, ex-
« pliquez-moi...? » — C'est trop juste, et je le dois bien en échange de tous vos commentaires historiques. Sachez donc qu'un petit fils du vainqueur de Syracuse, lieutenant de César pendant la conquête des Gaules, vint camper sur lès bords du fleuve qui descend des Pyrénées (je n'osai dire la Garonne, de peur d'ôter quelque poids à mon récit). Ce lieu s'est toujours appelé en latin *Castra Marcelli*, et en français *Marcellus*. Henri IV, un roi de France qui valait mieux que tous vos Hiéron, vos Gélon, vos Agathocle, et dont vous pourriez avoir entendu parler même à Syracuse, car, entre autres mérites, il a celui d'être l'aïeul du roi qui vous gouverne ; Henri IV, dis-je, vendit la terre et la seigneurie de *Marcellus* à ma famille qui, depuis ce temps, en porte le titre et la possède. Y a-t-il beaucoup de vos antiquités qui s'expliquent d'une façon aussi claire et aussi satisfaisante? — « Ah ! Excellence, re-
« prit Politi tout ébahi, que vous étiez bien di-

« gne de voir Syracuse ! Puisqu'il en est ainsi, « j'ai encore une recommandation à vous faire, « c'est de ne pas négliger, en allant à Catane, « de regarder presque sur le rivage de la mer « les trophées de votre immortel homonyme. » — Après ces mots, l'antiquaire prend congé de nous avec un salut plus profond, des regrets plus respectueux ; quant à nous, terminant là notre revue presque complète de la rivale d'Athènes, nous nous livrons à un repos bien acheté par tant de fatigues mêlées, il est vrai, à tant de jouissances.

RETOUR A CATANE. LE SYMÈTHE.

LES FEUX DE L'ASCENSION.

XV

J'AURAIS désiré emporter de Syracuse autre chose que des plaisirs futurs pour ma mémoire ; et je voulais joindre à toutes les notions d'archéologie que je venais d'accumuler, quelques

provisions gastronomiques. On comprend d'avance qu'il s'agit du vin muscat si fameux, qu'on récolte sur les ruines de Tycha et des Épipoles ; tout ce que j'en goûtai me parut médiocre, et ne mériter nullement les honneurs de l'exportation. Je m'irritais, je l'avoue, contre ces bizarres et parcimonieux Syracusains dont les caves sont inconnues et inabordables ; je ne comprenais pas comment ils étaient assez peu jaloux de la réputation de leur nectar, pour laisser aux aubergistes de la ville le soin de l'établir, ou, pour mieux dire, de la compromettre. J'oubliais, dans mon dépit, qu'il en est à peu près ainsi partout, et que jamais les cabarets voire même les meilleurs hôtels de Bordeaux et de Beaune, n'ont donné aux voyageurs un bon échantillon et une juste idée des vins de Lafitte et de Chambertin. A la place de cette liqueur mêlée de miel et de résine dont mon palais gascon ne pouvait s'accommoder, on m'offrit quelques marbres brisés, des médailles sans empreinte, enfin de petites lampes sépulcrales

J'avais appris à Rome la valeur de ces terres-cuites prétendues grecques, ou latines tout au moins ; et je me souvenais des Romains déguenillés errant sur les débris du Forum, qui se baissent du plus loin qu'ils voient un Anglais, pour avoir l'air de ramasser, et de dégager péniblement des décombres ces trésors antiques tout chauds encore du four où le potier imitateur vient de les marquer au coin de la vétusté.

Le soleil éclairait déjà depuis long-temps la plaine de Cyané, les ruines d'Euryale, les Latomies et les rochers d'Achradine, comme pour nous montrer une dernière fois tout ce que nous ne devons plus revoir, quand notre barque, évitant les longs détours de Plemmyre, s'engage dans les piliers du pont de bois qui unit la petite île de Syracuse à la grande île Sicilienne, puis dans les défilés étroits du port *de Marbre*, et parmi les écueils du *Trogile*. Nous surmontons difficilement ces premières lenteurs du départ, comme si notre nacelle avait peine à quitter le

célèbre rivage ; mais, dès que nous sommes en dehors des derniers bas-fonds, notre navigation se régularise. Une brise légère se joue dans nos deux voiles, et nous fait sillonner doucement une mer tranquille. A ces haleines tièdes et inconstantes, je reconnais l'Eurus, qui jadis me berçait sur les ondes ioniennes ; le Zéphyre qui nous amena hier s'est retiré devant lui. Ulysse fut moins heureux, car ce fut le Zéphyre, vainqueur de l'Eurus, qui, submergeant son vaisseau, le jeta dans l'île des Phéaciens. Syracuse, on le voit aisément, m'a remis tout-à-fait en goût des citations classiques ; et, quel que soit le vent qui souffle, je prends plaisir à le retrouver dans ma mémoire comme dans l'Odyssée.

Nous rasons d'abord les grottes volcaniques qui semblent communiquer aux Latomies des Capucins, des roches rongées des flots, une côte toute caverneuse et retentissante, quelquefois, des pics isolés dans une eau profonde, et sur ces pics, un pêcheur à demi nu, immobile comme une statue sur sa base, surveillant son hameçon

suspendu à un long roseau. Nous passons la *Tonnara;* la pêche des thons y est en ce moment, comme sur tout le littoral sicilien, en pleine activité : *Fervet opus*. Nous entrons dans le golfe de Mégare ; là, pour me dédommager de ne pas visiter les trophées de Marcellus, et de désobéir ainsi aux suprêmes injonctions du vieux Politi, les souvenirs antiques foisonnent. Voici le fleuve Alabus; quelque part sur ses rives, on ne sait plus où, était Mégare *l'Hybléenne;* il n'en reste pas même une de ces ruines informes qui me charmaient au sein de l'autre Mégare, mère de celle-ci, trop voisine d'Athènes et de Corinthe. Ici gisent les terres si basses, si près des flots, que recouvrait Thapse, *Thapsumque jacentem*[1], et sa péninsule, dont le circuit est de trois milles, et qu'un isthme de sable, large de vingt pas, réunit aux campagnes où furent l'antique Morgante et le fleuve Érycès. Tous ces noms si harmonieux ont disparu ; les peuples et la renommée

se sont enfuies d'Hybla, dont je vois au loin les collines. Les fleurs, le thym, les abeilles y sont encore ; et là, comme si ces régions fortunées devaient accaparer à la fois les plus doux produits et les noms les plus sonores, se trouve le village moderne de Melilli, où prospère la canne à sucre.

« *Quique bibunt tenerâ dulces ab arundine succos* [1]. »

Nous coupons le grand golfe de Mégare, *Megarosque sinus* [2], par une ligne droite qui nous mène presque à toucher les murs d'une chapelle blanchissante dédiée à sainte Hélène, et dressée sur le cap Sainte-Croix, comme un phare pour les navigateurs et les pélerins ; c'était le promontoire Taurus : avant de l'atteindre, nos matelots nous proposent de mettre pied à terre dans le port d'Augusta, dont nous laissons à gauche les remparts et les maisons entassées. Qu'irions-nous

---

[1] Ce vers de Lucain (*Phars.*, liv. III, v. 237) passe pour la seule mention du sucre que l'antiquité nous ait laissée.

[2] VIRGILE, Enéide, liv. III, v. 689.

faire dans ces rues à peine âgées de quelques siècles? Malgré son nom emprunté à l'histoire romaine, je ne me sens que du mépris pour une ville presque récente, d'origine impériale, que Frédéric II fit naître des cendres de la magnifique Centuripe. Nous nous bornons à jeter, de loin, un regard rapide sur les fortifications que le roi vient d'inspecter en personne il y a peu de jours, et sur les salines dont les monceaux cristallisés brillent sur le rivage.

Après le cap Taurus, le golfe de Catane se déploie. J'aperçois, sur la montagne lointaine, Lentini qui a remplacé Léontium, et domine un lac trop vaste pendant les inondations de l'hiver, et trop étroit pendant les insalubres sécheresses de l'été. Pantagie est là, torrent terrible, dont le nom peut servir d'épithète au temps, car *ses flots entraînent tout avec eux*. Quant à moi, je m'en tiens à cette étymologie ; et je ne sais pourquoi Servius a voulu qu'il ne fût pas le plus rapide des fleuves, mais seulement le plus bruyant[1].

---

[1] *Pantagie*. Hic fluvius Siciliæ (seu fretum) cum plenus

Je regarde long-temps les plages où le Simèthe, après avoir arrosé les plaines bocagères et pastorales qu'immortalisa Théocrite, roule dans ses eaux jaunies l'ambre de Catane, que la mer, à son tour, rejette sur la rive.

Nous traversons une flotte de barques réunies pour la pêche. Nos gens en murmurent : « Ce « sont, me disent-ils, ces insolens Augustins (ce « qui veut dire ici les habitans d'Augusta), qui « ne se contentent pas des poissons de leur golfe, « et viennent encore s'emparer des nôtres. » — Que vous importe ? leur dis-je à mon tour avec quelque emphase ; vous n'êtes pas de ceux à qui la mer donne ou refuse la nourriture, mais bien de ceux que son commerce enrichit et qui règnent sur ses vagues. — « Votre seigneurie a « raison à moitié, me répond le pilote presque « sur le même ton ; mais la pêche est la sœur de « la navigation ; c'est notre premier métier à

---

flueret, implebat sonitu penè totam Siciliam, unde et *Patagias* dictus est, quasi ubique Sonans.

SERVIUS, in Eneid., liv. III, v. 689.

« tous, et chacun de nous y revient aussitôt « qu'il n'a rien de mieux à faire; car, si les flots « sont calmes, ne vaut-il pas mieux être sur mer « avec ses filets, même au risque de ne rien « prendre, que de rester à terre les bras croisés? « Si, au contraire, il y a tempête, je conviens « que le marin n'est pas plus heureux que le « pêcheur, et c'est alors que le rivage est plein « de délices. »

Le pauvre Sicilien ne se doutait pas, en prononçant ces mots, qu'il venait ainsi de résumer une idylle de son compatriote Moschus le Syracusain, et que, de simple matelot, il était devenu plagiaire. Un petit volume de Théocrite que j'avais dans ma poche, grossi, suivant l'usage, des poésies de Moschus et de Bion, me donna aussitôt le plaisir de lire ces vers que j'essaie de traduire ici; mais je ne les récitai ni en grec ni en italien à notre pilote. Evidemment, je dégénère, car je n'aurais jadis laissé échapper, à aucun prix, un tel à-propos; et ce n'est pas un des moindres signes auxquels je dois reconnaître que

mon enthousiasme s'est affaibli, et que vingt ans se sont écoulés depuis l'heureuse époque de mes voyages en Grèce.

« Quand l'haleine du vent court légèrement « sur l'onde azurée qu'elle agite à peine, je sens « mon cœur timide tout excité; le calme des « flots me séduit et m'entraîne. Mais, quand « l'abîme résonne et blanchit, quand la mer se « courbe et écume, quand les grandes vagues « deviennent furieuses, je regarde la terre, les « arbres, et je fuis la mer; c'est le sol alors tout « seul à qui je me fie; et les beaux ombrages des « forêts me charment de nouveau, là où le pin « chante, quand les souffles des brises redou- « blent. Ah! sans doute, c'est une triste vie que « celle du pêcheur! Il n'a pour maison que sa « barque; et son travail est de se livrer sans re- « lâche à la recherche si trompeuse du poisson; « tandis que moi, je dors d'un doux sommeil « sous un platane à l'épais feuillage, et j'aime à « entendre murmurer tout auprès une fontaine « dont le bruit plaît toujours et n'effraie ja-

« mais[1]. » A ces heureuses impressions, que chacun de nous a si souvent ressenties, à ces images si gracieuses et si pures, joignez l'harmonie des vers les mieux cadencés ; joignez aussi

« Ce langage sonore aux douceurs souveraines,
« Le plus beau qui soit né sur des lèvres humaines[2]. »

Et dites si j'ai tort d'aller chercher quelque deux mille ans en arrière de telles jouissances pour mon oreille et mon esprit.

Nos yeux, comme ceux du pilote, ne peuvent quitter la belle montagne devenue notre boussole. L'Etna, par une rare faveur, vient de se dévoiler tout entier à nos regards ; aucun nuage ne nous dérobe ses ardens sommets, ses neiges resplendissantes, le cercle des collines sphériques qui se pressent sur la base de son large cratère ; enfin, les zones de son climat et les variétés de sa végétation. Il grandit à notre approche, à mesure que se développent ses croupes majestueuses

[1] Moschus, Idylle IV.
[2] André Chénier.

et les déchirures de ses flancs. Étendu sous la voile, bercé par des ondes molles et sans écume, je me sentais doucement entraîné vers le prodigieux volcan, et sa contemplation, dont je ne voulais pas me distraire, me livrait à des pensées infinies. Il me semblait que, du sein de cette tranquille volupté, mon âme s'élevait avec la montagne vers celui qui nous créa tous deux, et, s'approchant ainsi des régions éthérées, goûtait je ne sais quel ineffable et mélancolique plaisir.

Je ne sortis de cette extase méditative qu'à l'entrée du port; insensiblement redescendu sur la terre, je recommençai à m'occuper de ce qui se passait autour de moi, et je remarquai les signes rapides et expressifs que le patron adressait en silence à l'un des rameurs, séparé de lui par toute la longueur de la barque, comme aussi ses mouvemens de tête si répétés, qu'ils compromettaient l'équilibre de sa coiffe de laine rouge, vrai bonnet phrygien. — Qu'est-ce donc? lui dis-je, et pourquoi toutes ces grimaces? — « Si-« gnor, répondit-il, ce ne sont point des jeux;

« vous l'allez voir : c'est notre propre langue, « dont l'intelligence est commune à toute la Si- « cile. Demandez à mon camarade s'il ne m'a pas « compris. — Parfaitement, répliqua celui-ci ; « le patron m'annonçait que, dès l'arrivée, aus- « sitôt que nous vous aurons conduits chez le si- « gnor Abbate, et que nous aurons reçu le salaire « stipulé, auquel votre générosité ne manquera « pas d'ajouter de riches étrennes, nous irons « nous délasser de la traversée à la taverne qui « touche les saules, et y boire, à la santé des « nobles voyageurs, deux bouteilles de vin mus- « cat apportées de Syracuse à cet effet. — C'est « cela même, interrompit en riant le pilote ; et « votre seigneurie doit savoir qu'aucun peuple « n'égale le Sicilien dans cet idiome où la voix « est de trop, mais où les gestes et les yeux prin- « cipalement ont tout à faire. » Ses prunelles, en effet, roulaient avec une vivacité et une expression difficiles à retracer. J'ai cru reconnaître en Sicile que celui des deux sexes qui a les plus beaux yeux, et le plus de choses à leur faire dire,

se servait plus habilement encore de ces éloquens interprètes, et parlait le muet dialecte avec une incontestable supériorité. Au reste, c'est le langage qui est fortement recommandé par Ovide à cette charmante moitié du genre humain, pour des cas particuliers, mais qu'on applique ici à des usages plus généraux :

« *Verba superciliis sine voce loquentia dicam*[1]. »

Nous abordons ; encore une commission sanitaire et une police à braver et à franchir. On nous retient pendant une heure au grand soleil, dans une cour de six pieds carrés. Puis, quand les gardiens arrivent et que nous espérons d'eux, s'ils sont sans pouvoir pour nous délivrer, qu'au moins ils transmettront nos plaintes, il nous faut écouter les leurs. — « Pourquoi serions-nous « assidus ? nous disent-ils ; nous servons mieux « encore qu'on ne nous paie. Car, après tout, il « faut vivre, et au lieu de rester en sentinelle

---

[1] OVIDE, Amours, liv. I, el. 4, v. 19.

« sur le rivage, nous allons gagner en ville, par « un métier ou par un autre, le pain que ne nous « donnent pas nos fonctions. Il y a plus d'un an « que notre solde est suspendue et que personne « ne pense à nous. » A ce triste récit, notre colère fait place à la pitié; mais, comme nos geôliers n'ont que le privilége d'exciter notre compassion, et point du tout le droit d'ouvrir les verroux, j'invoque l'autorité de l'intendant, qui nous a été déjà si bienveillante, et, après une heure d'attente, notre réclusion cesse tout-à-fait.

Je revois Catane, la plus grande de toutes ces villes *belles de richesse*, suivant l'expression de Pindare, *qui sont sur l'Etna aux cimes élevées*[1]. Peu satisfait de ma première revue de ses antiquités, presque toutes fondues et détruites par le volcan, ou du moins encombrées de lave, j'avais juré de ne plus m'occuper, à mon retour,

---

[1] Ταίθ' ὑπ' Αἴτνας ὑψιλόφου
Καλλίπλουτοι πόλιες.

PINDARE, Olymp. XIV.

que de ses beautés modernes. Serment d'amoureux que les vents emportent! A peine au milieu du premier quartier : « Voici, me dit notre cicerone, l'endroit qu'on appelle encore *la rue des Pieux-Enfans.* » Je nomme aussitôt Anapias et Amphinomus, qui firent si long-temps la gloire de Catane, et que ses statues et ses médailles retraçaient à l'envi. Il semble que tous les anciens prosateurs ou poètes qui ont parlé de la Sicile, Pausanias, Philostrate, Stobée, Sénèque, Claudien, Martial, se soient donné le mot pour rehausser cet héroïsme; quant à moi, je ne trouve rien de surnaturel à la piété filiale de deux Grecs qui arrachent leurs vieux parens aux dangers de l'Etna; et ce trait, pour l'honneur de l'humanité, s'est renouvelé mille fois depuis Énée, jusqu'à nos moindres incendies de province; mais, ce que j'admire de cet épisode, c'est le miracle tel que le raconte Aristote, et plus encore les réflexions qu'y ajoute le grand philosophe, comme un humble hommage à la Providence.

« Quand les cratères de l'Etna, dit-il, déchi-

« rés et ouverts, répandirent au loin leurs tor-
« rens, la Divinité voulut honorer, par-dessus
« les autres hommes, ces deux frères qui, sur-
« pris par le courant des laves, enlevèrent leurs
« parens sur leurs épaules et les sauvèrent du
« péril. Le fleuve de feu, au moment où il les
« gagnait, se fendit en deux parts, et, coulant
« d'un côté et de l'autre, il préserva de toute
« atteinte la pieuse famille. Ainsi, ce que le pi-
« lote est au navire, au char le conducteur, la
« loi pour la société, le général pour son armée,
« Dieu l'est pour le monde universel : avec cette
« différence que l'autorité chez les hommes est
« pleine de fatigues, d'agitations et d'inquiétude,
« et que, chez Dieu seul, le pouvoir suprême
« n'entraîne ni travaux, ni effort, ni souci[1]. »

Nous entrons à la cathédrale, vaste monument construit en quartiers de lave sur les débris des thermes antiques, et sur le cours souterrain d'une branche de l'Aménanus. C'est par là que

---

[1] Aristote, du Monde, ch. vi.

s'échappent ses eaux quand les pesantes laves, qui en font un fleuve intermittent, le leur permettent. Nous voyons les colonnes de granit arrachées au théâtre, la façade accablée des ornemens trop multipliés de la plus riche architecture, les nefs intérieures d'un style plus simple et plus pur, les fresques, entre autres celle de la sacristie, où la terrible éruption de 1669, représentée dans toute son horreur, laisse dans l'esprit plus d'épouvante que d'admiration pour le talent du peintre ; puis quelques tombeaux, des sculptures de Gagini, et les grandes portes chargées de légendes, parmi lesquelles je lis ce précepte : « N'offensez pas la patrie d'Agathe, car elle sait « venger les injures[1]. » Quand ces portes s'ouvrent, le prêtre qui est debout à l'autel, et la foule qui se presse sous la voûte principale, aperçoivent l'arc triomphal qui décore l'entrée de la ville ; l'œil, protégé par l'ombre de la cathédrale, parcourt ainsi plus de deux milles, éclairés par

[1] Noli offendere patriam Agathæ, quia ultrix injuriarum est.

le plus brillant soleil, au travers d'une des plus larges et des plus élégantes rues de Catane; c'est comme une magique continuation du grand édifice.

Le tombeau de Sainte-Agathe dans la chapelle latérale du chœur est caché sous des grilles dorées, si épaisses, qu'elles arrêtent non pas seulement des mains profanes, mais encore les regards les plus innocens; auprès du monument, sont suspendues, modelées en cire, les effigies trop véridiques de tous les maux qu'a guéris la Sainte. Ces hommages votifs des jeunes femmes de Catane font éprouver un frisson et un dégoût dont on ne peut se défendre, et qui poursuit même auprès du tableau où le peintre Paladini a retracé avec talent l'horrible martyre.

En face de Sainte-Agathe est un pompeux mausolée où l'or et le porphyre recouvrent des statues, des colonnettes, et un dais d'une architecture moresque à la fois et gothique. C'est le monument élevé en 1496 à Fernand d'Acuna, vice-roi de Sicile, par sa veuve Marie d'Avila;

Acuna, nom célèbre dans les fastes de la Péninsule. De cette grande maison sortirent presque ensemble le fougueux évêque de Zamora, menant au combat à soixante ans un bataillon de cinq cents prêtres; puis des poètes, des guerriers, enfin de zélés apôtres de l'Amérique, qui brillèrent dans cette époque de foi, de poésie et de batailles. Le chevalier est représenté à genoux devant une Bible, et son petit page debout derrière lui soutient son antique écusson. Une longue épitaphe latine qu'on lit sur le socle se trouve comme résumée dans les quatre vers espagnols suivans :

« Del buen don Fernando de Acuña y Virrey
« Es este sepulcro y clara memoria :
« Que tanto firmo a Dios y a su rey,
« Por donde fue digno de fama y gloria. »

« Ici est la tombe et l'illustre mémoire du bon
« vice-roi, don Fernand d'Acuna; fidèle à son
« Dieu et à son roi, il mérita ainsi la renommée
« sur la terre et le bonheur dans le ciel. »

Je remarquai que dans cette épitaphe l'orgueil castillan était tout-à-fait remplacé par la simplicité sicilienne; et elle me parut beaucoup plus touchante qu'une de ses voisines, où les jeux de mots s'entremêlent à une certaine présomption. Gravée sur le marbre d'un archevêque mort avant le tremblement de terre qui détruisit Catane en 1693, celle-ci disait :

« Hélas ! Catane, s'il n'était pas couché dans « cette tombe, tu serais encore debout. »

« *Heu! stares, Catana, nî jaceret.* »

J'échappe à ces domaines de l'académie des inscriptions par le gracieux portique de la nef gauche qui me remet sur la *piazzetta* de la cathédrale; et, après avoir souri à ces amours armés de grappes de raisin qui paraissent, au milieu des bacchanales, s'élancer des chapiteaux et des frises pour ouvrir le saint temple, je promène mon admiration dans la magnifique ville.

D'abord les soies si renommées de Catane, l'ambre du fleuve Symèthe, les boutiques où

les orfèvres étalent les parures et les modestes écrins des bergères siciliennes, attirent nos pas. Pendant ces recherches et ces lentes visites auxquelles se complaisent nos voyageuses, je tourne autour de l'éléphant de lave et de son obélisque de granit. Je cherche à pénétrer la signification des lettres qui s'y trouvent entrelacées aux hiéroglyphes, à en deviner les sculptures. Or, comme je me désespérais de n'y pas réussir, une réflexion que je lis dans le petit itinéraire italien dont je m'étais muni, me calme et me met tout-à-fait à l'aise : « Quant aux bas-reliefs de l'éléphant, dit-« il, chacun est parfaitement libre d'y appli-« quer le sens qui lui plaira[1]. »

Le Marché, avec ses élégans portiques et ses colonnes de marbre, est une des plus jolies places publiques que l'on puisse voir; mais rien n'égale ce *Corso*, le *Toledo* de Catane, plus animé à lui seul que toutes ses rues ensemble. Longue avenue de vastes palais, de hautes égli-

[1] Ciascheduno può liberamente applicare il suo senso alle representazioni che in esso si osservano.

ses ; qui, d'un côté, semble toucher à l'Etna, dont les neiges et le majestueux cratère paraissent se dresser complaisamment tout exprès pour terminer la pompeuse scène ; de l'autre , va se perdre sur la place du Dôme et sous la voûte de la porte Marine, que le feuillage ondoyant des saules de l'Aménanus ferme de son vert rideau. Je remonte ce Corso au milieu des cafés et des sorbetteries qui le peuplent. Là , s'arrêtent hommes et femmes, princes et princesses, voyageurs et négocians, prêtres et matelots, attirés par l'ardeur du jour et par l'abondance des oranges, des limons et des glaces etnéennes.

Je reviens à ce monastère des Bénédictins, dont j'ai déjà tant parlé sans tout dire. Je le parcours une seconde fois dans les développemens de ses cours immenses, de ses cloîtres silencieux, de ses jardins que festonnent mille guirlandes de roses multiflores. Je m'arrête à ces balcons; je me pénètre de leurs vues si variées sur la mer, les campagnes et la ville. Je m'enivre des parfums que les bois d'orangers m'envoient, et des

émanations aériennes de ce bienfaisant climat. Il me semble que la température de la Sicile, presque pareille à celle de l'Orient, donne plus de force à l'âme dont elle agrandit l'empire, plus de ressort à la pensée, plus de charme à la méditation; elle fait éprouver, si j'ose le dire, plus de plaisir à vivre; enfin, cette heure du soir où la chaleur devient si douce et l'air si transparent, inspire et protége les plus délicieuses rêveries.

C'est aujourd'hui la veille de l'Ascension. Mille feux s'allument dans les carrefours et les rues de la cité; toute la ville est en joie; on dresse de larges bûchers où chacun apporte de vieux meubles, des tonnes défoncées, des tables vermoulues, des chaises boiteuses. Parfois le prêtre fait tomber des gouttes d'une eau qu'il bénit sur le foyer; bientôt les flammes s'élèvent en pétillant, et jettent des lueurs rougeâtres sur les palais et la cathédrale qui s'allongent sous ces teintes, et prennent un aspect fantasmagorique au milieu de l'obscurité de la nuit. Tout se consume aux cris des enfans joyeux qui tourmentent les cen-

dres pour en faire jaillir des étincelles, sautent par-dessus l'incendie, ou trépignent sur les charbons. Voilà bien nos coutumes françaises, et les feux de la Saint-Jean dans nos provinces méridionales. N'est-ce pas là aussi l'usage de l'antique Rome, tel qu'Ovide nous le rappelle?

« *Certè ego transilii positas ter in ordine flammas*
« *Udaque rorales Laurea misit aquas* [1]. »

Ce délire et ce bruit durent pendant près de deux heures; puis tout s'apaise peu à peu et rentre dans le silence accoutumé. On n'entend plus de loin en loin que le son d'une guitare et quelques chansons isolées. La cérémonie religieuse a fini, les tentatives de l'amour commencent. Faut-il dire qu'en effet, en Sicile, ces deux extrêmes se touchent bien souvent?

---

[1] Ovide, Fastes, liv. IV, v. 727.

LE PORT D'ULYSSE. YACI-RÉALE.

GALATÉE. GIARRE. L'ETNA.

GIARDINI.

XVI

RIEN de si triste que ce dernier regard jeté lentement en arrière sur les belles villes qu'on quitte pour ne plus les revoir jamais. Hier j'éprouvais une peine intime et réelle en me séparant de Sy-

racuse, aujourd'hui je regrette Catane : ces filles de l'opulente Sicile, parmi leurs ruines et leur décadence, m'ont redit la gloire des temps écoulés ; elles se sont un moment confondues dans ma pensée avec leurs sœurs de l'antique Grèce tombées aussi, et j'ai cru une fois encore abandonner Athènes et Corinthe.

Deux machines mal-roulantes, incommodes, à demi brisées, traînées par des haridelles vicieuses et sans force, nous emmènent à petits pas. Ces équipages publics si imparfaits sont le lot ordinaire de toutes les îles où l'on fait usage des roues, une seule exceptée, l'Angleterre ; mais celle-là, par ses routes, ses chevaux et ses voitures, j'allais presque ajouter par son heureuse constitution et ses richesses, sut de tout temps exciter l'émulation et l'envie des continens les plus civilisés. Le signor Abbate a garni nos charriots de fruits et de bouquets, tout comme s'il avait lu le seul fragment qui nous reste de son compatriote Stésichore. « On jetait au char « du roi, dit ce rival d'Homère, des rameaux

« de myrte, des coings parfumés, des couron-
« nes de rose, et les rejets fleuris des molles vio-
« lettes[1]. » La porte de Stésichore où était sa tombe, en me rappelant ces jolis vers du poète, nous met hors de Catane. Nous cheminons tant bien que mal avec tout notre bagage dans ces soi-disant calèches, dont les capotes, détendues ainsi que les soupentes, ne nous garantissent pas plus du soleil que des cahots. Nous reprenons notre direction au travers des laves, en même temps que nos observations sur les campagnes etnéennes. D'abord ce sont de grands espaces conquis par la montagne brûlante dans ses luttes contre la mer; là, aucune végétation ne se mêle à des sables noirs et aux débris volcaniques complètement stériles; plus loin, des térébinthes, la valériane et le nopal en fleurs

---

[1] Πολλὰ μὲν κυδώνια μᾶλα πο-
τεῤῥιπτοῦν ποτὶ δίφρον ἄνακτι,
Πολλὰ δὲ μύῤῥινα φύλλα καὶ ῥοδίνους
Στεφάνους, ἴων τε κορωνίδας οὐλάς.

STÉSICHORE, Fragmens.

annoncent le retour de la culture qui se déploie bientôt heureuse et variée. Des champs de blé coupés de petits bois d'oliviers, d'amandiers, ombragés de caroubiers gigantesques, jaunissent auprès de la route, et « présentent toujours « au moissonneur, dans la saison de l'été, une ré- « colte épaisse, car le sol est gras et fécond[1]. » Les scories dont on l'a dégagé, entassées au milieu de ces champs en forme de tours, servent d'observatoire au maître dont l'œil vigilant vient inspecter les travaux.

Nous passons le port d'Ulysse : c'est une rade profonde et étroite qui vient mourir au bord du chemin ; vraiment fille de l'Etna, elle est resserrée par deux torrens de lave qui, s'avançant dans la mer à gauche et à droite, la protégent après l'avoir creusée. C'est bien là « cette anse « commode, au point qu'il n'est besoin ni de « câbles pour lier les vaisseaux, ni de jeter l'an-

[1] . . . . . Μάλα κὲν βαθυλήϊον αἰὲν
Εἰς ὥρας ἀμῷεν· ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὖδας.
HOMÈRE, Odyssée, liv. IX, v. 135.

« cre, ni d'attacher des cordes à la poupe et au « rivage[1]. » Ici cependant mon fanatisme pour l'Odyssée ne m'a pas fait oublier l'Énéide, et j'unis dans mes souvenirs Ulysse à cet Achéménide que son extrême maigreur (*macie supremâ*), sa cruelle saleté (*dira illuvies*), et ses haillons devaient faire ressembler à l'un des deux cochers qui nous guident. Le malheureux Grec n'a-t-il pas dû d'ailleurs, pour fuir la colère de Polyphême, chercher un abri dans un de ces bois qui nous couvrent encore de leur feuillage, ou dans ces grottes que nous côtoyons?

Les écueils des Cyclopes soumis à nos attentives observations prolongent la chaîne de mes jouissances classiques. Voilà le rocher « d'Etna, « demeure des hideux enfans de Neptune, où des « cavernes isolées cachent ces monstres avides de « sang humain[2]. » Là, fut l'antre de Polyphême,

---

[1] Ἐν δὲ λιμὴν εὔορμος, ἵν' οὐ χρέω πείσματός ἐστιν,
Ὄυτ' εὐνὰς βαλέειν, οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι.

HOMÈRE, Odyss., *loc. cit.*

[2] . . . . . Τήνδ' ἐς Αἰτναίαν πέτραν

ntre *élevé, que des lauriers ombragent*, dit Ho-
nère; *antre obscur et immense*, ajoute Virgile...
Ici, je me noie dans les citations; et je ne sais où m'entraînerait ma fougue antique, si le petit village tout moderne de *la Trezza*, et les formes aiguës et capricieuses de ses écueils, nommés aujourd'hui *Fariglioni*, n'étaient venus refroidir mon ivresse. En cet endroit, la mer est couverte de récifs et d'îlots qui, dérobant leurs bases sous les ondes, élèvent leur tête en pyramide. Ce que l'on appelle *l'Ile* est un grand rocher de forme ovale, de huit cents pieds de tour, peu éloigné de la plage. Une fente profonde le divise de l'orient à l'occident; à côté, sont les trois *Écueils des Cyclopes* que Pline a comptés; ces roches mêlées de scories vitrifiées ou poreuses, de coquillages et de cristallisations, sont revêtues de laves à prisme et à facettes, qu'on dirai
polies par la main des hommes. On le voit, j'a

Ἴν' οἱ μόνωπες ποντίου παῖδες θεοῦ
Κύκλωπες, οἰκοῦσ' ἄντρ' ἔρημ' ἀνδροκτόνοι.
EURIPIDE, Cyclope, v. 21.

quitté tout-à-fait les siècles antiques pour arriver aux temps modernes, après une légère excursion sur le terrain de l'histoire naturelle; en effet, ces laves prismatiques, loin de briller dans les récits des anciens géographes, ne figurent que sur les tablettes des voyageurs les plus récens, métamorphosées en tabatières ou en serre-papiers. Et tout de suite, tant que dure ma trève avec l'antiquité, je veux rappeler que ces ruines normandes, nommées le Castel d'Acis, qu'on prendrait pour un phare ou pour une tour maritime plus que pour une forteresse, soutinrent un long siége contre le roi Martin d'Aragon en personne. Or, ce château m'amène à un autre château de la même époque, et presque aussi ruiné, dont nous venons de laisser à notre gauche les féodales tourelles. C'est là que fut renfermé Caprera, comte de Modica, ce vieillard si passionnément épris de la reine Blanche de Navarre. Après avoir poursuivi son idole le fer et la flamme à la main, près de se noyer dans une citerne que les eaux des pluies allaient remplir, il s'é-

lança par une fenêtre où l'attendait un filet à fortes mailles ; et sa tête amoureuse et blanchie resta exposée, ainsi suspendue, à la risée du peuple et des soldats. Traits bizarres, disparus pour jamais des annales des nations, avec cette génération trop oubliée !

Nous arrivons à *Yaci-Réale*. Je vole à mes réminiscences favorites ; et ici, j'ai champ libre pour mes chimères archéologiques, car il n'existe pas le plus petit débris qui puisse les contrarier. Ce ruisseau, qui roule des eaux plus limpides qu'abondantes, c'est le fleuve Acis. Ce quartier de lave qui menace la mer, c'est la grotte où Galatée se cachait auprès de son amant. Cet écueil à fleur d'eau, c'est le rocher sous lequel Polyphême écrasa son rival ; et il faut bien que je convienne avec Théocrite que le cyclope « ne faisait pas l'a-
« mour avec des roses, des oranges et des mèches
« de cheveux, mais avec délire et avec une fu-
« reur meurtrière¹. » J'appelle à mon secours tous

¹ Ἤρατο δ' οὔτι ῥόδοις, οὐ μάλοις, οὐδὲ κικίννοις,

les vers que la muse pastorale a consacrés à la blanche Galatée, au fils de la nymphe Symèthe, et je les dirige en hommage vers les *cimes de l'Etna et les ondes sacrées d'Acis*[1]; enfin j'aime à retrouver le nom de l'infortuné berger inscrit sur les murs de la ville que je traverse, Yaci-Réale, situé devant les pieds *de l'Etna, là où le rivage se prolonge entre la montagne et la mer* (c'est ainsi que Galatée, inspirée par Lucien, décrit elle-même sa demeure)[2]. Cette longue bourgade, peuplée de vingt-quatre mille âmes, se montre à moi dans l'oisiveté et la parure d'un jour de fête. Je parcours la rue de Galatée; Raphaël et Jules Romain ont fait de l'amante d'Acis une si ravissante déesse, que j'ai peine à reconnaître son sang dans la population d'Yaci-Réale,

Ἀλλ' ὀλοαῖς μανίαις.

THÉOCRITE, Idyl. XI, v. 10.

[1] Οὐδ' Αἴτνας σκοπιὰν, οὐδ' Ἄκιδος ἱερὸν ὕδωρ.

Id., Idyl. I, v. 69.

[2] Ἐν τοῖς πρόποσι τῆς Αἴτνης, καθὸ μεταξὺ τοῦ ὄρους καὶ τῆς θαλάττης αἰγιαλὸς ἀπομηκύνεται.

LUCIEN, Dialog. marins, 1er.

tout endimanchée qu'elle est. Cependant quelques jolis visages, attirés aux fenêtres par le bruit de nos voitures, se font remarquer. Les deux églises à côté l'une de l'autre sur la grande place sont pleines de femmes qui entrent, s'agenouillent, se relèvent, et laissent tomber de leurs longs yeux noirs sur nous, rapides et inintelligens voyageurs, des regards plus dignes des nymphes compagnes de Galatée, que des chastes matrones de Sicile. Ceci me remet en mémoire les réflexions de mon hôte à Catane, l'obligeant Abbate, quand, ce matin, il m'a vu sortir de sa cathédrale. « Qu'alliez-vous faire dans cette « grande église, Signor? m'a-t-il dit; sans doute « chercher pour vos prières la solitude et le re-« cueillement. Hélas! ce n'est plus à la piété que « sont ouverts nos temples; ils servent d'asile et « de rendez-vous aux intrigues les plus déhon-« tées. Nos femmes, si modestes chez elles en « apparence, deviennent hardies et provoquan-« tes sous les voûtes saintes, et c'est pour cela « que, sous le masque de la ferveur, les plus

« grandes dames siciliennes y consument leurs « matinées et leurs veilles. Elles vont se consoler « dans ces nombreuses et obscures chapelles de « la contrainte du toit paternel et de l'austérité « conjugale... » J'aime à croire que le sévère Abbate, emporté par son zèle pour les mœurs de son pays, dénaturait étrangement la conduite de ses belles compatriotes, et que son expérience des choses de Sicile était cette fois tout-à-fait en défaut. Néanmoins sa colère m'avait expliqué les paroles murmurées, les regards expressifs que j'avais parfois surpris dans la foule. Je retrouvais ici la trace de cette vive coquetterie chez les filles de Galatée, drapées de ce grand manteau noir d'une soie fabriquée à Catane, dont elles s'enveloppent avec tant de grâce. Il me sembla que, sous ce costume, elles avaient à la fois quelque chose de la démarche espagnole et de la hardiesse arabe.

Après la *Scalazza*, la végétation se développe plus étonnante encore; c'est vraiment la terre des Cyclopes, « où tout croît sans semence ni la-

...our ; le froment, l'orge, les vignes portant le meilleur vin dans de grosses grappes que la pluie du ciel féconde [1]. »D'énormes *chênes aux rameaux élevés* (δρυσὶν ὑψικόμοισιν) rafraîchissent la route de leur épais feuillage. J'arrive à *Giarre*, tout heureux d'une matinée qui m'a fourni tant de descriptions antiques que j'ai pu certifier conformes, tant de citations grecques appliquées sur les lieux mêmes, enfin tant de mythologiques souvenirs.

Giarre est peuplé de quatorze mille cultivateurs. Nous ne sommes plus dans les déserts de la Sicile méridionale ; on voit ici quelques fermes au milieu des champs, et des pavillons de repos à l'entour des villes. Les moissons, partout si abondantes sur ce sol si productif, n'exigent ni plus de surveillance pour les garder, ni plus de travaux pour les faire croître. Les blés

---

[1] Ἀλλὰ τά γ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται
Πυροὶ, καὶ κριθαὶ, ἠδ' ἄμπελοι, αἵτε φέρουσιν
Οἶνον ἐριστάφυλον, καὶ σφὶν Διὸς ὄμβρος ἀέξει.

HOMÈRE, Odyssée, liv. IX, v. 110.

se défendent eux-mêmes en rapprochant leurs tiges touffues contre l'invasion des herbes parasites ; les coquelicots, les glaïeuls et les bleuets, chassés des guérêts, se réfugient sur le bord des sentiers, et entrelacent leurs fleurs aux larges calices de ces mauves roses si élégantes, que nos jardiniers cultivent sous le nom de *lavater*.

Après un déjeûner dont les provisions du signor Abbate font tous les frais, provisions dévorées en bénissant sa prescience dans l'auberge que nous partageons avec de nombreux passans, on nous offre en place des mets plus substantiels qu'on n'a pas, des glaces que nous nous hâtons d'accepter. On vivrait de glaces et d'eau glacée en Sicile. Celles de Giarre sont excellentes. Le jus des limons qu'on va détacher de l'arbre au moindre signe du voyageur altéré, mêlé aux neiges conservées dans les grottes de l'Etna, ou recueillies journellement sur ses flancs, compose un breuvage dont ne sauraient approcher les citrons flétris et sujets aux douanes du plus habile limonadier de Paris, fût-il décoré du nom

le plus italien. La glace, sous ce ciel de feu, répare les forces, retend les muscles, et ranime l'esprit. Ce sont les tributs dont la montagne brûlante paie ses ravages; pour les faire oublier, elle donne ses neiges à tous les ports de l'île, et les envoie jusqu'à Malte. Plusieurs villages établis près des glaciers trouvent dans ce commerce de toutes les saisons, et dans cette récolte de tous les jours, une véritable richesse. Pour moi, je m'enivre d'eau à la glace, et je répète en vidant un verre qui gèle mes doigts ces paroles du Cyclope :

« J'ai ici une onde glacée que l'Etna aux grands
« arbres m'envoie de ses neiges blanchissantes,
« et c'est une divine boisson[1]. »

On veut nous conduire sur la place où fut le châtaignier qui couvrait cent chevaux de son ombre; mais on raconte ce prodige depuis tant d'années, que le Polyphême des forêts (ainsi l'ap-

[1] Ἐντὶ ψυχρὸν ὕδωρ, τό μοι ἁ πολυδένδρεος Αἴτνα
Λευκᾶς ἐκ χιόνος, ποτὸν ἀμβρόσιον, προΐητι.
THÉOCRITE, Idylle IIe, v. 46.

pelle je ne sais plus quel géographe) a eu le temps de voir tomber de sa tête, un à un, tous ses rameaux, entraînant avec eux les fleurons de sa vieille couronne. Plusieurs châtaigniers du voisinage sont sur les rangs pour remplacer le géant décrépit dans l'estime et l'itinéraire des voyageurs; entre autres le *Castagno delle Vene*, qui fait valoir, parmi ses meilleurs titres à cette promotion, un tronc de vingt-six pieds de diamètre. Nous ne pouvons, pour aller pleurer sur les débris du premier et applaudir aux efforts du second, nous permettre une déviation aussi longue de la route qui doit nous rendre directement et promptement à Taormine. Nos camarades du *Véloce*, qu'on a entraînés par de séduisans mensonges jusqu'à cette prétendue merveille, ont, à leur retour, diminué nos regrets. Est-ce encore par ménagemens pour nous qu'ils expriment un certain repentir de leur ascension au cratère de l'Etna? Ils n'y ont trouvé, disent-ils, qu'un froid pénétrant, des souffrances intimes pareilles à celles que donne une mer violemment agitée,

de cruelles fatigues, enfin des nuages qui leur ont constamment dérobé le magnifique coup-d'œil sur l'île entière, les Calabres, Malte, et les grandes mers qu'on va si avidement y chercher. J'essayais moi-même d'offrir à mes compagnes de voyage, au sujet de cette privation forcée, des consolations qui, malheureusement, n'allaient pas jusqu'à mon cœur. Je leur répétais que Goëthe, effrayé comme nous de tant d'obstacles et d'une saison si rigoureuse encore près des glaciers, avait dû renoncer à l'Etna, malgré sa frénésie pour l'histoire naturelle, sous laquelle on dirait qu'il s'étudie à étouffer ses plus poétiques impressions. J'ajoutais que Brydone, dont la brûlante description enflamma jadis tant de courages, n'atteignit pas lui-même le véritable sommet; et que le voyageur américain, Simond, qui avait, à cette même date de l'année où nous nous trouvons, tenté une ascension plus récente, n'ayant pu réussir, en était revenu, dit-il, brisé de fatigues, les membres engourdis, et sans souliers. Enfin la prudence et nos heures comp-

tées étaient inexorables. Je gémissais intérieurement de mon éloquence trop persuasive ; et le temps m'a si mal guéri de mes remords, que je les sens chaque jour s'augmenter encore.

Je voulus au moins considérer une dernière fois, et le plus près possible, tout ce que je pourrais voir de l'Etna, « colonne du ciel, père des « neiges éternelles, dont l'abîme vomit les plus « pures sources d'un feu inaccessible [1]. » Je grimpai, à cet effet, sur le toit fort élevé de l'auberge.

Le géant gardait toujours sa couronne de nuages, et nous cachait l'aspect de sa cime enflammée ; mais j'apercevais les trois grandes zônes, divisées entre elles plus par la nature elle-même que par les géologues. Au bord des

---

[1] . . . . Κίων
Δ' οὐρανία συνέχει
Νιφόεσσ' Αἴτνα πάνετες
Χιόνος Ὀξείας τιθήνα
Τᾶς ἐρεύγονται μὲν ἀπλά-
του πυρὸς ἁγνόταται
Εκ μυχῶν παγαί.

PINDARE, Pyth., ode 1.

nuées sombres, les neiges, les cendres et les roches brunes de la région déserte; puis les chênes, les hêtres, les sapins, et la noire verdure de la région des forêts; le double sommet de *Monte-Rosso*, et les pentes de *Nicolosi;* enfin, les champs fertiles où les moissons, à l'ombre des grands châtaigniers, se mêlent aux petits bois qui font mûrir l'olive et l'amande. Plus près de moi, la vallée que parcourt le gave de l'Etna, si j'ose donner aux ondes des glaciers de Sicile, ce nom commun à tous les torrens neigeux des Pyrénées. Ce riche vallon, tandis que les hautes forêts de la montagne sont encore sans feuilles, se pare déjà de la plus féconde végétation. Ces penchans, revêtus des plus vives couleurs du printemps, disposés en amphithéâtre comme pour former une gracieuse perspective, semés de riantes habitations, d'où l'on prétend que s'écoulent sans cesse deux sources, l'une d'un vin généreux, l'autre d'une huile dorée, sont les collines de *Mascali,* les plus fertiles du royaume; quelques eaux qui s'en échappent entretiennent

de petits marais : nous les voyons verdir à la ligne de la mer, quand nos yeux font le tour du toit de notre belvédère : de ce côté, les plaines chargées de vergers et de vignes, s'étendent vers Yaci-Réale, jusqu'à *Riporto*, échelle de Giarre, hameau de six mille marins, dont le port est plein de *speronari* et des barques commerçantes du détroit. L'horizon se ferme au nord par les montagnes que l'Etna prolonge vers Taormine, et la citadelle de Mola brille au loin sur un pic isolé, comme pour attirer nos regards et nos pas.

Redescendus de la région des colombes à celle des passans, nous parcourons les rues et les jardins de Giarre. Un vaste enclos semble nous promettre plus de fraîcheur à l'ombre de ses orangers, et une vue plus complète des beautés de l'Etna pour le crayon de nos dames voyageuses. La porte nous en est fort obligeamment ouverte ; on place quelques chaises sous des amandiers gigantesques, d'où la montagne se présente, en effet, plus favorable au dessin : et je me promène, dans les sentiers de ces vignes bordées de

citronniers, avec leurs jeunes cultivateurs. Ils m'engagent à les suivre jusque dans la chambre basse de leur maison, où l'ardeur du jour pénètre moins encore; on n'y voit qu'une table, quelques bancs, une échelle qui conduit au premier étage, où sont les lits et la fidèle guitare appendue au mur, mais dégagée de poussière et garnie de toutes ses cordes. Les jeunes hommes me racontent leurs travaux et leurs plaisirs. La vigne et le blé font leur principale richesse. Les oranges, les amandes et les olives viennent ensuite, et produisent beaucoup sans beaucoup de labeur. La chasse est abondante; c'est la distraction des jours de fête; les cailles des vignes, les bécassines des marais, et surtout les grosses perdrix rouges et les porcs-épics de l'Etna, exercent et défient alternativement leur adresse. Cette vie suffit à leurs désirs. Ils n'ont vu qu'une seule fois Catane, et jamais Messine. Ces Siciliens civilisés parlent un très pur italien; ils s'expriment même avec une certaine élégance, et nous prodiguent les soins d'une hospitalité

attentive et facile. Quand nous les quittons, ils nous donnent des oranges, des bouquets de fleurs, et nous laissent tout émerveillés de leurs façons polies et de leur bienveillant accueil. Les routes nouvelles, le voisinage de la mer, et surtout la fécondité des campagnes etnéennes, ont donc porté à Giarre l'aisance, des mœurs douces et les bienfaits de l'éducation.

Nous reprenons nos places dans nos durs charriots, et nous quittons *Giarre* sans nous embarrasser de son nom, que les érudits font remonter au petit-fils de Noé, Cham, souche d'une famille de cyclopes; et ce n'est pas encore la plus bizarre de ses étymologies. Une demi-heure après, nos soupentes cassent et nous versent à peu près, aux grands éclats de rire du voiturin. Il est, quant à lui, fort habitué à ces incidens, qui rompent toujours la monotonie du voyage et, de temps en temps, le cou des voyageurs : il n'en eût même tenu aucun compte, et il aurait continué intrépidement sa marche, sans nos énergiques représentations. Enfin, il se décide, par égard

pour nous, à remplacer les cordes pourries par de vieilles cordes dont il a provision ; puis la calèche se redressant un peu et nos plaintes s'étant assoupies, nous reprenons notre paisible allure, et bientôt nous atteignons la grande route de Palerme, que nous avions quittée à Adernò. Cette ligne des postes siciliennes ne traverse point Catane, mais coupant droit sur dix lieues de lave, elle arrive à un pont fort pittoresque, où l'embranchement que nous suivons la rejoint.

Le chemin, dès lors plus large, tantôt bordé de haies épaisses, tantôt ombragé de beaux arbres, quelquefois tracé à la limite des champs, offre à nos observations les arbrisseaux les plus robustes et les plus variés ; ce sont les touffes du laurier-rose en fleur, comme sous les murs de Sciacca ; le nopal, qui livre ici, comme à Agrigente, ses raquettes épineuses pour barrières et son fruit pour aliment. Le solanum et ses petites pommes jaunes, l'yucca et les pyramides de ses cloches blanches ; le myrte, l'aubépine et le jujubier unis par les lianes de la grenadille, et

de larges convolvulus ; au-dessus, le sycomore, l'azédarac, le mûrier et le chêne qu'étreint un lierre vigoureux. L'aloès élève presque partout ses tiges prêtes à fleurir, dressées comme des piliers aigus sur la route ; cette plante, bien que cultivée en France, y est peu connue, et je me souvenais d'avoir entendu tenir sur son compte les plus étranges propos ; sa fleur, qui ne paraît que tous les cent ans, dit-on, éclate alors comme une bombe. On apprend en Sicile, quand on ne l'a pas su dans la rivière de Gênes ou à Minturnes, que l'aloès fleurit sans bruit ; que cinq ou six ans lui suffisent pour jeter une fleur, qui devient un arbre et représente le plus magnifique candélabre ; qu'il meurt tout de suite après avoir fleuri, et se perpétue par les petits rejets de ses racines. Jusque-là le laboureur, dont il protége si bien la propriété, avait hâté sa croissance en coupant, tout autour de la tige dès qu'elle se prononce, les feuilles les plus fibreuses, qu'on fait sécher pour en tresser des cordes. Cette corde est plus soyeuse et plus souple que celle de la *palmetta ;*

on les travaille toutes les deux et on les peint fort agréablement à Messine. J'ai rapporté un échantillon de ces productions rivales ; les deux cordons de ma sonnette ont végété, l'un dans les solitudes de Sélinonte, l'autre sur les laves de l'Etna ; et je ne demande jamais, avec leur secours, une bûche pour mon foyer, que leur vue ne me rappelle les ardeurs et le brûlant climat de la Sicile.

Nous dépassons d'abord le *Fiume Freddo ;* c'est le fleuve que Pline nomme, on ne sait trop pourquoi, *Asinès*. Qui donc m'empêcherait de lui donner, à mon tour, le nom beaucoup plus noble de *Gave de l'Etna?* Les eaux qu'il roule, échappées aux glaciers du volcan, ont la couleur grise des neiges fondues, et en font un torrent assez impétueux pendant les premières chaleurs. Nous traversons un second fleuve, plus rapide et plus lent, sur le pont d'*Alcantara*, construit de gros quartiers de lave. Ce monument, d'une architecture sarrasine comme son nom, mais souvent restaurée, fait un coude au milieu de ses

arches. Il est étroit, pénible à monter, dangereux à descendre, mal garni de garde-fous en bois fort insuffisans ; enfin, jamais les ondes innocentes du fleuve *Onobala* n'eussent présenté autant de péril que le pont dressé pour les éviter.

Ces deux courans arrosent et bornent les plus opulens pâturages ; là s'engraissent les beaux troupeaux de ces grands bœufs, dont les longues cornes fournissent à Naples les préservatifs les plus estimés contre l'influence du mauvais œil, la *jettatura*. Un petit village, qu'on me montre dans la montagne, s'appelle Milo, et je passe sur le territoire de Naxos. Serais-je encore dans l'Archipel? — Naxos, l'une des plus célèbres colonies grecques de la Sicile, n'a pas une seule ruine. On ne la nomme même plus quand on fait voir, au bord de la mer, le château sarrasin qui croule à son tour sur le même rivage. Les villes ont donc aussi leurs destinées : après une tardive enfance, elles brillent pendant un siècle, languissent long-temps et ne renaissent jamais. Rome seule compte plus d'une époque de gloire ;

n'est-elle pas, en effet, la capitale de cette religion qui est venue promettre et donner l'immortalité?

Nous voici à Giardini. Cette fois, l'auberge tout entière est à nous seuls. L'hôte nous conduit dans ce qu'il appelle son palais, et demande respectueusement combien il faut dresser de lits dans deux chambres pour nos treize seigneuries; puis il me mène dans sa basse-cour, et me prie de lui désigner de l'œil et du geste, parmi la douzaine de poules qui nous entoure, le couple de victimes qu'il me plaît de choisir pour mon dîner. Tandis que cette splendide hospitalité se prépare, nous courons sur la plage pour y voir coucher le soleil; Taormine, qui plonge sur nos têtes à une grande hauteur, et dont Giardini n'est que le port, ou, pour mieux dire, le jardin, est déjà dans l'ombre. Un dernier rayon dore encore les créneaux moresques de la forteresse abandonnée qui domine la pointe de Naxos. La rade est tranquille; les ondes sont calmes et unies, et les barques au repos.

Là, pendant que l'un de nous, hardi nageur, va défier les dauphins qu'on voit jouer près de la rive et s'arrondir à la surface des eaux; pendant que les dames se placent, avec leurs crayons, sur un rocher facile à escalader, qui, d'un côté, touche au rivage, et de l'autre s'avance dans la profonde mer, je m'amuse, un peu plus loin, tout seul sur la grève; faut-il dire à quoi? A faire des ricochets : oui, des ricochets. Eh! Quoi? N'ai-je pas un jour, dans l'île de Wight, tête à tête avec l'un de mes amis les plus chers, en face de l'immense Océan, tout près du délicieux *cottage* de *Groves-inn*, passé une grande heure, uniquement occupé à faire rouler, du haut de la colline, de grosses pierres jusque dans les flots amers? Et ce divertissement, que nous entremêlions de comparaisons et de pensées philosophiques, cette heure si rapidement écoulée, ne figurent-ils point parmi les plus pures jouissances de ma vie? Oui, des ricochets. Les ricochets sont-ils donc un passe-temps si ignoble et si nouvellement inventé? Écoutez bien.

« En arrivant à l'endroit où les barques, reti-
« rées des flots, reposent, à l'abri de l'humidité
« du sol, sur les bois qui les tiennent suspendues,
« nous voyons des enfans tressaillir de joie et
« se défier l'un l'autre au jeu des coquilles. Ce
« jeu consiste à choisir sur le rivage la coquille
« la plus usée et la mieux polie par les flots, à la
« saisir entre les doigts en présentant le côté
« aplati, et à la lancer ainsi sur les ondes, après
« s'être baissé à terre et courbé autant qu'il est
« possible ; le tout, de manière à ce que la co-
« quille rase le dos de la mer, ou bien surnage
« un moment quand elle est jetée avec douceur
« et adresse. Il faut qu'après avoir frisé les flots,
« elle ressorte, s'enfonce derechef, et se relève
« encore par des bonds répétés. L'enfant dont la
« coquille courait le plus loin et sautillait le plus
« de fois était proclamé vainqueur[1]. »

---

[1] Et quùm ad id loci ventum est, ubi subductæ navi-culæ substratis roboribus, à terrenâ labe suspensæ quies-cebant, pueros videmus certatim gestientes, testarum in mare jaculationibus ludere. Is lusus est, testam teretem,

Honneur donc au jeu des coquilles ou des ricochets, si bien décrit par Minutius Félix, que saint Jérôme nommait le premier des orateurs de son siècle! En voilà toute la théorie clairement expliquée dans un des livres les plus sérieux qu'on ait jamais écrit. Je le demande, lorsqu'un éloquent défenseur du Christianisme à sa naissance, entoure ses victorieux argumens de descriptions en apparence si futiles, et pourtant si élégantes, faudrait-il m'en vouloir quand, parfois, à son exemple, j'entremêle un récit d'une nature plus frivole et plus variée avec quelques capricieuses digressions?

Avant d'aider nos artistes à descendre du ro-

---

jactatione fluctuum lævigatam, legere de littore: eam testam plano situ digitis comprehensam, inclinem ipsum atque humilem quantùm potest, super undas inrotare: ut illud jaculum vel dorsum maris raderet, vel enataret dùm leni impetu labitur, vel summis fluctibus tonsis, emicaret, et mergeret, dùm assiduo saltu sublevatur. Is se in pueris victorem ferebat, cujus testa et procurreret longiùs et frequentiùs exiliret.

Minutius Felix, Octavius, § 3.

cher qui leur sert de piédestal, je ne sais quelle fantaisie me prend, en dernier souvenir de Polyphème, de mettre à l'épreuve la véracité de Théocrite et de Virgile à son sujet, et je prie la plus jeune de nos paysagistes de se prêter complaisamment à mon caprice archéologique. Je lui dis ainsi que Doris à Galatée : « Si vous voulez « savoir quelle figure vous est échue en partage, « penchez-vous du haut d'un écueil sur les eaux « pendant qu'elles sont calmes ; regardez-vous « ainsi, et vous ne verrez sur votre visage qu'une « étonnante blancheur [1]. » Notre aimable compagne céda de bonne grâce à mon désir ; mais au lieu de réfléchir des lis éclatans, la mer infidèle ne rendit qu'une image terne et plombée. Pendant qu'on riait à côté de moi de la mésaventure, je pris la chose au sérieux ; et mon dépit alla jusqu'à donner en face un rude démenti à Virgile e[illegible]

[1] Ὁπότ' ἂν ἐθελήσῃς μαθεῖν οἵα τυγχάνεις οὖσα τὴν ὄψιν, ἀπ[illegible] πέτρας τινὸς εἴποτε γαλήνη εἴε, ἐπικύψασα ἐς τὸ ὕδωρ, ἰδὲ σεαυ[illegible]τὴν, οὐδὲν ἄλλο, ἢ χρόαν λευκὴν ἀκριβῶς.

Lucien, Dial. marins, 1er.

à Théocrite, réunis en ce moment dans ma poche, lesquels m'avaient aussi tous les deux recommandé ce miroir. Je les renvoyai dédaigneusement à leurs limpides fontaines, à leurs clairs ruisseaux ; et je compte très prochainement, dans une dissertation à l'appui de mon épreuve, démontrer qu'ils n'entendaient rien ni l'un ni l'autre à la transparence de la mer et à sa vertu réflective.

Je rentre à l'auberge où ma présence interrompt un petit concert familier. Une voisine de notre hôte s'est établie dans l'une de nos deux chambres pour y chanter à son aise, et le custode du théâtre de Taormine, qui est venu prendre nos ordres pour demain, l'accompagne de sa guitare. Je demande et obtiens que la musique continue ; la guitare me parut fêlée, et les voix me semblèrent assez en harmonie avec l'instrument ; mais la poésie que j'écoutais était ravissante, et le gardien royal, qui devait développer plus tard les talens d'un véritable antiquaire, montrait un goût parfait dans le choix de ses

chansòns. Il me fit remarquer dans *la canzonetta* de Méli, que chevrotait la voisine, cette gracieuse image où je trouvais quelque chose d'oriental :

« Une femme belle et qui ne veut pas aimer, « est une rose de cire : rose sans attrait ni par- « fum, qui ne peut ni vivre ni fleurir[1]. »

— « Ah ! Méli, Méli, signor, me disait-il ; c'est « notre poète à nous, pauvres Siciliens ; c'est « notre ami, notre conseiller, notre consola- « teur ; il fait le charme de nos travaux, de nos « veillées. » Et le custode enthousiaste se mit aussitôt à déclamer d'un ton inspiré les stances suivantes :

LE DIVORCE.

« Lasse du monde, et de traîner
« Une languissante existence,

---

[1] Donna bella senza amuri
E' na rosa fatta in cira ;
Senza vezzi, senza oduri,
Chi nun vegeta, ne spira.

MÉLI, Idylle 1re.

« Ma muse veut m'abandonner :
« Notre union doit nous gêner ;
« Brisons, dit-elle, l'alliance.

« Je hais ce siècle transcendant,
« Parmi les siècles de la terre,
« Le plus éclairé ; cependant
« Ce siècle si vain, si pédant,
« En rien encor ne nous éclaire.

« Nous redonnera-t-il jamais
« La probité de nos chaumières ?
« Et les vertus de nos palais ?
« Sans la foi, l'honneur et la paix,
« A quoi bon toutes les lumières ?

LU DIVORZIU.

Stanca di viviri
Vita pinusa,
Fici divorziu
Da mia la Musa.
Dicennu : é angustia
Pri tutti dui
Lu stari 'nzemmula
Uniti cchiui.
Pri nui stu seculu
Ch' é se-dicenti
Luminusissimu,
Nun luci nenti. .

« Avec l'or, d'innombrables maux
« Nous arrivent d'un nouveau monde :
« L'homme extermine ses rivaux,
« Et les peuples plus immoraux
« Errent dans la nuit plus profonde.

« Si tu t'obstines à nager
« Dans l'onde obscure qui les presse,
« Si tu veux braver le danger,
« Tu périras, pauvre nocher :
« Crois-en ma craintive tendresse.

Di voli altissimi
Sarrà capaci ;
Ma unn' é giustizia ?
Unn' é la paci ?
Unni si trovanu
Virtù, e costumi ?
Dunca a chi servinu
Sti tanti lumi ?
Cu l'oru sbuccanu
Da un novu munnu
Li guai, chi abbundanu
Cchiù chi nun sunnu.
La genti a st' idolu
Stendi li manu,
E anchi offri vittimi
Di sangu umanu.

« Rien ne peut les sauver que Dieu ,
« Et Dieu lui-même les délaisse ;
« Pour moi , qui suis libre et déesse ,
« Je cherche un meilleur siècle ; adieu. »

Le dîner remplaça la mélodie : les deux poules de mon choix y paraissaient en pompeux équipage. Mais quelques poissons apportés à l'instant nous semblèrent préférables. Or , ceux-ci , s'il faut en croire la flatteuse explication de notre hôte , avaient voulu se faire prendre tout exprès pour nous , comme le fameux turbot pour Domitien : *Ipse capi voluit.* Quoi qu'il en soit,

---

Virtuti , e meriti
Sagrificati
Sunnu a sta barbara
Divinitati.
Si 'ntra stu pelagu
Profunnu , e cupu ,
Cercu ajutariti
Cchiù ti sdirrupu :
Ma giacchì libera ,
E dia sugnu iu ,
Un megghiu seculu
Mi cercu. Addiu.

MÉLI , Anacreontiche , ode XLIX.

ainsi que la plupart des poissons de Sicile, i
étaient exquis. Le repas achevé, chacun de nou
content de sa journée, se jette sur son lit pour
préparer à celle de demain.

TAORMINE. LE FLEUVE DE NISI.

CEPAULO. LE CAP SCALETTA.

LE DÉTROIT DE MESSINE.

XVII

Dès le point du jour, nous quittons la *Couronne d'Angleterre;* c'est ainsi que notre hôte intitule la cabane où il nous a, dit-il, traités en milords. Deux ânes sans selle sont là pour recevoir sur

leur dos doublé de peaux de moutons accumulées, les plus las ou les moins intrépides piétons de notre caravane. Nous enjambons dans une fraîche vallée, un ruisseau qui se cache sous d'énormes peupliers : ses eaux transparentes descendent en petites cascades des hautes montagnes qui, formant autour de nous comme un demi-entonnoir, développent leurs profondes ravines, leurs arêtes fortement prononcées, et leurs pentes embellies de toute la verdure du printemps. On dirait que dans ce demi-cercle, si heureusement disposé pour la perspective, la nature a voulu rapprocher des anciens architectes du théâtre de Taormine, un grand modèle que ceux-ci ont admirablement copié.

Cette montagne c'est le *Taurus*, diminutif du célèbre Taurus que je contemplai jadis de si près en Cilicie ; ce ruisseau c'est encore le *Taurus*, et ces deux moitiés composaient un tout fort difficile à franchir, selon le véridique Diodore. Nous montons fort péniblement, en effet, tantôt par une ligne *droite et roide*, comme disait Chape-

lain, tantôt par un sentier étroit et en zig-zag, les collines que la ville couronne avec ses portes antiques et les ruines de ses châteaux arabes. Pendant que ces aspects si pittoresques occupent activement nos artistes, je porte mes pas errans d'un côté de la route à l'autre, à la recherche des mille fleurs qui se mêlent partout aux cistes et aux bruyères. C'est l'euphraise dont l'humble corolle, aperçue sous le gazon dès le retour du printemps, donne au naturaliste sa première joie, ainsi que l'exprime, en grec, ce joli nom d'*euphraise*. C'est la violette, pâle, dit Horace, comme les amans malheureux. Voici l'aster, l'amelle de Virgile, *au disque d'or, aux feuilles d'un pourpre noir ;* cette amelle qui s'offre d'elle-même aux herboristes (*facilis quærentibus herba*) [1]. L'immortelle et ses houppes jaunes immarcessibles, la centaurée et ses touffes salu-

---

[1] C'est une des plantes les mieux décrites par Virgile.

« Aureus ipse, sed in foliis, quæ plurima circùm
« Funduntur, violæ sublucet purpura nigræ. »
VIRGILE, Géorg., liv. IV, v. 271.

taires ; le cyclamen aux pétales roses et relevés, et la férule orientale qui me rappelle mieux encore que toutes ces plantes classiques mon enfance et mes premiers labeurs d'écolier.

Mon herbier s'achève en même temps que les esquisses précipitées de nos paysagistes, et nous nous dirigeons tous ensemble vers la porte moresque que nous ouvre une statue de la Madone. Là, des bords de la terrasse d'une première forteresse arabe, nos yeux se portent sur d'autres créneaux tout aussi sarrasins, qui se dessinent par-dessus la ville sur l'azur du ciel ; puis vers le chemin pieux tracé sur l'aride montagne pour amener par des stations échelonnées à un calvaire escarpé ; enfin vers Mola, village aérien, nid d'aigle au haut d'un rocher presque inabordable. On croirait cet amas de maisons suspendu, ou, pour mieux dire, lancé en l'air ; et on cherche du regard la chaîne qu'un autre Archimède aura dû créer sans doute pour l'arrêter dans son vol et le fixer à la terre. Il nous a fallu une heure, et bien des pauses haletantes pour gagner Taormine : on

exige une seconde heure, plus fatigante encore, pour nous faire atteindre Mola. Nos yeux seuls franchiront cet espace tellement perpendiculaire que pour considérer ce pic habité, il faut jeter la tête en arrière d'une façon très pénible déjà.

Tout nous charme dans Taormine, d'abord son Minotaure sculpté sur la place publique; armes parlantes (oserai-je dire, si l'on me passe cet anachronisme et ces termes de l'art héraldique), ou du moins emblème de la cité, fille incontestable du Taurus. Pour trouver, en effet, *Minotaure* dans *Tauromenium*, il suffit de renverser le mot; opération beaucoup moins difficile que celle à laquelle il convient de se livrer dans le but d'extraire étymologiquement *Giarre* du nom de *Cham;* et cependant ce dernier tour de force n'est pas impossible, puisque, comme je le disais tout à l'heure, il a réussi.

Nous voyons successivement la fontaine, les églises où brillent les marbres des carrières tauroménitaines, célèbres depuis deux mille ans, l'étroite et sombre cathédrale, où comme dans les

grandes métropoles de la Sicile est le trône du roi en porphyre du pays; enfin son portique entouré d'une guirlande si artistement ciselée, où s'entrelacent des pampres et des grappes de raisin. On nous fait voir, dans la cour toujours ouverte du palais du duc de *San-Stefano*, des fragmens de sculptures de plusieurs âges, enchâssés dans les murs; tous ne sont pas indignes de nos regards; mais la vue de la terrasse absorbe notre attention: le couvent des Capucins y déploie si bien ses longues arcades, la mer ses ondes azurées et ses blanches voiles, les montagnes leurs penchans ombragés et leurs âpres sommets!

Dans la rue principale de cette cité, peuplée de cinq mille âmes, on nous montre des constructions arabes et normandes, tantôt confondues, tantôt distinctes, parfois superposées; une grande maison sur une seconde place publique dont la façade presque romaine est flanquée d'une fenêtre à petites colonnes fluettes, élégantes et à ogives. Cette maison porte en lettres plus qu'à demi effacées une inscription, l'éternel tourment

des archéologues compatriotes ou passagers. J'avais voulu, comme un autre, essayer de la lire, de la comprendre, et déjà la torture commençait pour moi, quand de jeunes religieuses carmélites, cloîtrées dans un palais voisin, nous considèrent à travers leurs grilles de bois, et, malgré la sévérité de leur ordre, nous adressent des sourires bienveillans. En me rappelant leurs gracieuses sœurs de Palerme, elles m'ont distrait de l'inscription énigmatique et de l'antiquité.

Tout de suite après, je remonte de nouveau les siècles en regardant la place, et même, si j'en crois le custode, une portion du socle d'où les Tauroménitains renversèrent la statue qu'ils avaient été contraints d'élever eux-mêmes à Verrès. « Renverser une statue ! s'écrie Cicéron, c'est « chez les Siciliens comme chez tous les autres « Grecs, une monstruosité. » C'était à la fois une impiété et un crime social ; et cependant les habitans de Tauroménium firent plus encore, tant était grande leur haine pour l'infâme préteur ! En arrachant la statue, ils épargnèrent le cheval

et la base, afin d'immortaliser leur vengeance. Triste et commune destinée de tous ces monumens improvisés par les passions, qu'une vertu légitime et la reconnaissance publique n'ont pas consacrés !

Notre guide, le musicien d'hier, dessinateur aussi bien qu'antiquaire, dirige notre attention sur chaque pierre que les ciseaux grec, romain, arabe ou normand, ont touchée. Cet homme a tout-à-fait gagné mon affection. Non seulement il cite les auteurs latins et même les auteurs grecs avec un imperturbable sang-froid et un admirable à-propos ; mais encore, ce qui me va au cœur, il indique les diverses éditions, le chiffre de la page ou des vers ; or, ce procédé, auquel je ne crois avoir manqué de ma vie, est strictement recommandé dans des dissertations *ad hoc*, par les plus savans écrivains des Mémoires de l'Académie française. Je laisse à penser la joie de ces consciencieux érudits, dont la race est éteinte, s'ils avaient pu voir leurs préceptes si formellement observés à Taormine.

Le gardien royal nous prie de nous pencher sur la balustrade d'un jardin où brillent, sous leurs feuilles lustrées, de nombreux abricots déjà mûrs; et il nous montre ce qu'il appelle la Naumachie, d'après les archéologues modernes qu'il cite non moins exactement au chapitre et à la ligne, comme s'ils en valaient la peine. Ici, malgré toute ma partialité pour ses conjectures, malgré les prétendues citernes qui réservaient, dit-on, les eaux des pluies sous ce climat si peu pluvieux, malgré les sources des montagnes dont on ne voit plus de traces, et qui coulent aujourd'hui fort appauvries dans le lit souvent à sec du Taurus, j'ai peine à me figurer que les Tauroménitains aient conçu et exécuté la bizarre idée d'une naumachie juchée au haut de leur montagne, pour encourager et aguerrir les vocations maritimes, quand la mer elle-même avec ses ports, ses îlots et ses rades, leur offrait tout près d'eux un bassin nautique si vaste, si commode et si naturel.

J'expose mes doutes au custode, qui s'en for-

malise d'abord et prend en pitié mon scepticisme; puis, passant du silence le plus dédaigneux aux plus verbeuses démonstrations pour me convaincre d'ignorance, ce qui est fort aisé, il nomme l'un après l'autre, et par ordre chronologique, tous les voyageurs français, allemands, surtout anglais, qui ont cru du premier bond et sans hésiter à la Naumachie. « Les anciens, me dit-il, aimaient le merveilleux. » — Sans doute, ai-je répliqué, quand ce merveilleux menait à l'utile. — J'offre cependant de capituler pour une piscine, si cet accommodement peut agréer à mon antagoniste; il refuse, et ne veut pas démordre de sa Naumachie. Or, comme je ne suis nullement disposé à me rendre sur ce dernier point, la discussion s'échauffe, et j'allais infailliblement me perdre dans l'esprit du custode, lequel n'aurait jamais ajouté mon nom à tous ceux qu'il a cités, si nous n'étions entrés immédiatement au théâtre, où je lui prête une oreille exclusivement docile. Mais là, connaissant par avance les impressions premières que

fait éprouver cet édifice dont il a étudié tous les prestigieux effets, il nous abandonne à nous-mêmes et à nos propres observations sur le point de vue le plus beau sans contredit de toute la Sicile.

Ce regard jeté de si haut sur les antiques plaines de Naxos, mère de Catane et témoin des premiers triomphes de Timoléon, sur les ondes ioniennes et la longue plage se perdant vers Syracuse, sur les rivages de la Grande-Grèce que le soleil colore de ses rayons du matin, sur les montagnes du golfe de Tarente, et la chaîne des Apennins qui vont mourir à la pointe de la Calabre ; cet Etna qui domine tout avec ses neiges, sa fumée, et qui se prolonge et s'abaisse par de si douces ondulations, jusqu'aux sommets de son fils, le mont Taurus ; enfin la dentelure du château sarrasin et les murs audacieux de *Mola*, blanchissant tout exprès pour relever, sur leur premier plan, ces scènes lointaines et magnifiques ; tout cet ensemble d'harmonieux aspects nous plonge dans une profonde extase. On se

sent transporté vers le ciel et dans les domaines éthérés par une telle contemplation.

Il fallut cependant interrompre ces intimes jouissances, pour écouter les commentaires du custode sur le théâtre qu'il tient constamment sous sa clé. Il nous explique l'antique circuit, les rampes angulaires, les gradins taillés dans le roc vif, et destinés à trente mille spectateurs, les galeries et les niches des divers étages, les colonnes entassées par une restauration qui semble plus moderne encore que la lourde restauration romaine, surtout cette avant-scène heureusement conservée, qui fait du théâtre de Taormine un si précieux monument, et jette tant de lumière sur l'art scénique des anciens. « De tous « les points de la vaste salle, me dit-il, on entend « clairement, distinctement et comme déclamé, « ce qui se prononce, même à voix basse, sur la « scène ; et tant d'échos ont disparu pourtant de « ces voûtes ruinées ! Un jour, je fis réciter, là, « sur le *proscenium*, l'oracle de Calchas dans « l'Iphigénie d'Euripide, Κάλχας δὲ ὁ μάντις, κ.τ.λ. »

— Et le custode répéta les vers grecs pour lesquels je me contente provisoirement de la traduction de Racine :

« Vous armez contre Troie une puissance vaine,
« Si dans un sacrifice, etc. »

« J'étais assis, continua-t-il, aux gradins les « plus éloignés, et j'éprouvai une profonde ter- « reur à ces paroles solennelles. Mais, quand la « belle et généreuse Grecque répond : Τᾶυτα « πάντα, Κατθανοῦσα, ῥύσομαι, κ. τ. λ.

« Songez, seigneur, songez à ces moissons de gloire. »

« alors, je m'enflammai, comme Achille, d'un « noble amour de la patrie, et, plein de pitié « pour la malheureuse Iphigénie, j'éclatai en « sanglots et en gémissemens. »

A ce récit de mon antiquaire, je fus moi-même sur le point de fondre en larmes ; je faillis me jeter au cou de cet homme. J'avais totalement oublié la Naumachie ; je trouvais enfin une âme qui répondait à la mienne ; il m'égalait, me dépassait

peut-être en amour de la belle antiquité. Un instinct qui ne trompe jamais m'avait, dès le premier abord, porté vers lui et continuait à me parler en sa faveur..... Pour en finir avec mon engouement, j'aime autant avouer tout de suite que, deux jours après, feuilletant par hasard, *sicut meus est mos*, chez le seul libraire de Messine, je ne sais quel Manuel de Sicile, j'y lus, mot pour mot, tout ce que m'avait dit le custode; savoir, l'épreuve complète, y compris les citations et les sanglots. Je ne pouvais plus que le féliciter de loin sur son excellente mémoire. Confus de mon enthousiasme, j'en vins alors, pour la première fois, mais un peu tard, à réfléchir que le sensible helléniste avait dû débiter la même tirade aux trois ou quatre cents étrangers qui, chaque année, traversent Taormine.

Nous grimpons sur des rocs glissans, hors de l'enceinte semi-circulaire, et sur une herbe jaunie plus glissante encore, pour jouir une seconde fois de la grande vue. La ville, son riche couvent, ses jardins en terrasse, ses élégans palmiers, les dômes de ses trente-trois églises, ajoutent un

nouvel effet aux prémiers aspects déjà si éclatans. Nous faisons le tour des murs de brique, et nous remarquons, plongeant presque à pic sur la marine, un mausolée, si ce n'est un temple, dont l'architecture accuse incontestablement l'origine grecque. Un peu plus loin, est un monastère où l'on voit encore des tombes sarrasines. Je cueille, sur les débris du théâtre, une plante que je n'ai vue que là; assez semblable à la scabieuse, elle présente, sur des touffes de feuilles argentées, des fleurs d'un lilas pâle et d'un parfum exquis. Je me borne à ce peu de mots; car il me semble que j'en ai déjà dit sur la flore sicilienne assez pour épargner à mes lecteurs une séance aux cours de botanique ou une visite au marché aux fleurs.

Nous nous reposons un moment sur le gazon des gradins, et le guide se tue à nous rendre raison du couloir souterrain dont la bouche est béante devant nous. Était-ce une grotte retentissante ménagée pour l'acoustique? ou bien un corridor servant à la retraite des acteurs? N'a-

t-on pas tort de faire de ce théâtre un petit amphithéâtre romain, pour le plaisir de transformer l'antre inexpliqué en une cage de bêtes féroces? et ne prend-on pas ainsi le mot *cavea* dans son sens le plus simple, qui signifie, en effet, *tanière, loge d'animaux destinés au combat,* quand il faut s'attacher uniquement à son sens figuré, lequel détermine l'orchestre, le parterre ou les galeries d'un théâtre, suivant l'épithète qu'on y joint? Le savant custode, embarrassé de mes questions, n'exprimait plus lui-même que des doutes et n'osait trancher ces difficultés. Il se tire d'affaire en prenant brusquement congé de nous, appelé qu'il est par de nouveaux venus réclamant, à leur tour, le secours de son érudition.

Nous descendons rapidement vers la marine par les plus pierreux sentiers, bordés de clématites et des fleurs violettes et blanches, toutes larges épanouies, du câprier sauvage. Au pied de cette descente redoutée des mules les mieux aguerries, notre chariot, plus patient que rapide, nous attendait. Nous l'avions entrevu, du

haut des rochers de Taormine, comme un point immobile depuis deux heures, sans hâter, pour cela, nos explorations. Nous étions persuadés d'avance que tout le temps donné à notre curiosité serait, pour nos haridelles, un loisir et un repos imprévus dont nous espérions les plus heureux effets.

La Barrière (*la Catena*) que nous franchissons d'abord divise les vallées de Catane et de Messine; c'est, en effet, comme une chaîne ou une ligne naturelle tirée entre les royaumes de la lave et la région des marbres et des métaux. Avant de quitter les domaines du volcan, nous jetons un regard, qui sera le dernier, sur ses cimes et ses neiges. Elles semblent s'être reculées et presque aplanies sous les prestiges d'une vapeur lointaine. L'Etna ne nous effraie plus; nous avons oublié ses ravages, et ce n'est pas sans émotion que nous disons un éternel adieu à ses sommets enflammés, dont le Vésuve pourra seul nous offrir plus tard une pâle copie.

Ici, les bords du détroit sont cachés par de

petites îles détachées du rivage et par quelques écueils qu'un banc de sable lie à la montagne. Tantôt des rochers élèvent, au sein des vagues, leurs pyramides hérissées de cactus ; tantôt l'eau, si profonde et si bleue de ces anses étroites, vient mouiller, sans écume, quelques barques de pêcheurs retirées sur la grève. Nous dominons ces îlots déserts, en descendant les rampes d'un chemin tracé en corniche, digne rival de la route qui prolonge ses pittoresques beautés de Gênes à Nice. Près de nous est le roc perpendiculaire de *Sant' Alessio*, couronné d'un château plongeant sur les abîmes ; un jour, qui sans doute n'est pas loin, cette énorme masse, dont la base est rongée par l'effort continuel des flots, s'écroulera sur la mer : alors, le roc et le château deviendront une île de plus dans le petit archipel de Taormine.

Nous traversons un étroit et frais vallon qu'arrosent les eaux pures du *Lettoiano;* puis, le promontoire Argenne; à gauche, les taillis de chênes verts et de myrtes qui revêtent les car-

rières des beaux marbres de Tauroménium ; à droite, des mûriers isolés, des grenadiers gigantesques, et des bois entiers de citronniers en fleur. Après eux, le chemin monte encore et cisèle les derniers versans des monts Neptuniens. La vue s'étend sur la plaine, resserrée entre les montagnes et la mer, qui doit nous conduire au milieu des prodiges de sa fécondité jusqu'à Messine. La Calabre, plus rapprochée, nous présente ici cette pointe méridionale de l'Italie qui va finir au *blanc Promontoire* (*Leucopetra*), et les premières campagnes de la Locride. Quelques voiles paraissent sur le détroit, au-dessous des dômes lointains de Reggio.

Nous arrivons au fleuve de Nisi : on l'appelle fleuve lorsqu'il n'a plus d'eau. Pendant les pluies du printemps et de l'automne, il lui faut un autre nom, et c'est le plus fougueux de tous ces torrens qui,

« Ravageant et noyant les voisines campagnes [1], »

---

[1] Malherbe, stances. Larmes de Saint-Pierre.

se montrent ici à chaque bout de vallée ; ils défient les ponts, renversent les chaussées, se jouent des digues, et, coupant la route quelquefois pendant un mille entier, ils ont à peine, pendant l'été et même l'hiver, assez d'eau pour humecter ces immenses traînées de terre et de sable. Il est vrai qu'autrefois ce fleuve de Nisi roulait tant de paillettes, qu'il mérita l'épithète de *Chrysorrhoas*, nom aussi commun en Grèce que l'or y est rare. J'ajoute que, sur ses rives, des eaux chaudes et des mines de cuivre et d'argent furent exploitées par les Grecs de Nyssa et les Sarrasins d'Ali, deux villages tout près l'un de l'autre, qu'on me fait voir au bas de la montagne ; on trouve encore en Sicile quelques monnaies qui furent le produit de ces mines, et sont frappées de cette légende : « C'est le fruit de mes « entrailles » (*ex visceribus meis funditur*).

Les hameaux que nous traversons semblent appartenir aux régions stériles; la population y est pauvre. Quelques jeunes femmes seulement paraissent sur le seuil des maisons, drapées du

large manteau de Catane; on dirait qu'elles se souviennent de la belle Lampétie au long voile (τανύπεπλος), qui fut ici bergère comme elles, il y a plus de trois mille ans. Lampétie et Phaétuse; nymphes *aux beaux cheveux*, toutes deux filles du soleil, reléguées dans l'île Trinacrienne, et condamnées, comme tant de Siciliennes de moins noble origine, à garder les vaches et les moutons de leur père. Voyez Homère, l'Odyssée, livre douzième, vers cent trente-six, ainsi que disait ce matin le scrupuleux citateur de Taormine.

Nous voici à *Cepaulo*, auberge isolée sur le bord de la mer, où d'excellent poisson et de mauvais vin réparent nos forces; quelques cabanes de pêcheurs me font souvenir une dernière fois de Théocrite, dont Messine ne me dira plus rien. Voilà bien l'*algue desséchée qui formait jadis leurs toits, leurs murs de feuillage, leurs filets déchirés, pleins d'herbes marines*, enfin leur misère telle, qu'ils *n'avaient ni une marmite ni un chien*. Rien n'a changé, pas même les illusions de ces pauvres pêcheurs de Si-

cile, qui *meurent de faim en rêvant la fortune*[1].

Vingt milles nous séparent encore de la seconde capitale; mais ces vingt milles étalent partout sous nos yeux une merveilleuse végétation. J'essaierais de la décrire encore, si je n'avais tant fatigué mes lecteurs de ces éternelles redites, et si j'étais sûr de les identifier avec moi-même dans toutes les scènes que je parcours, assez complétement pour leur faire partager mes impressions réitérées. Or, je le sens, ce don de l'esprit et du talent, qui serait ma seule excuse, ne m'a pas été octroyé. Pour y suppléer, mettez ensemble tout ce que vous avez jamais vu de verdure sur les mûriers du Piémont, d'olives sur les arbustes de Provence, de fruits sur les citron-

---

[1] Στρωσάμενοι βρύον αὖον ὑπὸ πλεκταῖς καλύβαισι,
Κεκλιμένοι τοίχῳ τῷ φυλλίνῳ..............
.....................τὰ φυκιόεντά τε λῆδα.
Οὐδεὶς δ' οὐ χύτραν εἶχε, οὐ κύνα......
Μὴ σὺ θάνῃς λιμῷ, καί τοι χρυσοῖσιν ὀνείροις.

THÉOCRITE, Idyll. XXI.

niers de vos orangeries, d'arbrisseaux fleuris dans les serres du Jardin-des-Plantes; multipliez le tout par cent, en jetant çà et là quelques têtes de palmiers, et vous parviendrez peut-être ainsi à vous créer une image, fort imparfaite encore, de ces bocages délicieux où Goëthe, plus poète cette fois que naturaliste, prétend que les rossignols chantent pendant six mois.

Le promontoire et le cap de la *Scaletta* ont donné leur nom à ce prince sicilien dont j'ai admiré la charmante *villa* sur les hauteurs de Pausilype. Le mont *Scudéri*, le géant du Pélore, paraît ensuite, fier du nom de *Dinna Mare*, qu'il doit à son sommet, d'où l'on découvre à la fois les mers d'Ionie et de Toscane. Qu'est-il auprès de cet Etna dont je ne devais plus parler, qui voit en même temps la Libye et l'Adriatique?

Au village de Tremisteri, commence cette avenue de maisons qui annonce Messine, distante encore de cinq milles. Peu à peu les *villas* se multiplient; j'ai presque dit les *cottages*, car les négocians de Messine, Anglais à demi, ont

emprunté le nom et la chose à l'île Britannique. D'élégans palais s'y mêlent; leurs terrasses ne sont interrompues que par des fontaines ou des jardins remplis de fleurs; enfin, les faubourgs se développent; puis, je ne sais combien de portes et de fossés, à chacun desquels reviennent les fastidieux examens des douanes, de la police et de l'octroi. Enfin, nous entrons à Messine vers cinq heures du soir, et, longeant la grande rue *San-Ferdinando*, nous descendons à l'hôtel de *la Victoire;* ses fenêtres donnant sur la mer nous montrent, pour terminer dignement une journée si riche en perspectives, l'une des vues les plus ravissantes de la Sicile, le cap Pélore, le détroit, Scylla et la Calabre.

MESSINE. LA CATHÉDRALE.

LA FÊTE DU ROI.

LA LOTERIE DES DOTS.

LA REVUE MILITAIRE.

XVIII

Nous avons hâté notre voyage, et calculé notre arrivée sur la foi d'un itinéraire imprimé, tout aussi trompeur que s'il eût été simplement manuscrit, où le départ d'un bateau à vapeur était

annoncé pour le 31 mai; hélas! cet itinéraire avait subi, comme le nôtre, la triste influence du *Véloce*. L'unique associée du paquebot romain la *Marie-Christine* n'avait fait autre chose que le secourir et le ramener à Naples; là seulement on possédait l'art de déguiser ses infortunes et d'allécher, à l'aide de son nom et de quelques couches de peinture, une autre pacotille de voyageurs aussi impatiens et aussi niais que nous. Tout absorbée par sa piété fraternelle, la Marie-Christine était donc en retard de deux jours, et ne devait plus arriver à Messine que le 2 juin, pour en repartir le lendemain. Deux jours que nous aurions si bien employés à Palerme! deux jours qui, malgré les rigueurs des régions glacées, auraient pu nous montrer le cratère de l'Etna! enfin, deux jours qu'il fallait passer en pure perte à Messine, ville toute prosaïque et commerciale, où les mémoires de l'antiquité sont étouffées sous les ballots des soies et des laines! Dans mon dépit, j'oublie tous les textes d'auteurs grecs qui s'y rapportent, et ne veux me souvenir

que du passage où Thucydide affirme qu'elle fut fondée et habitée d'abord par des voleurs venus de Cumes la Napolitaine [1]. Je ne veux pas même la regarder du coin de l'œil. Eh ! que peut-elle me montrer qui m'intéresse ? rien qu'une cité presque anglaise, un hôtel imité des hôtels de Douvres et de Portsmouth, où les tables d'acajou, le brillant plaqué, le thé complet, enfin le *comfort* de l'hospitalité britannique, me ramènent, malgré moi, et m'abaissent jusqu'au terre-à-terre du siècle actuel. J'aimerais mieux, je crois, retourner à la *mandra* de Ségeste où à la cabane des pêcheurs de Théocrite.

Cependant, l'humeur bien naturelle et bien unanime que nous causent nos mécomptes ne peut durer, en raison même de sa violence ; insensiblement, je me rapproche de la fenêtre. Les vaisseaux de la rade se balancent sous les haleines d'un vent si pur et si frais ! les montagnes

---

[1] Ζάγκλη δὲ τὴν μὲν ἀρχὴν ἀπὸ Κύμης τῆς...... πολέως....... ληστῶν ἀφικομένων ὠκίσθη.

THUCYDIDE, liv. VI, ch. IV.

de la Calabre, illuminées par le soleil couchant, étalent si près de moi leurs rudes sommets et leurs pentes enrichies de maisons blanches et d'ombrages ! Messine déploie si complaisamment sous mes yeux son magnifique port en forme de *faucille* (*zancle*). C'est le mot sicilien à qui elle doit son premier nom ; mot plus ancien que l'idiome grec peut-être. *Zancleia saxa*, dit Ovide ; voilà bien, après tout, de la véritable antiquité. Puis, c'est là que je passai pour aller à Troie, à Constantinople et à Jérusalem, il y a vingt-quatre ans. Hélas ! ce souvenir n'est-il pas déjà trop vieux ! Ainsi, je sens que peu à peu Messine reprend son rang dans mes réminiscences classiques et dans mes bonnes grâces. Enfin, après un long sommeil dont j'attribue tout le charme à mes matelas anglais, ma curiosité se ranime de plus belle, et je cours à la cathédrale, édifice qui mérite, dit-on, nos premiers regards.

Et cependant, en chemin, je vois le palais sénatorial. Un char rouge et or, attelé de quatre mules, se charge, sous mes yeux, des six séna-

teurs de Messine ; leurs perruques poudrées descendent en larges anneaux sur leurs toges noires. Je me mets à suivre ce bizarre cortége, et je laisse en arrière bien des badauds siciliens moins curieux que moi. Il nous mène à la grande église où, en l'honneur de la fête du roi Ferdinand, va se chanter un *Te Deum* solennel. Cette cérémonie, que préside l'archevêque, est précédée de la longue lecture des grâces octroyées par Sa Majesté à ses sujets criminels, et de la liste des dots accordées à un petit nombre de jeunes filles, élu sur un nombre d'aspirantes beaucoup plus grand. Voici comme on procède à cette dernière opération : les noms de tous les candidats femelles sont jetés dans un tonneau revêtu d'une étoffe verte, livrée de l'espérance ; on fait, de ces futurs mariages, une loterie pareille à celle des *oublies* ou des *plaisirs* qu'on vend à nos fêtes de village ; cela s'appelle en italien *tombola,* mot qui, par parenthèse, dans sa primitive acception, signifie *culbute*. Le commis du sénat, en robe traînante, vêtu de jaune, de blanc et de

rouge, comme un valet de carreau, agite et ballotte la matière éligible; et l'intendant de Messine, un certain *Liguori*, assez proche parent du Saint dont j'ai vu la procession à Palerme, tire de l'urne conjugale un nom aussitôt proclamé. Tout ceci se passe dans la sonore cathédrale; une musique assez médiocre, à orgue et à grand orchestre, accompagne bruyamment cette sainte loterie; et j'ai cru reconnaître, dans les accords qui retentissaient sous les voûtes sacrées, le duo du Barbier de Séville : *Dunque io son la fortunata*. Harmonie parfaitement appropriée à la circonstance.

La musique militaire, un peu meilleure, a suivi dans l'église un nombreux état-major qu'augmentent encore les aumôniers des régimens. Ceux-ci portent, avec leurs uniformes brodés, des bas violets comme ceux de nos évêques; privilége accordé par le pape à l'armée napolitaine. Ce point d'étiquette m'était expliqué par le même prêtre qui m'avait initié aux mystères de la *tombola*. La bénédiction com-

mence ; et je vois s'abaisser le dais en damas rouge tendu au dessus du trône, comme aussi le dais en soie blanche qui protége le siége archiépiscopal ; je demande à mon complaisant voisin les raisons de ce préliminaire. « Quand « Dieu paraît, me répond-il, il n'y a plus ni « archevêque ni monarque, ni trône, ni dais. « Devant le Roi des rois, s'évanouit toute puis- « sance. »

Après les splendeurs religieuses vient l'appareil militaire, et la grande revue sur le plus beau quai de l'Europe. Douze mille hommes de troupes suisses, siciliennes et calabraises sont échelonnées sur la longue ligne de la marine, qu'on nomme *la Palazzata*. Les cris de *vive le roi!* font retentir le rivage. Le canon de cette petite armée, celui du môle, des vaisseaux et des forteresses, dominant Messine, résonne dans les montagnes de la Calabre, et nous revient par dessus le détroit comme les roulemens prolongés d'un lointain tonnerre. Il y a eu, dès l'aube du jour jusque bien après le crépuscule du soir, tant

de décharges d'artillerie, tant de fusées officielles et de pétards privés, enfin tant de poudre brûlée, qu'on devinerait à ce vacarme, même sans avoir comme nous exploré les richesses de l'empire sulfureux, que le soufre est indigène en Sicile et constitue un de ses plus abondans produits.

LA MADONE DE LA LETTRE.

ILLUMINATIONS.

LA MARINE. LE POISSON-ÉPÉE.

LA FÉE MORGANE.

XIX

Aux réjouissances de Saint-Ferdinand succède la fête plus pompeuse encore de la Madone de la Lettre. Voici le jour où ses ambassadeurs portèrent aux Messinois cette lettre qu'on lit, tracée en

caractères d'or derrière le grand autel de la cathédrale, si riche en pierres fines. Depuis une semaine, une illumination brillante annonçait la solennité, accompagnée de mille pétards et de ces fusées disciplinées, attachées à des fils tendus en zig-zag, qui se promènent dans les plus larges rues sur la tête des passans. La dévotion des Messinois à leur Madone et leur vénération pour sa lettre, excitées par les bulles et les indulgences du pape Benoît XIII, sont excessives. Une inscription latine, tracée sur un marbre de la basilique, en perpétue un témoignage touchant. Voici cette inscription :

A LA TRÈS PURE MÈRE DU TOUT-PUISSANT,
DIVINITÉ TUTÉLAIRE.

« En actions de grâces de ce courage et de cette
« confiance que vous avez inspirés à votre Messine, pendant que la disette d'une année affligeait l'Italie entière ; car c'est vous qui, fidèle
« à la parole donnée dans votre lettre, pourvoye

« aux besoins de votre ville, et lui fournissez « assez chaque jour pour nourrir même des étran- « gers : à vous, Vierge sainte, pendant que le « siècle épuisé de vertus expire sous les plus « tristes vicissitudes, le sénat et le peuple de « Messine que les obstacles n'ont pu jamais ef- « frayer, les travaux lasser, les périls ébranler, « consacre ce témoignage de sa reconnaissance « et de ses vœux, et le grave sur ce marbre pour « votre gloire plus que pour la sienne, afin de « le préserver des efforts du temps qui consume « tout. »

Cette métropole de Messine, le chef-d'œuvre du comte Roger, attire sans cesse mes pas. J'en visite d'abord l'extérieur; la façade sur la grande place, si bizarre et si élégante avec ses portes gothiques, ses restaurations, ses sculptures, ses aiguilles et ses colonnettes souples comme des feuilles de palmier, du travail le plus achevé, comme du plus charmant effet; l'immense tour sarrasine, devenue un clocher chrétien, qui s'écroula sous le terrible tremblement de terre

de 1783 ; puis la chapelle latérale, petite merveille de l'art normand, qui me rappelle et dépasse en beauté la jolie église de la *Madone de la Rose*, si long-temps ma voisine à Lucques : au dedans, la voûte principale, ou plutôt la haute charpente couverte d'or et de peintures ; dans le chœur, la mosaïque, image du divin colosse de Monréale. Il semble que ces architectes d'un siècle de foi, aient voulu, dans ces sublimes représentations, *mettre au dessus de tout, Dieu, cause de tout* [1]. Je vois ensuite la chaire, ouvrage du quinzième siècle, trop chargée de ciselures et de dentelles ; les riches parois des nefs qui représentent six apôtres de chaque côté, quelques vieux tombeaux, et les magnifiques colonnes de granit égyptien si tristement dorées, brunies et cachées sous une croûte de vernis ; enfin, l'église souterraine, ses voûtes festonnées à larges ramages, et ses piliers arrondis sous des arceaux pesans. En résumé, tous les styles d'ar-

[1] Παντὶ μὲν θεὸν αἴτιον ὑπερτιθέμεν.

PINDARE, Pyth., ode V.

chitecture se confondent dans ce saint édifice ; et si leur réunion manque de goût et de symétrie, chaque objet détaché du reste, et considéré sous le point de vue de son époque, prête encore à l'étude et à l'admiration.

« Il est à Messine un homme fort distingué, et « tous ceux qui y sont allés diront comme moi ; « sa maison est l'une des meilleures de la ville, « très connue, toujours ouverte à nos compa- « triotes, et particulièrement hospitalière [1]. »

Ces paroles, je me hâte de l'avouer, ne sont pas de moi ; c'est du Cicéron le plus pur que j'essaie de traduire tant bien que mal ; seulement ce que disait l'orateur latin du Mamertin Heius, je le dis, moi, du grec Mavromati, nom passablement antique encore. Je voulus vainement per-

[1] C. Heius est Mamertinus (omnes hoc mihi facilè concedent, qui Messanam accesserunt) omnibus rebus in illâ civitate ornatissimus. Hujus domus est vel optima Messanæ, notissima quidem certè et nostris hominibus apertissima, maximèque hospitalis.

Cic., Verr., de Signis, c. II.

suader à M. Mavromati que sa famille était arrivée en Sicile avec ces mêmes Messéniens qui donnèrent à Messine sa dernière dénomination. La portera-t-elle long-temps encore? et l'invasion qu'on peut prévoir d'une nouvelle colonie et de quelque barbare dialecte ne peut-elle pas la débaptiser de nouveau? Quelque chose qui advienne, toujours est-il que M. Mavromati refusa obstinément les honneurs d'une telle origine. Sa famille vient de la Morée cependant. Je m'étais lié autrefois, à Constantinople, avec de nobles Grecs de ce nom, et la gracieuse fille de M. Mavromati se charge de le perpétuer à Messine dans sa signification primitive. Ce mot se traduit par *yeux noirs;* et si vous vous méfiez en ceci de mon engouement pour les étymologies helléniques, prenez le plaisir d'aller jusqu'à Marseille : là, vous trouverez à la proue d'une jolie goëlette revenue du Brésil, l'image de la jeune Sicilienne, et les plus beaux sourcils noirs qui se soient jamais courbés en arc sur les vives prunelles d'une Circassienne ou d'une Grecque; on en a pris l

mesure et le ton sur les longs yeux de la charmante fille de Messine, à qui ce léger bâtiment doit servir de dot supplémentaire comme le profit qu'il est destiné à recueillir sur toute l'étendue des mers.

M. Mavromati nous offre avec quelque hésitation sa loge, pour assister, dit-il, à une comédie d'*amateurs* sur un théâtre *provisoire ;* nous étions assez philosophes pour préférer à ces deux plaisirs réunis l'illumination des rues et la splendeur des quais. Nous ne résistons pas néanmoins, le second jour, à voir les exercices d'équitation, toujours sur ce quai si large qu'il se prête à tout. De nombreux spectateurs y assistent. Quant à moi, ce qui m'étonne le plus dans ce cirque sicilien, c'est que des chevaux habitués aux applaudissemens continentaux, aient fait abnégation de tout amour-propre au point de passer les mers pour répéter leurs courbettes sous des yeux presque exclusivement accoutumés aux sauts des ânes et des mulets.

Ce serait ici le cas de suivre l'exemple de tant

de mes prédécesseurs, et de mettre à profit les demi-loisirs que me laisse Messine, pour me recueillir avant le départ, et pour dire longuement quelque chose en forme d'adieu sur l'histoire de la Sicile dans toutes ses vicissitudes, son gouvernement actuel, ses priviléges et ses misères. De là, par une transition géographiqne presque naturelle, je passerais au recensement de sa population, ville par ville; au caractère et à l'esprit de ses divers habitans; à son commerce, pris depuis le grain et les fruits jusqu'au miel sauvage et au suc de réglisse. J'avoue que Messine, où j'écris en ce moment, me donnerait de merveilleuses facilités pour traiter toutes ces matières à fond; mais comme, ainsi faisant, je ne raconterais rien de nouveau, et qu'en outre je ne dirais rien d'ancien non plus, j'engage mes amis à lire attentivement les voyages, guides, lettres et descriptions où tous ces détails sont scrupuleusement consignés, et je leur demande la permission de retourner humblement à mes bouquins. En effet, je n'ai pas promis d'instruire, et

core moins ai-je espéré plaire; j'ai voulu simplement retracer mes jouissances pendant vingt jours. Or, serait-ce un plaisir, surtout quand ce n'est plus un devoir, de fouiller dans les recueils statistiques pour en extraire et redire, en 1840, tous les chiffres établis et publiés depuis si longtemps?

Cette ligne de grands palais inachevés, ces colonnes qui s'arrêtent brusquement à un premier étage et n'osent en recevoir un second, tant elles sont en crainte des tremblemens de terre qui les nivelèrent récemment; voilà ce qui attire et absorbe mon attention. Tout de suite après, je passe en revue les statues modernes qu'il faut voir rapidement une fois pour n'y plus revenir. De ce nombre est, sur la place du Dôme, la moins médiocre de toutes, la statue du vainqueur de Lépante : il me semble qu'ici don Juan d'Autriche a l'air d'un nain victorieux bien plus que d'un héros. Ma remarque, au reste, n'ôte rien à la gloire du combat si honorable pour les galères de Sicile, et elle porte tout entière sur

l'effet que n'a pas su produire le sculpteur. Je préférerais à ce trophée la fontaine qui en fait le pendant, si les eaux dont elle abreuve la population altérée, ne dégradaient les formes originelles de ses naïades et de ses tritons.

Pendânt que je tourne autour des royales effigies qui encombrent le quai, sous leurs piédestaux et leurs colosses, j'entends crier auprès de moi : *Oh! le beau poisson! accourez tous, accourez; il n'y en aura plus demain.* Puis viennent toutes les phrases artificieuses dont les rues de Naples retentissent au moindre anchois capturé. Je m'approche, et j'aperçois un de ces énormes espadons (*pesce-spada*), devenus si rares dans la Méditerranée, et dont on attribue l'absence à je ne sais quelle émeute révolutionnaire du monde sous-marin. La chair en est excellente et l'apparence formidable. Cette longue épée doit en rendre la pêche dangereuse. J'interroge à ce sujet le matelot qui coupe le monstre en tranches légères, afin de multiplier les jouissances gastronomiques des Messinois : celui-ci m'ex-

plique que pour s'en rendre maître, il faut amorcer la proie par quelques paroles grecques dont elle est très friande ; mais que si, par malheur, ce poisson helléniste entend balbutier un seul mot italien, il s'échappe et ne reparaît plus.

Ce fait rapporté par plus d'un voyageur comme intéressant au plus haut degré l'histoire naturelle, ne m'étonne nullement quant à moi. N'ai-je pas, tout bipède que je suis, éprouvé bien souvent le charme attractif de la belle langue si harmonieusement murmurée par les filles d'Hélène et d'Aspasie? Je fis ce que je pus pour arracher au matelot son secret. J'offris d'acheter les paroles talismaniques plus cher que je n'ai jamais payé aucun arcane de la science des diplomates. Ce secret, me dit-il, n'était connu que des pêcheurs les plus expérimentés de Messine, dont il avait fait la fortune ; et ceux-ci ne le communiquent à aucun prix. Je l'avouerai, cette contrariété m'affligea : je comptais rapprocher les mots grecs, de l'improvisation des syrènes dans l'Odyssée ; j'espérais même intérieurement

que les mots enchantés pourraient me révéler en partie le texte de la chanson avec laquelle Arion apprivoisa jadis le dauphin son sauveur ; texte tout-à-fait inédit, dont je cherche depuis long-temps, et toujours en vain, quelque trace dans ce qui nous reste de l'antiquité.

Avant de quitter le quai de Messine et l'histoire naturelle, le valet de place qui nous accompagne me dit, comme Faust à l'empereur ; mais il s'exprime en patois, au lieu de me citer les beaux vers allemands :

« N'avez-vous jamais entendu parler de ces « bandes de nuages qui flottent sur les côtes de la « Sicile ? Là, des visions bizarres vous apparais-« sent, se balançant dans la pure clarté du jour, « réfléchies par des vapeurs étranges, et s'éle-« vant dans les espaces de l'air mitoyen. Tantôt « des villes y vont et viennent, ou des jardins « y montent et descendent suivant que l'image « brise une autre image dans la transparence de « l'Ether [1]. »

---

[1] Vernahmst du nichts von Nebelstreifen

Voilà bien la fée Morgane, telle que Goëthe sans doute l'avait admirée, et telle qu'on veut me la faire voir. Or, j'ai beau m'ingénier, je n'aperçois ni fée Morgane, ni char d'Amphitrite comme dans Télémaque, ni même Éole, quoique son royaume soit tout près d'ici, *inquiet et ardent, tenant en silence les fiers aquilons, et repoussant tous les nuages* [1] ; mais seulement une sorte de mirage maritime, une vapeur bleue très transparente en effet, et au-dessus, les délicieux rivages de la tour du phare, de Sciglio., de San-Giovanni, ainsi que la ligne des montagnes adoucies, qui s'abaissent vers Reggio. C'est là ce qu'on

---

Die auf Sicilien küsten schweifen?
Dort, schwankend klar, im tageslicht,
Erhoben zu den mittellüften,
Gespiegelt in besondern duften,
Erscheint ein seltsames gesicht;
Da schwanken städte hin und wieder,
Da steigen gärten auf und nieder,
Wie bild um bild des Aether bricht.

GOETHE, Faust, 2e partie.

[1] FÉNELON, Télémaque, liv. IV.

peut trouver vraiment magique, sans de grands efforts d'imaginative.

Je vois encore quelques couvens et plusieurs des cent neuf églises de Messine, édifices presque tous massifs ou étroits, mais remplis de beaux marbres. L'église de Saint-Jean me montre les tombes de quelques illustres chevaliers de Malte, et rappelle la gloire d'un ordre jadis souverain, à qui la Sicile fut long-temps redevable de sa sécurité.

Je me promène chaque jour dans la *villa Réale*, ainsi nommée en souvenir de Naples; on l'appelle aussi *Floretta*, diminutif de la *Flora* de Palerme. C'est comme un grand *square* anglais; mais jamais soleil de Londres ne vit ces immenses géraniums métamorphosés en arbres, ces hibiscus couverts des plus larges fleurs, ces palmiers, ces touffes de papyrus, ces saules odorans. Je m'affectionne singulièrement à ce bocage si vert et si sombre, qui interrompt la belle ru San-Ferdinando, fort à propos pour offrir un asi et de molles allées à tous ceux que fatigue

pavé brûlant. Serait-ce parce que Goëthe venait combiner ici le plan de sa tragédie de Nausicaa, où il se promettait de résumer toute l'Odyssée? Vaste composition qui devait rester toujours parmi ses songes favoris et inexécutés. C'est là que je rêve aussi pendant que Messine dort paisible et solitaire, c'est-à-dire, entre deux et cinq heures de l'après-midi. A ce moment, toutes les boutiques se ferment ; les fenêtres sont aussi hermétiquement closes qu'elles sont grandes ouvertes à minuit : on frapperait vainement aux portes des négocians les plus actifs et des plus célèbres banquiers ; les cafés de la marine même, toujours si peuplés, sont déserts alors. Ainsi le veut un climat où les nuits sont si douces et les jours si ardens.

Le 1er juin, dernier jour d'attente, la *Marie-Christine* qui doit nous enlever au sol sicilien, arrive de bonne heure ; mais la cargaison de voyageurs qu'elle a prise à Palerme est si complète, ses cabines regorgent tellement que nous craignons d'abord de ne pouvoir y être admis.

Heureusement nos prévoyans amis de la compagnie des soufres ont voulu présider à notre départ de Messine, comme à notre arrivée au pied du mont Pellegrino et à nos excursions intérieures. Par leurs soins, nos places ont été arrêtées à l'avance; et quand je ne sais plus quel commis secondaire de l'administration des paquebots, sans savoir quelle perturbation il jette ainsi dans nos plans et dans nos idées, répond à nos questions et à nos prières par les plus sévères négatives. nous figurons déjà en tête de la liste des passagers, et le capitaine don Gusman se prépare à nous accueillir avec toutes ces faveurs maritimes si appréciables, dont peut disposer un commandant militaire à son bord.

Une fois l'esprit en repos sur les moyens de sortir de Messine, nous ne songeons plus qu'à lui faire nos adieux et à interroger scrupuleusement tous les itinéraires, pour connaître si quelqu'une de ses merveilles n'aurait point échappé à nos quotidiennes explorations. J'ai beau commencer mes recherches en tournant le dos à la

place du Dôme et à la mer, j'ai beau entrer dans toutes les églises ouvertes, je retombe toujours par instinct comme par nécessité sur la cathédrale et sur la marine. Au reste, les Messinois eux-mêmes conviennent que c'est ce que leur ville contient de plus remarquable, et les plus sincères ajoutent qu'il n'y a même rien autre chose à y voir. Chaque soir, illumination nouvelle et plus pompeuse. La fête de la Madone de la Lettre approche, et les éclats de l'exaltation populaire redoublent.

CHARYBDE ET SCYLLA. TROPÉA.

LES CÔTES DE LA CALABRE.

ARRIVÉE A NAPLES.

XX

ENFIN, le 2 juin, notre impatience nous fait arriver à bord de la *Marie-Christine* vers huit heures; mais nous n'en partons qu'à dix : bien du temps s'écoule, j'allais dire se perd, à véri-

fier les passeports de chacun des deux cents passagers qui se pressent sur le pont, et à nous démêler de tous ceux qui ne sont pas du voyage, et dont les dernières recommandations, les paquets, les lettres, surtout le nombre, encombrent la manœuvre et retardent le départ. Enfin, par un brillant soleil et une légère brise qui nous rafraîchit sans s'opposer à notre marche,

« Au bruit des longs adieux mourans sur le rivage [1], »

Nous prenons le large. Les montagnes qui se déploient en cercle autour de la rade, s'abaissent insensiblement : nous tenons le milieu du magnifique détroit ; et nous franchissons les six milles qui nous séparent de la pointe du phare.

Après avoir médité si long-temps sur les textes des auteurs grecs, après les avoir pressurés de mon mieux pour leur faire rendre quelque témoignage en faveur de mes narrations descriptives, je trouve piquant de chercher à me com-

---

[1] Delille, Imagination, ch. v.

prendre moi-même, de commenter mon propre texte, et de rapprocher à leur tour mes anciennes observations de ce que je vois aujourd'hui.

En effet, depuis que j'ai visité longuement Messine, je me figure que j'aurais quelque chose à reprendre et à défaire dans la description un peu vague et prise de loin que je rencontre au début de mes *Souvenirs de l'Orient.* Et d'abord, *ce couvent immense qui borde la mer*, et que je cite à la page 11 du premier volume (*première et unique édition*), ne peut être autre chose que le couvent de Saint-Grégoire, lequel n'est point au bord de la mer, mais qui, dominant la ville en entier, peut, sans trop d'inexactitude, se confondre de loin avec elle. C'est ce même vaste édifice que je viens de voir, en l'honneur de la Vierge de la Lettre illuminé comme par une broderie de lampions, et dessinant sur un ciel sombre les festons brillans de ses mille lumières: telles je contemplai jadis à Constantinople, les mosquées de de Sainte-Sophie et d'Achmet, pendant les nuits du Bayram. Tant les villes orientales se ressem-

blent ! Et Zancle, fille de Messène, n'appartient-elle pas à l'Orient ?

Les *ruines du vieux palais* (même page, même volume) ont fait place aux portiques si élégans et si prolongés qui s'unissent par des arcades au dessus des rues ou des îles, comme on les nomme en langage sicilien. Cette magnifique colonnade, commencée en 1812, s'achève, lentement sans doute, mais enfin elle s'achève. — J'ajouterais aujourd'hui à mes citronniers et à mes myrtes d'autrefois des grenadiers chargés de fleurs écarlates, et ces mûriers si multipliés dans le détroit surtout, dont la feuille va former les soyeux tissus de Catane. — Mais je ne changerais rien à la description rapide et vraie des montagnes qui entourent Messine.

J'aurais, d'autre part, quelque chose à rectifier dans ce que je dis des côtes de la Calabre en face du cap Pélore. Je n'ai pas retrouvé ces larges voies des torrens, peut-être parce que j'en étais trop loin à mon second voyage, et qu'au premier, j'en passais plus près. Les torrens sont bien

plutôt sur la rive sicilienne entre Tauromenium et Messine. En Calabre, et vis-à-vis du port, ce sont des montagnes creusées et comme tordues à leur surface par les tremblemens de terre, inhabitées sur leurs sommets, inaccessibles dans leurs ravins, mais se couvrant en effet à leur base de la plus riche culture.

Or, ces critiques de mes premières esquisses, ces *errata* des *Souvenirs de l'Orient*, je les repassais en moi-même sur le pont du vaisseau qui m'emportait loin de ces beaux rivages : quelques traits de plume, me disais-je, peuvent donner à mes observations juvéniles la plus complète vérité. Mais moi, qui peut me rendre ma joie, mon enthousiasme, mon avenir de 1816, quand, sur le seuil d'une carrière qui fut ma passion et mon choix, à la porte de ce monde grec que le détroit de Messine semblait m'ouvrir, je m'élançais, plein d'ardeur et de zèle, vers les plages orientales qui devaient à la fois m'instruire dans les sciences diplomatiques et nourrir ma mémoire des plus précieux et des plus antiques

souvenirs? Aujourd'hui, sans illusions, sans avenir, presque sans espérances, réduit par tant de vicissitudes à une oisive obscurité ; enfin mûri, ou plutôt vieilli par une raison froide et positive,

« Moi-même, pour tout fruit de mes soins superflus,
« Maintenant je me cherche et ne me trouve plus [1]. »

Pendant mes réflexions, nous venons de traverser Charybde et des ondes plus ridées et plus bleues, parce qu'elles sont plus tournoyantes et plus profondes ; c'est toute la différence que j'y vois. Or, je puis bien passer à Homère, moi qui lui pardonne tout, les traits sous lesquels il nous représente Charybde, surtout en faveur de sa sombre et poétique peinture ; mais où donc le physicien Aristote a-t-il pris cette « collision des « flots, telle qu'aucun récit ne peut la rendre « vraisemblable, et que la vue même ne peut la « soutenir : car les vagues, dit-il, après s'être « dressées les unes contre les autres, présentent

[1] RACINE, Phèdre, acte II, scène II.

« un vide si profond et si effrayant aux naviga-
« teurs forcés de le voir, que la plupart, à cet
« aspect, ne sont plus maîtres d'eux-mêmes et
« tombent aveuglés par la peur[1]. »

La peur nous aveugle si peu, qu'après avoir remonté le courant devenu très fort vers la pointe de sable qui termine le cap Pélore, nous regardons de tous nos yeux et de toutes nos lunettes d'approche la ville de Sciglio placée en demi-cercle sur les écueils de sa baie redoutée. Sciglio, lieu d'épouvante et de mort! Un vieillard qui se trouve parmi nous se souvient d'avoir vu, dans les horreurs du tremblement de terre de 1783, Sciglio rouler du haut de ses rochers circulaires, et écraser plus de deux mille de ses habitans sous sa chute. On entend les flots

---

[1] . . . Συγκλεισμὸν ἄπιστον μὲν διηγεῖσθαι, ἀνυπομόνητον δὲ τῇ ὄψει θεάσασθαι. Ποτὲ δὲ διϊσταμένον, ἐκ τῆς πρὸς ἀλλήλοις συῤῥάξεως, οὕτω βαθεῖαν καὶ φρικώδη τὴν ἄποψιν ποῖειν τοῖς ἐξ ἀνάγκας θεωμένοις, ὥστε πολλοὺς μὲν μὴ κρατεῖν ἑαυτῶν, ἀλλὰ πίπτειν σκοτουμένους ὑπὸ τοῦ δέους.

Aristote, De Mirab. auscult.

briser contre les rocs, s'engloutir dans les grottes sous-marines, et bouillonner à leur surface. Tout ce qu'on jette à ce terrible courant, tout ce qui y tombe passe, dit-on, par des gouffres inconnus de Scylla à Charybde ; et Charybde à son tour, vomit ces débris dix lieues plus loin sur la rive de Taormine, à l'endroit que les Grecs avaient nommé Κοπρία et que les Italiens appellent aussi l'*Immondezzaio* des deux monstres.

Nous allons côtoyant le rivage de la Calabre et le golfe de *Gioja*. Le vaisseau remue à peine et ne donne pas le plus léger prétexte à la moindre souffrance. Chacun de ceux que le *Véloce* apporta, et que sa sœur ramène, mis à l'aise par une navigation si douce, et par des machines à l'abri de tout soupçon, retrouve avec joie ses compagnons d'une infortune déjà bien oubliée, et raconte à l'envi ses excursions comme ses jouissances. Un artiste piémontais nous explique la double vue qu'il est allé chercher sur la hauteur où s'agite le télégraphe de Messine. D'un côté, le défilé maritime lui soumettait ses deux

rives, depuis Scylla et la tour du Phare, jusqu'aux monts Neptuniens et Reggio ; de l'autre, le golfe de Mélazzo et le cap où fut Tyndare s'arrondissaient au bord de la mer qui montrait au loin le cercle complet des îles volcaniques de Lipari. Ces mêmes îles éoliennes se déploient en ce moment toutes ensemble devant nos yeux.

Un étudiant des universités d'Allemagne nous dit à son tour que, sur la foi de je ne sais plus quel voyageur, il a long-temps cherché à Messine la tombe et la bibliothèque de Constantin Lascaris, l'illustre savant qui, sitôt après la prise de Constantinople, avait transporté en Sicile et en Italie les précieux manuscrits grecs d'où jaillirent le goût des lettres antiques et l'imitation des meilleurs modèles. « Mes perquisitions ont « été sans succès, ajoutait l'étudiant ; j'ai appris « enfin que le tombeau de Lascaris a péri sous « les ruines d'une église, et qu'une partie de sa « collection bibliographique languissait dans un « coin obscur de l'Escurial. C'est fâcheux sans « doute; car alors je ne puis me dispenser d'aller

« m'avaient entraîné jusqu'à Naples, parce que
« je suis bon enfant, moi, je me laisse aller :
« c'était bien assez, n'est-ce pas? sans m'emmener
« encore en Sicile. Aussi bien, tel que vous me
« voyez, je n'ai pas un goût très prononcé pour
« toutes ces inutilités qu'on nous montre ici à
« tout coin de rue : le marbre d'abord ; je fais
« plus de cas, je l'avoue, d'une bonne pierre
« dure, propre à bâtir ; quand on a suffisamment
« de marbre pour un dessus de cheminée, à quoi
« sert le reste? Toutes ces fresques encore qui
« font regarder en l'air et gagner des torticolis,
« c'est de l'huile perdue, convenez-en. Mon Dieu!
« un peu moins de tableaux et plus de réver-
« bères, disais-je aux Palermitains. Vous le
« voyez, je suis un homme positif et sans illu-
« sions, moi; eh bien! pourtant, je suis très
« aise, oui, très aise d'avoir fait ce voyage,
« à présent qu'il est fini. J'aurai du moins
« quelque chose à raconter à mon maire, qui
« n'a jamais quitté notre commune que pour
« notre chef-lieu ; et j'étonnerai grandement mes

« collègues municipaux, même en ne leur disant « que la vérité. »

Nous doublons le cap *Vaticano*, et nous nous arrêtons pendant une heure à Tropéa, pour y déposer trois passagers et en prendre une vingtaine, bien que notre fret en ce genre soit déjà plus que complet. Tropéa se développe à nos regards derrière les grands rochers perpendiculaires qu'elle jette bien avant dans la mer. Elle étale ses collines toutes vertes sous les bois d'orangers et de mûriers, et ses ravins tapissés de lauriers roses et d'aloès. Nous ne sommes ici séparés du golfe de Tarente et de l'antique Crotone que par quelques lieues et par les forêts des Apennins, *aux beaux arbres et aux belles fontaines*, comme disait Strabon (εὔδενδρός τε καὶ εὔυδρος). Ce qu'on entrevoit de la Calabre, même en ne passant qu'une heure en face de Tropéa, peut donner une idée très favorable de cette province ; on y devine sa fertilité, la douceur de son climat, l'abondance et la variété de ses produits. Notre arrivée a mis toute la population en émoi ; les petites fe-

nêtres de la ville, pour être éloignées du vaisseau n'en sont pas moins garnies, à chaque étage des plus indolentes Calabroises. Les plus curieuses et les plus actives viennent jusqu'à la plage. Des nacelles nous entourent ; on nous offre des corbeilles d'oranges et de limons, comme si nous ne venions pas de Messine.

En quittant le beau rivage de Tropéa, le vieux port d'Hercule, d'où, suivant les anciens géographes, *les promontoires de l'Italie commencent à pencher vers l'Occident*[1], nous reprenons une marche, modérée sans doute puisque nous ne filons que six nœuds à l'heure, mais du moins sûre, constante et qu'aucun caprice de la mécanique ne vient troubler.

Pendant le dîner qui se passe sur le pont, et auquel prennent part quatre-vingt-seize convives munis du billet qui leur assure ce privilége des

---

[1] Ἐντεῦθεν δ' ἐπὶ τὸν Ἡρακλέους λιμένα πλεύσασιν, ἄρχεται ἐπιστρέφειν τὰ ἄκρα τῆς Ἰτάλιας τὰ πρὸς τῷ πορθμῷ, πρὸς τὴν Ἑσπέραν.

STRABON, liv. VI, § 5.

premières places, le volcan de Stromboli nous illumine de ses éruptions plus brillantes dans l'obscurité que la lune ne diminue pas encore. Ses jets périodiques peuvent seuls nous distraire du repas dont un énorme poisson, nommé *la ricciola*, fait presque tous les frais. C'est, nous dit-on, une variété de l'espadon, plus succulente et plus délicate, en ce qu'elle ne quitte pas les eaux profondes de Charybde et s'engraisse dans les gouffres du détroit.

Bien des hôtes de la Marie-Christine ne nous sont plus étrangers. D'autres deviennent pour nous de subites et d'agréables connaissances. Le seigneur sicilien à qui obéissent les vignes de Syracuse et les ruines des Épipoles, est là. Enfin, par un dernier trait de ressemblance avec mes excursions orientales, et comme pour me redire l'histoire de mes meilleurs jours, la fortune me ménageait la rencontre d'une dame grecque qui a vécu long-temps à la cour de Valachie, et a vu se succéder à Bukarest presque tous mes anciens amis du Bosphore.

Quelques mots grecs lui échappent, et sont, entre nous, comme une naturelle introduction à des entretiens dégagés de toute cérémonie. Ὦ φίλτατον φώνημα ! m'écriai-je,

« . . . . Qu'il me tarde d'entendre
« Ces sons qui m'ont frappé dans un âge plus tendre,
« Et cette langue, hélas! que je ne parle plus [1]. »

Dès lors, mes questions se succèdent avec rapidité. — Vous les connaissiez aussi; que sont-ils devenus? — Et presque toujours les mêmes cruelles réponses : « Cette princesse si jolie dont « vous avez vu les noces, était morte au bout de « trois ans. — Ce savant littérateur qui vous a « initié aux mystères de notre idiome, a péri « victime de notre sanglante révolution. — La « pauvre mère de ces aimables jeunes filles qui « furent esclaves, est devenue folle de douleur. » Ainsi, comme les matelots d'Ulysse, nous ne nous souvenions de nos plus chers amis que pour

[1] Racine le fils, traduit de Sophocle, réfl. sur la poésie.

pleurer sur leurs destinées [1]. Et pourtant, je ne me lasse pas d'interroger; puisque le hasard me donne encore une fois le bonheur d'écouter ces accens les plus harmonieux de la parole humaine, je prolonge indiscrètement la conversation. Il faut l'avoir éprouvé pour savoir tout ce que des affections communes, les mêmes souvenirs et une même langue parlée à deux dans la foule qui ne peut comprendre, admettent de familiarité et d'épanchement. Combien de voyageurs, sans ce charme, passeraient indifféremment quelques heures à côté les uns des autres, pour ne plus se revoir !

La dame grecque emmène de Palerme une orpheline toute jeune et toute jolie. Un couvent de la capitale recueillit, errante dans la rue, cette malheureuse enfant, dont le père et la mère venaient de mourir, ensemble et subitement, du choléra. Quant à moi, je veux voir encore, dans cette générosité touchante, une ingénieuse mé-

---

[1] Μνησάμενοι δ' ἤπειτα φίλους ἔκλαιον ἑταίρους.

Homère, Odys., liv. xii, v. 309.

moire des temps passés. La petite-fille des Andronic, des Démétrius, des Alexis, n'a pas oublié que ses aïeux, éloignés de Constantinople par la conquête de Mahomet, trouvèrent jadis en Sicile un heureux refuge; et elle a voulu imiter et rendre le bienfait. Aujourd'hui la petite Pépina, assise sur les genoux de sa mère adoptive, fait nos délices avec ses longs yeux si expressifs et si noirs, sa gracieuse figure; et, dans les récits de ses occupations enfantines, elle nous dévoile, avec une charmante naïveté, les *graves riens* et les *mystiques vétilles* des couvens.

Nous coupons par une ligne droite le golfe de Sainte-Euphémie, laissant derrière nous Pizzo et les rivages de la Grande-Grèce. Nous atteignons à minuit Policastro et le cap Palinure; c'était l'heure où périt le malheureux ami d'Énée. Je venais de voir se lever la lune derrière les montagnes de la Calabre, lorsque le capitaine don Gusman me dit, comme le dieu du sommeil au vigilant pilote : « La mer pousse le vaisseau « d'elle-même; la brise est faible et égale; c'est

« le moment du repos ; allez pencher votre tête « et fermer vos yeux fatigués [1]. »

J'obéis, et pendant que je rêve à Palinure, le vaisseau dépasse la rive d'Élée, patrie de Zénon, plus célèbre encore par sa courageuse mort que par son système philosophique ; la petite île Leucosia, ainsi appelée d'une des syrènes ; le fleuve Silare, les rivages de Sybaris, Pestum, dont les ronces ont remplacé ces roses, à qui nos jardiniers, mauvais traducteurs de Virgile, ont donné le nom barroque de *remontantes* (*biferique rosaria Pœsti*) ; puis le golfe de Salerne, les écueils des syrènes, jadis périlleux (*difficiles quondam*), où la mer ne se brise plus constamment en écume, où les rochers ne retentissent plus d'un bruit sourd et lointain [2], mais où les cailles se

[1] .... Ferunt ipsa æquora classem,
Æquatæ spirant auræ ; datur hora quieti :
Pone caput, fessosque oculos furare labori.
VIRGILE, Enéide, liv. v, v. 844.

[2] Tum rauca assiduo longè sale saxa sonabant.
Id., id., id., v. 866.

réunissent, au printemps et en automne, après et avant leurs longs trajets maritimes.

Je suis sur le pont avant le jour. On ne voit encore Capri que comme une ombre confondue avec les vapeurs du matin. Bientôt l'île de Tibère se dessine clairement devant nous, grandit et montre, sous les reflets roses qui colorent l'horizon, puis sous les premiers feux du soleil, sa verdure sillonnée par les lignes des ravins, ses rochers d'une teinte fauve, si fièrement arrondis à leur base, et taillés à pic à leur sommet comme pour défendre, embellir et porter une demeure impériale. Ingénieux dans ses passions, le voluptueux empereur avait choisi, pour dresser le théâtre de ses crimes, le site le plus pompeux et les rocs les plus inabordables. On distingue les antres reculés et la bouche béante de la grotte vouée aux mystères de Cybèle, qu'on nomme encore *Metromagna*, les dômes et les maisons du village qui lie les ruines du palais de Tibère avec les déserts d'Anacapri ; enfin, la large pile détachée qu'entoure une mer profonde,

et la porte à arceau gothique que la nature a creusée sous ces rescifs hardis où croissent des arbustes pendant sur les flots.

L'aspect se modifie à chaque *tour de roue* du vaisseau ; et il faut bien qu'on me pardonne si j'applique à un voyage maritime les locutions d'une course continentale, puisque la vapeur a dépassé la vitesse des plus rapides voitures, détrôné les chevaux, et refondu en entier le dictionnaire de la navigation. Nous doublons la tour de la *Campanella*, au milieu des barques de Salerne qui vont et viennent, aidées de la même brise. Puis, se développent les collines si vertes et si fertiles de Massa, les forêts d'oliviers, les lignes harmonieuses des montagnes, les couvens qui blanchissent à travers le feuillage, et cette cime aplanie nommée *le Désert,* qui, dans notre dernière exploration des beautés d'Amalfi, nous donna une vue si complète des golfes de Salerne et de Naples. Après l'écueil à fleur d'eau, vers lequel nous nous dirigeons pour couper ensuite tout droit sur le port à travers l'immense rade,

paraissent Sorrente et ses hauts rochers baignés des vagues, ses platanes séculaires, ses bois d'orangers dont les parfums nous arrivent portés par les vents du matin, Vico si pittoresque, l'incomparable Castellamare, l'embouchure du Sarno, les villes éparses au pied du Vésuve, les traînées des maisons blanches qui s'allongent de Torre del Greco à Portici, les crêtes arides de Somma, et par-dessus le volcan couronné de fumée.

Tout cet ensemble d'aspects, que la Sicile même ne peut égaler, nous jette dans une extase aussi vive que si nous en jouissions pour la première fois; notre admiration ne cesse qu'à l'instant où l'ancre, tombant au fond du port, met fin à ces *pages grossies de pompeuses bagatelles* [1], et à ces impressions tracées chaque jour avec trop de hâte pour n'être pas au moins parfaitement sincères. Si pourtant, dans mes descrip-

[1] .... Bullatis ut mihi nugis
Pagina turgescat.

PERSE, Sat. V, v. 20.

tions comme dans le reste, des juges rigoureux me reprochaient d'avoir parfois enveloppé, si ce n'est étouffé, la vérité sous des voiles trop imaginaires, j'invoquerais le témoignage de mes nombreux compagnons, lesquels ont vu ce que j'ai vu et ressenti ce que j'éprouvais. Que si la critique insiste, je me contenterai de répéter les paroles d'un conteur arabe que je rencontrai, il y a bien long-temps, dans l'un des kans de Ptolémaïde : « Qu'importe, me disait-il, si mes ré-« cits paraissent quelquefois inexacts, pourvu « qu'ils ne cessent jamais d'être écoutés. »

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 14. — Nous parut à tous : *lisez* nous parut.
24. — Et qu'un pieux : *lisez* qu'un pieux.
153. — Pour les écouter : *lisez* pour écouter.
169. — *En note* : τοπλέον : *lisez* Ποπλίον.
182. — D'origine arabe : *lisez* d'origine persane.
252. — Corniches enlevés : *lisez* corniches enlevées.
322. — Fidèle à son Dieu, etc. : *lisez* par sa fidélité à son Dieu et à son maître, il mérita, etc.
331. — Dont les capotes détendues, etc. : *lisez* dont les capotes et les soupentes également détendues, etc.
332. — Qui vient mourir : *lisez* qui meurt.
351. — Des piliers aigus : *lisez* des pieux aigus.
370. — Une grande : *lisez* puis une grande.

